

394 — [illegible]
avec 2 [illegible]
C [illegible]

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

VOYAGES

DE M. LE MARQUIS

DE CHASTELLUX

DANS L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.

Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.

ODISSÉE, Liv. I.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1786.

AVERTISSEMENT
DE L'IMPRIMEUR.

LE Public eſt inſtruit depuis longtems que M. le Marquis de Chaſtellux a écrit les journaux de différens voyages qu'il a faits dans l'Amérique ſeptentrionale, & on a toujours paru deſirer que ces journaux fuſſent plus répandus. L'Auteur, qui ne les avoit rédigés que pour lui-même & pour ſes amis, s'y étoit juſqu'ici conſtamment refuſé. A la vérité, le premier & le plus conſidérable avoit été imprimé en Amérique, mais il n'en avoit fait tirer que 24 exemplaires, n'ayant eu d'autre objet que d'éviter la multiplicité des copies, qui devenoient indiſpenſables dans un pays & dans un tems où l'on ne pouvoit eſpérer de faire parvenir aucun paquet en Europe, à moins qu'on ne l'envoyât par duplicata. D'ailleurs, la petite imprimerie qui étoit à bord de l'eſcadre de Rhode-Iſland, lui avoit fourni des facilités dont il avoit cru devoir profiter. De ces vingt-quatre exemplaires, à peine dix ou douze ſont arrivés en Europe, & il les avoit tous adreſſés à des perſonnes sûres, à qui il avoit recommandé

de n'en pas laiſſer tirer de copies. Cependant la curioſité qu'inſpiroit alors tout ce qui avoit rapport à l'Amérique, avoit donné beaucoup d'empreſſement à les lire. Ils paſſerent ſucceſſivement dans un grand nombre de mains, & on a lieu de croire qu'elles n'ont pas toutes été également fideles; on ne peut même douter qu'il n'en exiſte des copies manuſcrites; & comme elles auront été faites très à la hâte, on en doit conclure qu'elles ſont très incorrectes.

Au printems de l'année 1782, M. le Marquis de Chaſtellux fit un voyage dans la Haute-Virginie; & dans l'automne de la même année, il en fit un autre dans l'État de Maſſachuſſet, le New-Hampshire & la Haute-Penſylvanie. Suivant ſon uſage, il écrivit les journaux de ces voyages; mais ſe trouvant près de retourner en Europe, il les garda dans ſon porte-feuille. Ceux-ci n'ont d'abord été connus que de quelques amis, à qui il les a prêtés; car il avoit continué de réſiſter aux inſtances que pluſieurs perſonnes, & nous en particulier, lui avions faites de nous mettre à portée de les publier. Cependant un de ſes amis, qui a de grandes correſpondances dans les pays étrangers, l'ayant fort preſſé de lui donner du moins quelques morceaux détachés de ces mê-

mes journaux, pour les faire insérer dans un receuil périodique qu'on imprime à Gotha, & où l'on s'attache sur-tout à rassembler des ouvrages qui n'ont pas été rendus publics, il y consentit, & pendant une année entiere, il parût dans chaque N°. de ce journal quelques pages prises çà & là dans ceux de M. le Marquis de Chastellux. Ces morceaux n'avoient aucune suite, & ils étoient tirés indifféremment du premier & du second voyage. L'Auteur avoit pris cette précaution pour éviter que quelques Libraires étrangers n'entreprissent de les rassembler, & de tromper le Public en les donnant pour un ouvrage complet. L'expérience a prouvé l'insuffisance de cette précaution. Il est arrivé en effet qu'un Imprimeur de Cassel, peu scrupuleux, a réuni ces morceaux détachés, & sans avertir qu'ils n'avoient aucune suite, il les a publiés sous le titre de *Voyages de M. le Chevalier de Chastellux*, nom que portoit encore l'Auteur il y a deux ans.

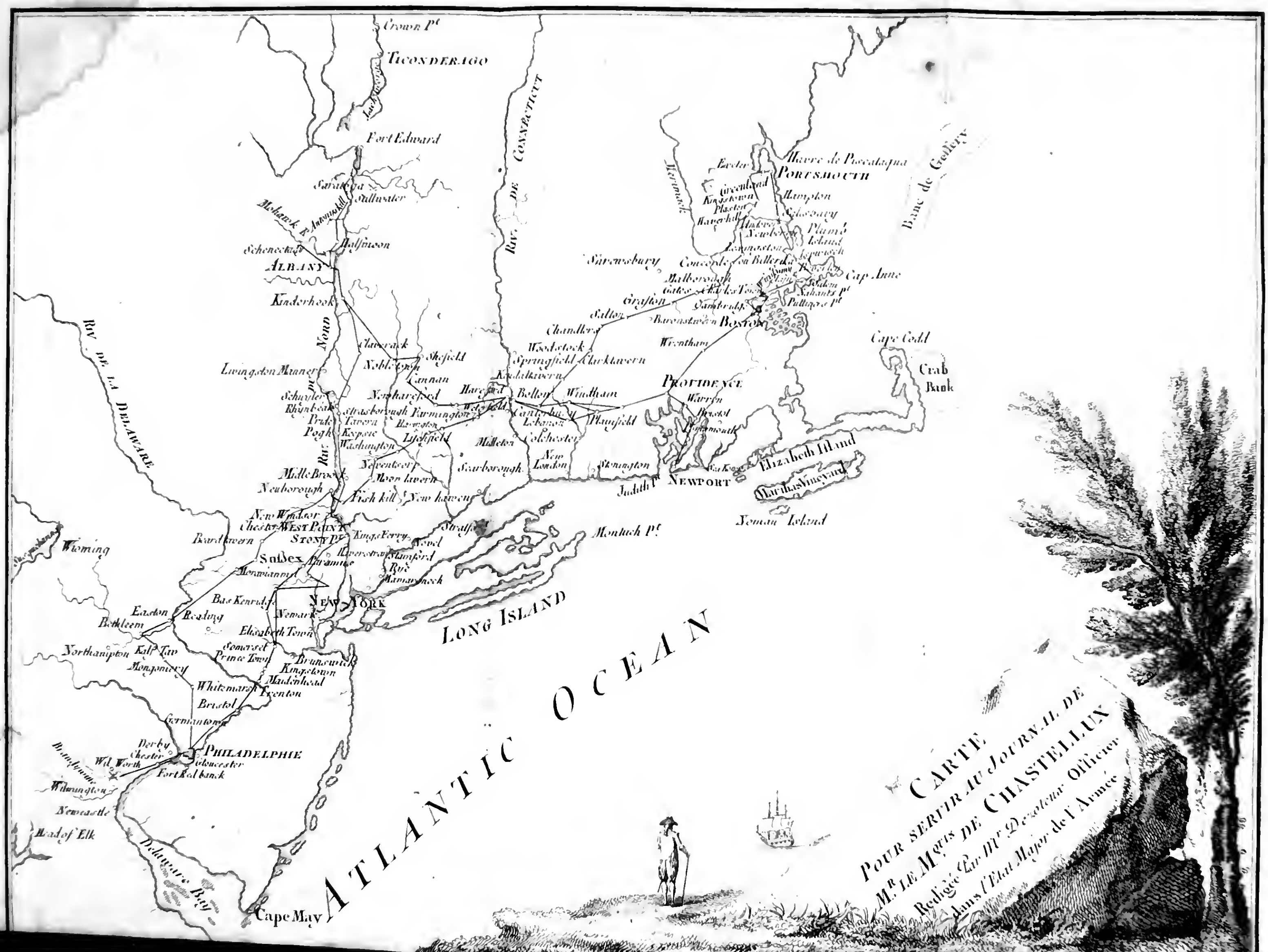
La publicité d'un ouvrage aussi mutilé & aussi informe, & à laquelle M. le Marquis de Chastellux ne s'attendoit pas, loin de le flatter, ne pouvoit que lui déplaire. C'est alors que nous avons cru pouvoir renouveller nos instances auprès de lui, & que nous en avons obtenu son

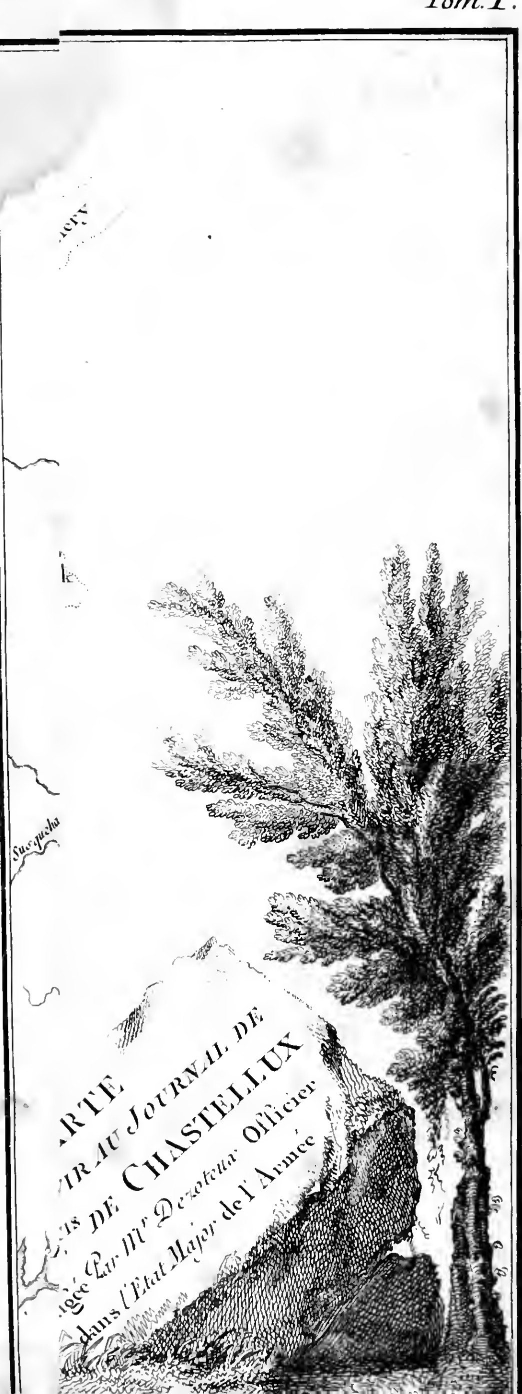
manuscrit original, auquel il a bien voulu joindre les cartes & les plans dont nous avons fait usage. Nous nous empressons de les donner au Public, & nous pouvons l'assurer que nous avons tâché de mettre tous nos soins à le rendre, par l'exécution, digne de l'importance du sujet, du nom & de la réputation de l'Auteur.

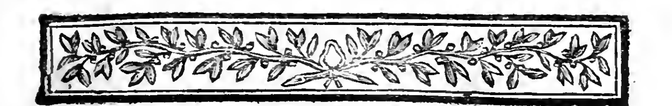
Nous avons cru ne devoir employer le caractere italique que la premiere fois qu'il se présentoit un nom propre d'homme ou de ville. Ce moyen nous a paru d'autant plus convenable qu'il fixe l'attention du Lecteur, & que l'italique moins multiplié donne plus de grace à l'impression.

Les deux Cartes géographiques présentent avec toute l'exactitude possible, non seulement les pays où l'Auteur a voyagé, mais tous les asyles où il s'est arrêté, & dont il a fait mention dans ses journaux. Nous avons l'obligation de ces deux Cartes à M. Dezoteux, Capitaine de Dragons, & Aide-Maréchal des-Logis-Adjoint, qui les a rédigées & réduites. Cet Officier ayant fait la guerre en Amérique, a parcouru lui-même la plus grande partie des lieux indiqués dans ces Cartes.




CARTE
POUR SERVIR AU JOURNAL DE
Mr. LE Mqis DE CHASTELLUX
Redigée par Mr. Desoteux Officier
dans l'Etat Major de l'Armée
ATLANTIC OCEAN
LONG ISLAND
Crown Pt.
TICONDERAGO
Fort Edward
Saratoga
Stillwater
Mohawk R.
Schenectady
ALBANY
Halfmoon
Kinderhook
Riv. de la Delaware
Riv. de Connecticut
Riv. du Nord
Claverack
Nobletown
Shefield
Cannan
Livingston Manner
Litchfield
Farmington
Hartford
Wethersfield
Springfield
Woodstock
Chandlers
Grafton
Malborough
Cambridge
BOSTON
Wrentham
PROVIDENCE
Warren
Bristol
Windham
Plainfield
Canterbury
Lebanon
Colchester
New London
Stonington
Judith Pt.
NEWPORT
Elizabeth Island
Marthas Vineyard
Noman Island
Montuck Pt.
Cape Codd
Crab Bank
Cap Anne
Banc de Gesfery
Havre de Piscataqua
PORTSMOUTH
Hampton
Exeter
Greenland
Kingstown
Haverhill
Newbury
Plum Island
Ipswich
Salem
Concorde
Shrewsbury
Scarborough
Middleton
Newborough
Fish kill
New haven
Stratford
New Windsor
WEST POINT
STONY Pt.
Kings Ferry
Haverstraw
Stamford
Rye
Mamaroneck
Norwalk
Paramus
Sussex
Wioming
Bardtavern
NEW YORK
Newark
Elisabeth Town
Bas Kenridge
Easton
Bethleem
Reading
Northampton
Mongomery
Somerset
Prince Town
Brunswick
Kingstown
Maidenhead
Trenton
Whitemarsh
Bristol
Germantown
PHILADELPHIE
Glocester
Fort Red bank
Derby
Chester
Wilmington
Newcastle
Head of Elk
Delaware Bay
Cape May


Susqueha
ARTE
IR AU JOURNAL DE
IS DE CHASTELLUX
gée Par Mr Dezoteux Officier
dans l'Etat Major de l'Armée



VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

VOYAGE DE NEWPORT A PHILADELPHIE - ALBANY, &c.

DEPUIS le 11 Juillet, que j'avois débarqué à Newport, je m'étois presque toujours trouvé dans l'impossibilité de m'en absenter, même pour deux jours seulement. Dès le 19 de ce mois, la flotte angloise commença à se montrer devant le port : le lendemain nous comptions vingt-deux voiles, & peu de jours après, nous apprîmes que les ennemis embarquoient des troupes. Ce ne fut que vers le milieu du mois d'Août, que nous fûmes

informés du parti que les Anglois avoient pris de les débarquer à New-York & ſur Long-Iſland. Il ne paroiſſoit pas encore bien clair qu'ils euſſent renoncé à leur entrepriſe : tous les jours, nous recevions des avis qui annonçoient de nouveaux embarquemens. Nous augmentions nos fortifications ; & notre établiſſement encore récent, me donnoit des occupations journalieres, qui ne me permettoient pas de m'éloigner. M. de Rochambeau qui depuis longtems ſe propoſoit de viſiter ſes établiſſemens à Providence, ne put exécuter ce projet que le 30 Août. Je l'accompagnai, & nous revînmes le lendemain. Le 18 Septembre, il partit avec le Chevalier de Ternai pour ſe rendre à Hartford, ſur le continent, où le Général Waſhington lui avoit donné rendez-vous. Je ne le ſuivis pas dans ce voyage ; & le haſard fit que pendant ſon abſence, nous nous trouvâmes dans la poſition la plus critique où nous ayons été depuis notre arrivée. On croyoit alors à Rhode-Iſland que M. de Guichen, qu'on ſavoit parti pour Saint-Domingue, venoit joindre ſes forces aux nôtres, & on ſe voyoit au moment d'agir. Le 19, on

apprit qu'au lieu de M. de Guichen, l'Amiral Rodney étoit arrivé à New-York avec dix vaisseaux de ligne. On ne douta pas que la flotte françoise, & même l'armée, ne fussent attaquées. En conséquence, on embossa les vaisseaux, & on protégea leur mouillage par de nouvelles batteries, qui furent construites avec beaucoup d'intelligence & de célérité. Au commencement d'Octobre, la saison étant déja avancée, & l'Amiral Rodney n'ayant rien entrepris, on eut lieu de croire que nous serions tranquilles le reste de l'année, & on ne s'occupa plus qu'à préparer le logement des troupes pour le quartier d'hiver. Elles y entrerent le 1er Novembre : c'étoit l'époque à laquelle je pouvois sans crainte m'éloigner de l'armée; mais ne voulant pas montrer trop d'empressement, & desirant de voir s'établir la discipline & les arrangemens relatifs aux cantonnemens, je différai jusqu'au 11 à me mettre en route pour une longue tournée sur le continent.

Je partis ce jour-là avec M. Linch & M. de Montesquieu (1), qui avoient chacun leur do-

(1) Tous les deux ont été faits Colonels en Second à leur retour

meſtique. J'en avois trois, dont l'un menoit un cheval en main, & l'autre conduiſoit une petite charrette, qu'on m'avoit conſeillé de prendre pour porter les porte-manteaux, & éviter par ce moyen de bleſſer mes chevaux de ſuite. Il faiſoit alors une forte gelée; la neige couvroit la terre, & le vent de nord-oueſt étoit très piquant. En allant au Ferry (1) de Briſtol, je me détournai pour voir les fortifications de *Butts-Hill*, & je me rendis au Ferry vers onze heures & demie. Le paſſage fut long & difficile, parce que le vent étoit contraire. On fut obligé de courir trois bordées, & il fallut faire deux voyages pour paſſer nos chevaux & la charrette. J'arrivai à deux heures à Waren, petite ville de l'État de Maſſachuſſet, qui eſt à dix-huit milles de Newport. Je deſcendis dans une bonne auberge, dont le propriétaire, appellé M. Buhr, eſt remarquable par ſa groſſeur énorme, celle de ſa femme, de ſon fils & de toute ſa famille. Je

---

en Europe; le premier, du Régiment de Welch, & le ſecond, du Régiment de Bourbonnois.

(1) Les Ferrys ſont les endroits où l'on paſſe des rivieres où des bras de mer ſur des bateaux qui vont à rames ou à voiles.

n'avois deſſein que de faire manger mes chevaux; mais le froid augmentant toujours, & la charrette n'étant arrivée que vers trois heures, je renonçai à l'entrepriſe d'aller coucher à Providence, & je pris le parti de reſter à Waren, où je me trouvois fort bien. Après le dîner, j'allai ſur le bord de la petite riviere de Barrington, qui coule près de cette ville, pour voir entrer un ſloop venant du Port-au-Prince. Ce ſloop appartenoit au Brigadier-Général (de milice) Porter, neveu de M. Buhr, & encore plus gros que lui. Le Colonel Green, que je rencontrai ſur le quai, me fit faire connoiſſance avec M. Porter, & nous allâmes prendre du thé chez lui, dans une maiſon ſimple, mais aiſée, dont l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique.

Le 12, je partis à huit heures & demie pour Providence, où j'arrivai à midi. Je deſcendis au College, c'eſt-à-dire à notre hôpital; j'en fis la viſite, & je dînai chez M. Blanchard, Commiſſaire des Guerres. A quatre heures & demie, j'allai chez le Colonel Bowen, chez qui j'avois logé à mon premier voyage; j'y pris du thé avec pluſieurs

Dames ou Demoiſelles, dont une aſſez jolie, appellée Miſs Angel. On me conduiſit enſuite chez Miſtris Warnum, où je trouvai encore compagnie; & de-là chez le Gouverneur Bowen, qui me donna un lit.

Le 13, j'allai déjeûner chez le Colonel Peck: c'eſt un jeune homme aimable & honnête, qui a paſſé l'été dernier à Newport avec le Général Heath. Il me reçut dans une jolie petite maiſon, où il logeoit ſeule avec ſa femme, qui eſt jeune auſſi, & d'une figure agréable, ſans être diſtinguée. Ce petit établiſſement, où regnent l'aiſance & la ſimplicité, donnoit l'idée du bonheur doux & paiſible, qui paroît s'être réfugié dans le Nouveau-Monde, après s'être arrangé avec le plaiſir, à qui il a laiſſé l'Ancien.

La ville de Providence eſt bâtie au bord d'une riviere qui n'a pas ſix milles de long, & qui ſe jette dans le même golfe où ſe trouvent Rhode-Iſland, Conanicut, Prudence, &c. Elle n'a qu'une rue; mais cette rue eſt très longue: le fauxbourg, qui eſt aſſez conſidérable, eſt de l'autre côté de la riviere. Cette ville eſt jolie; les maiſons ſont peu

ſpacieuſes, mais bien bâties & bien accommodées en dedans. Elle eſt reſſerrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au ſud-oueſt, ce qui occaſionne une chaleur inſupportable pendant l'été ; mais elle eſt expoſée au vent de nord-oueſt, qui l'enfile d'un bout à l'autre, & qui la rend très froide en hiver : elle peut contenir deux mille cinq cents habitans. Sa ſituation eſt très avantageuſe pour le commerce ; auſſi en faiſoit-elle un conſidérable pendant la paix. Les vaiſſeaux marchands peuvent charger & décharger leurs denrées dans la ville même, & les vaiſſeaux de guerre ne peuvent approcher du port. Ce commerce eſt le même que celui de Rhode-Iſland & de Boſton ; il exporte des bois & des ſalaiſons : il rapporte du ſel & beaucoup de mélaſſes, de ſucre & d'autres denrées des Indes occidentales : on envoie auſſi à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Cette derniere ſe fait avec ſuccès entre le cap Codd & Long-Iſland ; mais on va ſouvent au détroit de Baffin & aux îles de Falkland. Les habitans de Providence, comme ceux de Newport, font auſſi le commerce de Guinée ; ils y achetent

des esclaves & les portent aux Indes occidentales, où ils prennent des lettres-de-change pour la Vieille-Angleterre, d'où ils tirent des étoffes & autres marchandises.

En sortant de chez le Colonel Peck, je montai à cheval pour me rendre à *Voluntown*, où je devois coucher. Je m'arrêtai à *Scituate*, dans une assez mauvaise auberge, appellée *Angel's-Tavern*; c'est à-peu-près moitié chemin de Voluntown : j'y fis repaître mes chevaux, & je repartis au bout d'une heure, sans avoir vu arriver ma charrette. De cet endroit à Voluntown, la route est très mauvaise; on ne fait que monter & descendre, & toujours par des chemins raboteux. Il étoit déja six heures du soir & nuit close, lorsque je me trouvai à *D***-Tavern*, qui n'est qu'à vingt-cinq milles de Providence. Je descendis de cheval avec d'autant plus de plaisir que le tems étoit affreux. Je fus très bien logé & très bien reçu chez M. D***. C'est un vieillard de soixante-treize ans, grand & encore vigoureux; né en Irlande, il s'est établi d'abord dans l'État de Massachusset, & ensuite dans celui de Conecticut. Sa femme, plus jeune que lui,

eſt active, bonne & ſerviable; mais ſa famille eſt charmante. Elle eſt compoſée de deux jeunes gens, l'un de 28 ans & l'autre de 21; d'un enfant de 12, & de deux filles de 18 à 20 ans, belles comme le jour. L'aînée de ces filles étoit malade, gardoit la chambre & ne ſe montroit pas. J'ai ſu depuis, qu'elle étoit groſſe & preſqu'à terme : elle a été trompée par un jeune homme qui, après avoir promis de l'épouſer, s'eſt abſenté & n'eſt point revenu (1). Le chagrin & les incommodités de la

(1) Lorſqu'on reçut en Europe un petit nombre d'exemplaires de ce Journal, montant en tout à ſept ou huit, les ſeuls que l'Auteur ait envoyés, la curioſité qu'excitoit alors tout ce qui avoit quelque rapport aux affaires d'Amérique, leur attira beaucoup de Lecteurs. Quoique l'Auteur ne les eût adreſſés qu'à ſes amis les plus intimes, & qu'il eût pris la précaution de les prévenir que ſon intention n'étoit pas qu'ils euſſent aucune publicité, ils paſſerent rapidement de mains en mains; & comme on ne pouvoit en diſpoſer que pour peu de tems, ils furent lus avec autant de précipitation que d'avidité. Cet empreſſement ne pouvoit venir que du deſir qu'on avoit de ſe former une idée des mœurs des Américains, dont ce Journal offroit pluſieurs détails auxquels l'éloignement & la nouveauté prêtoient quelqu'intérêt. Cependant, par une contradiction moins rare en France qu'en tout autre pays, quelques perſonnes n'héſiterent pas à juger l'Auteur ſur des convenances dont il pouvoit ſeul leur donner quelqu'idée : on le taxa de légéreté & d'indiſcré-

grossesse l'avoient jettée dans la langueur : elle ne descendoit point au rez-de-chaussée où ses parens habitoient ; mais on en prenoit grand soin, & elle avoit toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tandis qu'on me préparoit un très bon souper, j'entrai dans la chambre où la famille étoit rassemblée ; je vis une tablette sur laquelle il y avoit quarante à cinquante volumes ; je les ouvris, & je trouvai que ces livres étoient tous des ouvrages classiques, grecs, latins & anglois. Ils appartenoient

---

tion, parce qu'en racontant l'aventure d'une fille trompée par son amant, il n'avoit déguisé ni les noms ni les lieux. Une réflexion très simple & qui ne coûtoit aucun effort à l'esprit, c'est qu'il n'est gueres vraisemblable qu'un Officier-Général, un homme de 45 ans, particuliérement lié avec les Américains, & qui montre par-tout un sentiment de reconnoissance & d'attachement pour tous ceux qui lui ont témoigné de la bienveillance, se permette, non pas d'offenser, mais même d'affliger d'honnêtes gens dont il n'a reçu que de bons procédés, & dont il ne peut parler qu'avec éloge. D'ailleurs la maniere simple & même sérieuse dont cet article est écrit n'offre aucune apparence de légéreté ; & c'en étoit assez pour prévenir celle que certains Lecteurs mettoient dans leur jugement. Une autre réflexion demandoit un peu plus de combinaisons, mais s'offroit encore assez naturellement : l'Auteur a voulu, auroit-on pu dire, nous donner une idée des mœurs américaines, dont assurément il est loin de faire la satyre : ne seroit-il pas possible que

au fils ainé de M. D***. Ce jeune homme avoit très bien fait ſes claſſes, & il étoit *Tutor* au collège de Providence, lorſque la guerre vint interrompre les études. Je cauſai avec lui ſur différens points de littérature, & particuliérement ſur la maniere dont on doit prononcer les langues mortes. Je lui trouvai de l'inſtruction, accompagnée de beaucoup de ſimplicité & de modeſtie.

Nous fûmes ſervis à ſouper par une jeune fille d'une beauté parfaite, appellée Miſs *Pearce*. C'étoit

parmi ces peuples ſi diſtans de nous, de toutes façons, une fille qui ſe ſeroit trop tôt livrée à l'homme auquel elle étoit engagée, de l'aveu même de ſes parens, une fille ſans défiance, dans un pays où l'on n'eſt pas inſtruit à en avoir, où la morale eſt tellement dans ſon enfance, qu'on croit que le commerce entre deux perſonnes libres eſt moins condamnable que les infidélités, les caprices, les coquetteries mêmes qui troublent tant de ménages européens; ne ſeroit-il pas poſſible que cette fille, auſſi intéreſſante que malheureuſe, fût plutôt plainte que blâmée, qu'elle conſervât encore tous ſes droits dans la ſociété, & qu'elle devînt épouſe & mere légitime, quoique ſon aventure ne ſoit ni ignorée, ni même diſſimulée! En effet, comment l'Auteur auroit-il pu apprendre cette hiſtoire! Eſt-ce par la chronique ſcandaleuſe, dans un hameau où il n'a connu que ſes hôtes! *J'ai ſu depuis* (a-t-il dit en parlant de cette fille) *qu'elle étoit groſſe & preſque à terme.* Comment l'a-t-il ſu! De ſes propres parens, qui n'en avoient pas fait d'abord un myſtere & enſuite

une voiſine de Madame D***, qui étoit venue la voir & l'aider, en l'abſence de ſa fille cadette. Cette jeune perſonne avoit, comme toutes les Américaines, le maintien très décent, même ſérieux; elle ſouffroit volontiers qu'on la regardât, qu'on louât ſa figure, & même qu'on lui fît quelques careſſes, pourvu que ce ne fût point avec un air de familiarité & de libertinage. En effet, les mauvaiſes mœurs ſont ſi étrangeres à l'Amérique, que le commerce avec les jeunes filles

une confidence. Mais s'il étoit arrivé que ces juges ſéveres, parvenus à la fin de leur lecture, ſe fuſſent rappellés ce qu'ils avoient vu au commencement, ils auroient obſervé que deux mois après, l'Auteur ſe trouvant une ſeconde fois à Voluntown, vit Miſſ D*** allaitant un enfant, qui paſſoit perpétuellement de ſes genoux ſur ceux de ſa mere; qu'alors elle étoit chérie, ſoignée par toute ſa famille. Ce ſpectacle touchant a été décrit avec intérêt, & non pas avec malignité. Enfin il eſt tems de tranquilliſer, non pas les Critiques, mais les ames ſenſibles, les ſeules dont le ſuffrage ſoit précieux. Dans un autre voyage à Voluntown, l'Auteur a eu la ſatiſfaction de voir Miſſ D*** parfaitement heureuſe: ſon amant étoit revenu; il l'avoit épouſée, il avoit expié tous ſes torts, & même ils n'étoient pas tels qu'ils avoient paru d'abord; des circonſtances malheureuſes pouvoient lui ſervir d'excuſes, s'il en eſt jamais pour celui qui laiſſe un ſeul jour dans de telles angoiſſes l'intéreſſante & foible victime qui n'a pu lui réſiſter.

eſt ſans conſéquence, & que la liberté même y porte un caractere de modeſtie, que n'a pas notre pudeur affectée & notre fauſſe réſerve. Mais, ni le bon ſouper que je faiſois, ni les livres de M. D***, ni même les beaux yeux de Mademoiſelle Pearce, ne faiſoient point arriver ma charrette : je me couchai ſans en avoir aucune nouvelle ; & comme je deſirai une chambre à feu, Miſs Pearce m'en prépara une, en me prévenant que cette chambre communiquoit à celle de la malade, avec qui elle couchoit, & en me demandant bien poliment ſi cela ne m'incommoderoit pas qu'elle paſsât dans ma chambre lorſque je ſerois dans mon lit. Je l'aſſurai que ſi elle troubloit mon ſommeil, ce ne ſeroit pas comme un ſonge funeſte. Effectivement elle vint un quart d'heure après que je fus couché. Je fis ſemblant de dormir pour examiner ſa contenance ; elle paſſa tout doucement, en tournant la tête de l'autre côté, & cachant ſa lumiere de peur de m'éveiller. Je ne ſais ſi c'eſt mon éloge ou ma critique que je ferai, en diſant que bientôt après je m'endormis profondément.

A mon réveil, je retrouvai Miſs Pearce, mais

non pas ma charrette : il paroiſſoit plus que probable qu'elle s'étoit briſée en mille morceaux. J'étois décidé à renoncer à porter de cette maniere mes petits bagages, mais encore falloit-il les avoir. Je pris donc le parti d'attendre & celui de déjeûner, qui étoit encore plus aiſé à prendre. Enfin, vers onze heures du matin, mes *vigies* la ſignalerent. Ce fut une grande joie dans tout l'équipage de la voir arriver, quoique déſemparée & remorquée par un cheval de louage, qu'on avoit été obligé de mettre devant le mien. Il eſt bon de ſavoir que mes gens, tous fiers d'avoir un grand moyen de tranſporter mes effets, l'avoient chargée de beaucoup de choſes inutiles ; que moi-même, prévenu qu'on ne trouvoit pas de vin dans les auberges, j'avois jugé à propos de me munir de cantines qui en tenoient douze bouteilles ; & qu'ayant pris encore la précaution de demander deux ou trois pains blancs au Munitionnaire des vivres à Providence, il en avoit entaſſé une vingtaine, qui peſoient plus de quatre-vingt livres. Ma pauvre charrette étoit donc chargée à couler bas. Son plus grand malheur vint pourtant d'avoir donné contre des écueils qui

avoient briſé une roue & fort endommagé l'autre. Il fut bientôt réſolu qu'on la laiſſeroit chez M. D***, qui ſe chargeroit de la faire raccommoder; que mon vin ſeroit diviſé en trois parties, dont l'une ſeroit bue le jour même, l'autre confiée à mon hôte, avec priere de la garder juſqu'à mon retour, & la troiſieme lui ſeroit offerte, avec priere de la boire, ce qui ne ſouffrit aucune difficulté. Cependant le reſte du jour devant être employé à faire de nouvelles diſpoſitions, je me décidai à ſéjourner à Voluntown. Je fis l'inſpection de mes bagages: tout ce qui m'étoit inutile fut empaqueté & dépoſé chez M. D***, le reſte enfermé dans des porte-manteaux; &, par une promotion faite à la pruſſienne, ſur le champ de bataille, mon cheval de charrette fut changé en cheval de bât. La lecture de quelques Poètes anglois, la converſation, tant avec MM. Linch & Monteſquieu, qu'avec mes hôtes, me firent paſſer très-agréablement la journée. Vers le ſoir, deux voyageurs entrerent dans la chambre où j'étois, s'aſſirent auprès du feu, bâillerent & ſifflerent ſans faire aucune attention à moi. Cependant peu-à-peu la

conversation s'engagea, & cette conversation fut très bonne & très agréable. L'un d'eux étoit Colonel de milice ; il avoit servi en Canada, & s'étoit trouvé dans différens combats où il avoit été blessé. Je dirai une fois pour toutes, que parmi les hommes au-dessus de vingt ans que j'ai rencontrés, de quelque condition qu'ils fussent, je n'en ai pas trouvé deux qui n'eussent porté les armes, entendu siffler des balles, & même reçu quelques blessures ; de sorte qu'on peut assurer que l'Amérique septentrionale est toute militaire, toute aguerrie, & qu'on y peut faire sans cesse de nouvelles levées, sans y faire de nouveaux soldats.

Le 15, je partis de Voluntown à 8 heures du matin. Je fis encore cinq milles dans les montagnes ; ensuite je vis l'horison s'agrandir, & bientôt ma vue put s'étendre jusqu'à sa plus grande portée. En descendant les montagnes, & avant d'être parvenu au vallon, on trouve la ville, ou si l'on veut, le hameau de *Plainfield* ; car ce qu'on appelle en Amérique *Town*, ou *Township*, n'est qu'un certain nombre de maisons, dispersées dans un grand espace, mais qui appartiennent à la même

même corporation & envoient des députés à l'assemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes est le *Meeting-House*, ou l'église. Cette église est quelquefois seule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maisons seulement ; d'où il résulte que lorsqu'un voyageur fait cette question : *Combien y a-t-il d'ici à la ville?* On lui répond : *vous y êtes déja;* mais s'il vient à spécifier l'endroit où il a affaire, soit le *Meeting-House*, soit telle ou telle taverne, on lui répond quelquefois : *Il y a encore sept ou huit milles.* Pour Plainfield, c'est une petite ville, mais un gros lieu, car il y a bien trente maisons à portée du Meeting-House. La situation en est agréable; mais elle offre de plus une position militaire; c'étoit la premiere que j'eusse encore remarquée. On peut y camper sur de petites hauteurs, derriere lesquelles les montagnes s'élevent en amphithéatre, & présentent ainsi des positions successives jusqu'aux grands bois, qui serviroient de derniere retraite. Le pied des hauteurs de Plainfield est fortifié par des flaques d'eau qu'on ne peut traverser que sur une seule

chaussée, ce qui obligeroit l'ennemi à défiler pour vous attaquer (1). La gauche & la droite sont appuyées par des escarpemens. La droite a de plus un étang qui en rend l'accès plus difficile. Ce camp est bon pour six, pour huit & même pour dix mille hommes; il pourroit servir à couvrir Providence & l'Etat de Massachusset, contre des troupes qui auroient passé la riviere de Connecticut. A deux milles de Plainfield, le chemin tourne vers le nord, & après avoir fait deux ou trois milles encore, on trouve la riviere de *Quenebaugh*, qu'on cotoye l'espace d'un mille environ, pour la passer à *Canterbury*, sur un pont de bois assez long & passablement construit. Cette riviere n'est ni navigable, ni guéable; elle coule parmi des pierres qui en rendent le lit très inégal. Les habitans du voisinage y font des retenues en forme d'angle saillant, pour attrapper des anguilles: le sommet de l'angle est dans le milieu de la riviere; là, ils placent un filet sem-

(1) En été, ces *flaques d'eau* sont à sec. C'est ce que j'ai reconnu depuis, & ce qu'il est bon d'observer pour ne pas se faire une fausse idée de cette position.

blable à une bourſe, où le poiſſon qui ſuit le fil de l'eau, ne manque guere de ſe faire prendre. Le pont de Canterbury a été conſtruit dans une vallée aſſez étroite & aſſez profonde. Le Meeting-Houſe de la ville eſt ſur la rive droite, ainſi que la plupart des maiſons; mais il y en a auſſi ſur les hauteurs de l'eſt, qui m'ont parues bien bâties & agréablement ſituées. Ces hauteurs étant de la même élévation que celles de l'oueſt, le local de Canterbury offre deux poſitions également bonnes pour deux armées qui ſe diſputeroient le paſſage du Quenebaugh. Dès qu'on a dépaſſé Canterbury, on entre dans les bois & dans une chaîne de montagnes, qu'on traverſe par des chemins très âpres & très difficiles. Six ou ſept milles plus loin, le pays commence à s'ouvrir, & on deſcend agréablement à *Windham.* C'eſt une jolie petite ville, ou plutôt, c'eſt le germe d'une jolie ville. Il y a quarante ou cinquante maiſons aſſez rapprochées, & ſituées de maniere qu'elles offrent l'apparence d'une grande place publique & de trois grandes rues. Le *Seunganick*, ou le *Windham-River* coule près de cette ville, mais n'eſt pas d'une grande

utilité à ſon commerce ; car cette riviere n'eſt pas plus navigable que le *Quenebaugh*, avec lequel elle ſe joint pour former *Thames-River*, ou autrement dit, la Tamiſe. On pourra obſerver en liſant ce Journal, & encore mieux à l'inſpection des cartes, que la plupart des rivieres & nombre de villes ont conſervé les noms que les Indiens leur avoient donnés : cette nomenclature a quelque choſe de piquant, en ce qu'elle retrace l'origine encore récente de ces établiſſemens ſi multipliés, & qu'elle offre ſans ceſſe à l'eſprit un contraſte bien frappant entre l'état antérieur & l'état actuel de ce vaſte pays.

Windham eſt à quinze milles de Voluntown. J'y trouvai les Huſſards de Lauzun, qui s'y étoient établis pour huit jours, en attendant qu'on eût préparé leurs quartiers à *Lebanon*. Je dînai chez M. le Duc de Lauzun ; & n'ayant pu repartir qu'à trois heures & demie, la nuit qui ſurvint bientôt, m'obligea de m'arrêter à ſix milles de Windham, dans une petite taverne iſolée, tenue par M. *Hill*. Comme la maiſon n'avoit pas grande apparence, je demandai ſi nous pourrions avoir des lits, la

ſeule choſe dont nous euſſions beſoin; car le dîner de M. de Lauzun ne nous avoit permis aucune inquiétude pour le ſouper. Madame Hill me dit à la maniere du pays, qu'elle ne pouvoit *épargner* qu'un ſeul lit, parce qu'elle avoit chez elle un voyageur malade qu'elle ne vouloit pas déloger. Or ce voyageur étoit un pauvre ſoldat de l'armée continentale, qui avoit obtenu un congé pour aller chez lui rétablir ſa ſanté. Il portoit dans ſa poche ce congé en bonne forme, ainſi que le décompte exact de ce qui lui étoit dû; mais pas un ſol, ni en papier, ni en *argent dur*. Madame Hill ne lui en avoit pas moins donné un bon lit; & comme il s'étoit trouvé trop incommodé pour continuer ſa route, elle l'avoit gardé & ſoigné depuis quatre jours. Nous nous arrangeâmes du mieux qu'il fut poſſible : le ſoldat garda ſon lit; je lui donnai quelqu'argent pour continuer ſon voyage, & Madame Hill me parut beaucoup plus ſenſible à cette charité qu'au bon argent *dur* que je lui remettois pour payer ſon *bill*.

Le 16, à huit heures du matin, je pris congé de ma bonne hôteſſe, & je m'acheminai vers

Hartford, commençant ma route à pied, parce que la matinée étoit très froide. Après avoir descendu par une pente douce l'espace de deux milles, je me trouvai dans un vallon assez étroit, mais agréable & bien cultivé : il est arrosé par un ruisseau qui se jette dans le *Seunganick*, & qui est décoré du nom de *Hope-River*. On suit ce vallon jusqu'à *Bolton*, ville ou *Township*, qui n'offre rien de remarquable. Là, on traverse une chaîne de montagnes assez élevées, qui va du nord au sud comme toutes celles du Connecticut. Au sortir des montagnes, on trouve les premieres maisons de *East-Hartford*. Quoiqu'il ne nous restât plus que cinq milles à faire pour arriver à *Hartford Court-House*, nous voulûmes laisser reposer nos chevaux, qui avoient fait vingt-trois milles de suite. L'auberge où nous descendîmes est tenue par M. Mash : c'est, suivant l'expression angloise, un bon fermier, c'est-à-dire, un bon cultivateur. Il me dit qu'il venoit de commencer un établissement dans l'État de *Vermont*, où il avoit acheté deux cens acres de terre pour quarante dollars, ce qui revient à deux cents livres de notre monnoie. L'État de Vermont est un vaste pays, situé à l'est du New-

Hampshire & de Maſſachuſet, & au nord du Connecticut, entre la riviere de ce nom & celle d'Hudſon. Comme il s'eſt peuplé récemment, & qu'il a toujours été en litige entre la province de New-York & celle de New-Hampshire, il n'y a pas proprement de gouvernement établi. Un nommé Allen, fameux par l'expédition de Ticondérago, qu'il entreprit en 1775, de ſon chef, & ſans aucun ſecours que celui des volontaires qui le ſuivirent, s'eſt conſtitué le chef de ce pays. Il y a formé une aſſemblée de repréſentans; cette aſſemblée concede des terres, & le pays ſe gouverne par ſes propres loix, ſans aucune connexion avec le Congrès. Les habitans n'en ſont pas moins ennemis des Anglois; mais ſous prétexte qu'ils ſont frontieres du Canada & obligés de ſe garder, ils ne fourniſſent aucun contingent pour les dépenſes de la guerre. Pendant longtems ils n'avoient eu d'autre nom que celui de *Green-montain's-boys*, enfans de la montagne verte : mais ne le trouvant pas aſſez noble pour leurs nouvelles deſtinées, ils le traduiſirent en françois; ce qui fit Verd Mont, & par corruption Vermont : reſte à ſavoir ſi c'eſt auſſi par cor-

ruption que ce pays s'eſt arrogé le titre d'État de Vermont.

Vers quatre heures du ſoir, j'arrivai au Ferry de Hartford, après avoir voyagé par un chemin aſſez incommode, dont une grande partie forme une chauſſée étroite à travers un bois marécageux. On paſſe ce Ferry, comme tous ceux de l'Amérique, ſur un bateau plat qu'on conduit avec des rames. Je trouvai les auberges d'Hartford tellement remplies, qu'il étoit impoſſible de s'y procurer un logement. Les quatre États de l'eſt, c'eſt-à-dire, Maſſachuſſet, New-Hampshire, Rhode-Iſland & le Connecticut, tenoient alors leurs aſſemblées dans cette ville. Depuis longtems ces quatre États ont entr'eux une connexion particuliere, & ils ſe réuniſſent ainſi par députés, tantôt dans un État, tantôt dans l'autre. Chaque *Légiſlature* envoie alors des Députés. Dans cette circonſtance, rare en Amérique, où l'eſpace ne ſuffit pas aux hommes réunis, la maiſon du Colonel Wadsworth m'offrit un aſyle très agréable; il me logea chez lui, ainſi que M. le Duc de Lauzun, qui m'avoit paſſé en chemin. M. du Mas,

attaché à l'État-Major de l'armée, & pour lors employé auprès de M. de Lauzun, M. Linch & M. de Montefquieu eurent de très bons logemens dans le voifinage.

Le Colonel Wadsworth eft un homme de 32 ans, très grand & très bien fait, & d'une figure auffi noble qu'agréable. Il habitoit autrefois Long-Ifland; & dès fon enfance il s'étoit livré au commerce & à la navigation: il avoit déja fait plufieurs voyages, tant à la côte de Guinée qu'aux Indes occidentales, lorfque, felon l'expreffion ufitée en Amérique, la *conteftation* actuelle a commencée: alors il fervit dans l'armée, & fe trouva à plufieurs actions; mais le Général Washington ayant reconnu que fes talens le mettoient à portée de fervir encore plus utilement, il le fit Commiffaire pour les approvifionnemens. Cette place eft militaire en Amérique, & ceux qui la rempliffent font auffi confidérés que les principaux Officiers de la ligne. Le Commiffaire-Général eft chargé de tous les achats, & le Quartier-Maître-Général de tous les tranfports: c'eft ce dernier qui défigne les emplacemens, établit les magafins,

pourvoit aux voitures & ordonne les diſtributions: c'eſt auſſi d'après ſes reçus & ſes mandats que les *Pay-Maſters*, ou Tréſoriers, font leurs paiemens; enfin, c'eſt proprement un Intendant militaire, tandis que le Commiſſaire-Général peut être comparé à un Munitionnaire qui réuniroit la partie des fourages à celle des vivres. Je crois un pareil arrangement auſſi bon que le nôtre, quoique ces départemens n'aient pas été exempts d'abus & même de blâme pendant le cours de la guerre préſente; mais il faut obſerver que par-tout où le gouvernement eſt ſans force politique, & la caiſſe ſans argent, l'adminiſtration eſt toujours ruineuſe & ſouvent coupable. Cette réflexion ſuffira pour faire l'éloge du Colonel Wadſworth, lorſqu'on ſaura que dans toute l'Amérique, il ne s'éleve pas une voix contre lui, & que ſon nom n'eſt jamais prononcé ſans qu'on y joigne l'hommage qui eſt dû à ſes talens & à ſa probité. La confiance particuliere du Général Washington ſuffit pour mettre le ſceau à la juſte conſidération dont il jouit. Ce n'étoit donc pas ſans fondement que M. le Marquis de la Fayette engagea M. de Corny à l'em-

ployer pour les approviſionnemens que l'arrivée prochaine des troupes françoiſes rendoit néceſſaires. Lorſqu'elles furent débarquées à Rhode-Iſland, il le propoſa encore comme l'homme le plus propre à les ſecourir dans tous leurs beſoins; mais alors l'adminiſtration ne jugea pas à propos de s'en ſervir : elle conçut même des ſoupçons contre lui ſur de faux apperçus, & ſe preſſa de ſubſtituer à un commiſſionnaire intelligent & accrédité, des entrepreneurs ſans fortune & ſans caractere, qui promirent tout, ne tinrent rien, & ne tarderent pas à ruiner nos affaires : d'abord en hauſſant le prix des denrées par des achats faits à la hâte, & ſouvent en concurrence les uns des autres; & enſuite en mettant dans le commerce & offrant à grand eſcompte les lettres de change qu'ils s'étoient engagés à recevoir pour les deux tiers dans tous les paiemens. Ces marchés, ces contrats réuſſirent ſi mal par la ſuite, qu'on a été obligé, mais trop tard, de recourir à M. Wadſworth : il a repris alors les affaires avec autant de nobleſſe qu'il les avoit quittées; toujours ſupérieur aux injures par ſon caractere, comme il l'eſt par

ſes talens, aux obſtacles ſans nombre dont il eſt entouré.

Un autre perſonnage intéreſſant ſe trouvoit alors à Hartford, & j'allai lui faire une viſite : c'eſt le Gouverneur Trumbull; Gouverneur par excellence, car il l'eſt depuis quinze ans, ayant été continué dans ſon emploi tous les deux ans, & ayant également joui de la conſidération publique ſous le gouvernement des Anglois & ſous celui du Congrès. Il eſt âgé de ſoixante-dix ans; ſa vie entiere eſt conſacrée aux affaires, qu'il aime avec paſſion, grandes ou petites; ou plutôt il n'en eſt point pour lui de cette derniere claſſe : il a toute la ſimplicité dans le coſtume, toute l'importance, la pédanterie même qui convient à un grand Magiſtrat d'une petite République. Il me retraçoit les Bourg-Meſtres de Hollande, du tems des Heinſius & des Barnevelt. On m'avoit aſſuré qu'il travailloit à une hiſtoire de la Révolution actuelle : j'étois très curieux de lire cet ouvrage; je lui dis que j'eſpérois le voir à mon retour à Lebanon (ſon ſéjour habituel), & qu'alors je lui demanderois la permiſſion de parcourir ſon manuſcrit ; mais il

m'assura qu'il n'avoit encore écrit que l'introduction, qu'il avoit adressée à M. le Chevalier de la Luzerne. Pendant mon séjour à Philadelphie, je me la suis procurée : ce n'est qu'un résumé historique, assez superficiel, & qui n'est pas dépourvu de partialité dans la maniere dont les événemens de la guerre sont représentés. Le seul fait intéressant que j'y aie trouvé, c'est qu'on lit dans le Journal d'un Gouverneur Winthrop, à l'année 1670, que les Membres du Conseil de Massachusset, ayant été avertis par leurs amis à Londres de s'adresser au Parlement, à qui le Roi laissoit alors beaucoup d'autorité, & ayant été conseillés de suivre cette voie pour obtenir le redressement de quelques griefs, le Conseil, après avoir mûrement délibéré, jugea à propos de décliner cette proposition ; réfléchissant que si jamais il se mettoit sous la protection du Parlement, il seroit obligé de se soumettre aux loix que cette assemblée pourroit imposer, soit à la nation en général, soit aux Colonies en particulier. Or rien ne prouve mieux que dans l'origine ces Colonies n'ont jamais reconnu l'autorité du Parlement, ni pensé qu'elles

dussent être liées par les loix qui pourroient en émaner.

Le 17, au matin, je me séparai avec regret & de mon hôte & du Duc de Lauzun; mais ce fut après déjeuner, car c'est chose absolument insolite en Amérique, de partir sans avoir déjeûné. Je gagnai à ce délai indispensable de faire connoissance avec le Général *Parson.* Il me parut homme d'esprit, & il est regardé comme tel dans son pays; mais il a été peu à portée de développer de grands talens militaires: il est en effet ce qu'il ne faut jamais être, à la guerre comme ailleurs, malheureux. Son début fut sur Long-Island, où il fut pris, & depuis il s'est trouvé dans toutes les mauvaises occasions, de sorte qu'il est plus connu par sa capacité pour les affaires, que par la part qu'il a eu aux événemens de la guerre.

Les chemins que j'avois à parcourir devenant désormais difficiles & un peu déserts, il fut résolu que je ne ferois ce jour-là que dix milles, afin de trouver un bon gîte, & de mettre mes chevaux en état de fournir à la journée du lendemain. Le lieu où je devois m'arrêter étoit *Far-*

mington. M. Wadſworth, craignant que je n'y trouvaſſe pas une bonne auberge, me donna une lettre de recommandation pour un de ſes parens, appellé *Lewis*; il m'aſſura que je ſerois bien reçu, ſans gêner perſonne, & ſans me gêner moi-même, parce que je paierois ma dépenſe comme dans une auberge. En effet, lorſque les tavernes ſont mauvaiſes, ou que les diſtances auxquelles elles ſe trouvent ne quadrent pas avec les journées qu'on ſe propoſe de faire, c'eſt l'uſage en Amérique de demander hoſpice à quelque particulier aiſé qui a de la place pour vous dans ſa maiſon, & dans ſon écurie pour vos chevaux : on parle alors à ſon hôte comme à ſon égal ; mais on le paie comme un ſimple cabaretier.

La ville d'Hartford ne mérite qu'on s'y arrête, ni quand on y voyage, ni quand on en parle. Elle conſiſte dans une longue & très longue rue parallele à la riviere : elle eſt aſſez conſidérable & aſſez continue ; c'eſt-à-dire, que les maiſons ne ſont pas éloignées les unes des autres. Du reſte, elle a beaucoup d'annexes ; tout eſt Hartford à 6 lieues à la ronde ; mais Eaſt-Hartford, Weſt-Hartford &

New-Hartford ſont des villes ſéparées, quoique compoſées de maiſons éparſes dans la campagne. J'ai déja dit que ce qui conſtitue une ville, c'eſt d'avoir un ou pluſieurs Meetings, des aſſemblées particulieres & le droit d'envoyer des Députés à l'aſſemblée générale. On pourroit comparer ces *Township* aux *Curies* des Romains. Un plateau très élevé ſur le chemin de Farmington offre aux regards, non ſeulement tous les Hartfords poſſibles, mais toute la partie du continent arroſée par la riviere de ce nom & ſituée entre les deux chaînes de montagnes de l'eſt & de l'oueſt. Cet endroit s'appelle *Rocky-Hill.* Les maiſons de Weſt-Hartford, ſouvent diſperſées, quelquefois grouppées enſemble & toujours ornées d'arbres & de prairies, font du ſeul chemin de Farmington un jardin anglois, tel que l'art auroit peine à en former un pareil. Le peuple qui les habite joint quelqu'induſtrie à ſa riche culture ; on y fabrique des draps & autres étoffes de laine, communes à la vérité, mais d'un bon uſage & ſuffiſantes pour habiller des gens qui vivent à la campagne ; c'eſt-à-dire, dans toute autre ville que Boſton, New-York &

Philadelphie

Philadelphie. J'entrai dans une maiſon où l'on préparoit & teignoit les draps: ces draps ſont fabriqués par les gens du pays; on les envoye enſuite à ces petites manufactures où ils ſont peignés, foulés & teints pour deux shellings, *Lawfull-Money*, par *yard* ou verge; ce qui fait à-peu près trente-cinq ſols de notre monnoie, la livre du Connecticut étant égale à trois piaſtres & quelque choſe de plus. J'arrivai à Farmington à trois heures après-midi. C'eſt une jolie petite ville, où il y a un beau Meeting & cinquante maiſons réunies, toutes propres & bien bâties. Elle eſt ſituée ſur la pente des montagnes: la riviere, qui porte le nom de Farmington, coule au pied de ces montagnes & ſe détourne vers le nord; mais ſans ſe laiſſer appercevoir, ce qui n'empêche pas que la vue du vallon ne ſoit fort agréable. Après être deſcendu de cheval, je profitai du beau tems pour me promener à pied dans les rues, ou plutôt dans les chemins. Je vis à travers les fenêtres d'une maiſon, qu'on travailloit au métier; j'entrai, & je trouvai qu'on y fabriquoit une eſpece de camelot, ainſi qu'une autre étoffe de laine rayée en bleu

& blanc, pour l'habillement des femmes : ces étoffes se vendent trois shellings & demi *l'yard* (*lawfull-money*) ce qui fait à-peu-près quarante-cinq sols. Les fils & les petits-fils du maître de la maison travailloient au métier : un ouvrier peut faire à son aise cinq yards par jour. Le prix de la matiere premiere n'étant que d'un shelling, la journée peut donc lui rendre dix à douze shellings. En rentrant de cette promenade je trouvai qu'on m'avoit préparé un fort bon dîner, sans que j'eusse encore été obligée de parler à mes hôtes. Après le diner, comme le jour commençoit à tomber, M. Lewis qui avoit été dehors pour ses affaires pendant une partie de la journée, entra dans le *parloir* où j'étois (c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre & en Amérique, la chambre où l'on reçoit du monde) il s'assit auprès du feu, alluma sa pipe, & causa avec moi. Je trouvai que c'étoit un homme actif & intelligent, qui entendoit bien les affaires publiques & les siennes : il fait le commerce des bestiaux, comme tous les *Farmers* du Connecticut ; il étoit alors employé aux approvisionnemens de l'armée, & principalement occupé à

faire tuer & saler les bestiaux que l'Etat de Connecticut devoit faire passer à *Fish-Kill.* En effet chaque Etat est imposé pour le service de l'armée, non-seulement en argent, mais en denrées : ceux de l'est fournissent des bestiaux, du rum & du sel ; & ceux de l'ouest, des farines & du fourage. M. Lewis a aussi porté les armes pour sa patrie : il s'est trouvé à l'affaire de Long-Island & de Sarratoga, dont il m'a rendu un compte fort exact ; dans cette derniere occasion il servoit comme volontaire. A l'heure du thé Madame Lewis & sa belle-sœur vinrent augmenter la compagnie. Madame Lewis relevoit de couche & tenoit son enfant dans ses bras ; elle est âgée de trente ans à-peu-près, d'une figure très-agréable, & d'un maintien si aimable & si honnête, qu'il feroit la décence même dans tous les pays du monde. La conversation se soutint avec intérêt pendant toute la soirée. Mes hôtes se retirerent à neuf heures du soir, je ne les vis pas le lendemain matin, & je payai mon *bill* aux domestiques : il n'étoit ni cher, ni bon marché ; c'étoit le prix juste des choses, réglé sans intérêt & sans complimens.

Je montai à cheval le 18 à huit heures du matin, & au bout d'un mille je trouvai la riviere de Farmington que je cotoyai pendant quelque tems. Cette partie de ma route ne m'offrit rien d'intéressant, si ce n'est qu'ayant tiré un coup de pistolet à un geai, à mon grand étonnement, je le jettai à terre. Cette sorte d'oiseau faisoit depuis plusieurs jours l'objet de ma curiosité : c'est en effet le plus bel animal qu'on puisse voir; il est tout bleu, mais il réunit toutes les nuances de cette couleur, de telle maniere que l'art ne peut rien inventer de pareil, & qu'il auroit même beaucoup de peine à l'imiter. Je remarquerai en passant, que les Américains ne l'appellent pas autrement que l'oiseau bleu, *blew-bird.* C'est pourtant un véritable geai; mais la partie de la langue créée en Amérique est extrêmement pauvre. Tout ce qui n'avoit pas de nom anglois, n'en a reçu ici qu'un simplement désignatif : le geai est l'oiseau bleu, le cardinal l'oiseau rouge; tout oiseau d'eau est un canard, depuis la sarcelle jusqu'au canard de bois & au gros canard noir que nous n'avons pas en Europe. Ils les appellent canards rouges, *red*

ducks; canards noirs, *black ducks;* canards de bois, *wood ducks.* Il en eſt de même des arbres; les pins, les cyprès, les ſapins ſont tous compris ſous le nom de *pine-trees;* & ſi le peuple caractériſe quelqu'arbre en particulier, c'eſt par l'uſage auquel on les emploie, comme *wall-nut*, noyer à muraille, parce qu'il ſert à conſtruire des maiſons de bois. Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples; mais il ſuffit d'obſerver que cette pauvreté dans le langage prouve combien l'attention des hommes a été employée aux objets d'utilité, & combien en même tems elle a été circonſcrite & reſſerrée par le ſeul intérêt dominant, celui d'augmenter les richeſſes, plutôt par le travail que par l'induſtrie. Mais pour en revenir à mon geai, je réſolus d'en faire un trophée à la maniere des ſauvages, en enlevant ſa peau & ſes plumes en guiſe de chevelure, & content de ma victoire je pourſuivis ma route, qui ne tarda pas à me conduire au milieu des montagnes les plus âpres & les plus difficiles que j'euſſe encore vues: elles ſont couvertes de bois auſſi anciens que le monde, mais qui ne different cependant pas des nôtres; entaſſées avec

confuſion, elles vous obligent à monter & à deſcendre continuellement, ſans qu'au milieu de cette république ſauvage, vous puiſſiez diſtinguer le ſommet qui dominant ſur les autres, vous annonce au moins qu'il y a un terme à vos travaux. Ce déſordre de la nature me rappella les leçons de celui qu'elle a choiſi pour confident & pour interprête. L'image de M. de Buffon m'apparut dans ces antiques déſerts; il ſembloit être dans ſon propre domaine & me montrer ſous une croute légere formée par la deſtruction des végétaux, les inégalités d'un globe de verre, qui après une longue fuſion, s'eſt lentement refroidi. Les eaux, diſoit-il, n'ont rien fait ici; regardez autour de vous, nous n'y trouverez pas une pierre calcaire; tout eſt quartz, granit ou ſilex. J'examinai, j'eſſayai les pierres avec l'eau forte, & je conclus, ce que l'on ne croit pas aſſez en Europe, c'eſt que non-ſeulement il parle bien, mais qu'il a toujours raiſon.

Tandis que je méditois ſur le grand travail de la nature qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau ſpectacle, bien propre

à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité; c'étoit l'ouvrage d'un seul homme, qui dans l'espace d'une année avoit abattu plusieurs arpens de bois, & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrein assez vaste, qu'il avoit déja défriché, Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet, quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *Improvements* ou *News setlements*, (amélioration ou nouveaux établissemens). Tout homme qui a pu se procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui se sent la force & la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 sous l'acre, & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait, quelques cochons

ou ſeulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques proviſions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros; il s'en ſert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher; enſuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenſes, qu'on prendroit pour les anciens ſeigneurs du terrein qu'il vient uſurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout au tour avec la hache. Ces arbres bleſſés mortellement, ſe voient au printems ſuivant privés de leurs honneurs; leurs feuilles ne pouſſent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'eſt plus qu'un ſquelette hideux. Cette tige ſemble encore braver les efforts du nouveau Colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevaſſes, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme conſume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il ſuffit que les petits arbres ſoient abattus & que les grands ayent perdu leur ſeve: lorſque cet objet eſt rem-

pli, le terrein eſt éclairci, *cleared;* l'air & le ſoleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire. L'herbe croît avec rapidité; dès la premiere année les beſtiaux ont de quoi vivre, on les laiſſe ſe multiplier, ou même on en achete de nouveaux, & on les employe à labourer une portion de terrein, dans laquelle on ſeme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'Année d'après, nouveaux abattis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans, le Colon a de quoi vivre & même de quoi envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans, il acheve de payer ſon terrein, & ſe trouve un cultivateur aiſé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres qu'on avoit placés les uns ſur les autres, & dont les intervales avoient été remplis avec de la terre pêtrie dans l'eau, ſe change en une jolie maiſon de bois, où l'on ſe ménage des appartemens, plus commodes, & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes.

C'eſt l'ouvrage d'un mois ou de trois ſemaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures On me demandera peut-être comment un ſeul homme, ou un ſeul ménage, peut ſe loger ſi promptement. Je repondrai, qu'en Amérique un homme n'eſt jamais ſeul, jamais un être iſolé. Les voiſins, car on en trouve partout, ſe font une partie de plaiſir d'aider le nouveau venu: une piece de cidre bue en commun & gaiement, ou bien un galon de rum, ſont la ſeule récompenſe dont ces ſervices ſoient payés. Tels ſont les moyens par leſquels l'Amérique ſeptentrionale qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaſte forêt, s'eſt peuplée de trois millions d'habitans; & tel eſt le bénéfice immenſe aſſuré à l'agriculture, que malgré la guerre non-ſeulement elle ſe ſoutient partout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroiſſent les moins propres à ſeconder ſes efforts. Il y quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traverſés, ſans voir une ſeule habitation.

Harrington eſt le premier *Township* que j'aie trouvé ſur mon chemin. Cet endroit eſt à ſeize

milles de Farmington, & à huit de Lichfield. A quatre milles en deçà de cette derniere ville, on passe sur un pont de bois la riviere de *Watersbury;* cette riviere est assez large, sans être navigable. Lichfield, ou le *Meeting-house* de Lichfield, est situé sur un grand plateau plus élevé que les hauteurs qui l'environnent; une cinquantaine de maisons assez rassemblées, une grande place, ou pour mieux dire, un grand aire au milieu de ces maisons, semble annoncer & préparer les progrès de cette ville, qui est déja le chef lieu d'un Comté; car l'Amérique est divisée en districts, que l'on appelle Comtés dans quelques Provinces, à l'exemple de l'Angleterre. C'est dans la Capitale de ces Comtés ou districts que se tient la cour des *Sessions*, à laquelle président les Shériffs, & où les Grands-Juges viennent tous les quatre mois terminer les affaires civiles & criminelles. A un demi-mille en deçà de Lichfield, je remarquai sur la droite du chemin une baraque entourée de palissades, qui me parut être un corps-de-garde; je m'en approchai, & je vis dans cette petite enceinte dix belles pieces de canon de fonte, un obuz & un pierrier.

J'appris que c'étoit une partie de l'artillerie de Burgoyne, qui étoit échue en partage à la Province de Connecticut, & qu'on conservoit dans cet endroit comme le plus à portée de l'armée, & en même tems le moins exposé aux incursions des Anglois.

Il étoit quatre heures du soir, & le tems devenoit très mauvais, lorsque j'approchai de la maison d'un particulier appellé *Seymour*, pour lequel M. Lewis m'avoit donné une lettre, m'assurant que je trouverois chez lui une meilleure *accommodation* (c'est l'expression angloise) que dans les auberges du lieu; mais M. Linch, qui avoit été un peu en avant prendre des informations, me dit que M. Seymour étoit absent, & que, selon toute apparence, sa femme seroit fort embarrassée de nous recevoir. En effet, les Américaines sont fort peu accoutumées à se donner de la peine, soit de corps ou d'esprit; & le soin des enfans, celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maison, compose tout leur département. Je pris mon parti d'aller droit à l'auberge, & j'eus encore le malheur de n'y pas trouver M. Philips, maître de cette

maifon : de forte que je fus reçu tout au moins avec indifférence ; ce qui arrive fouvent dans les auberges de l'Amérique, lorfqu'elles ne font pas placées dans des endroits très fréquentés : les voyageurs y font confidérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent. La raifon en eft, que les maîtres d'auberge font tous des cultivateurs aifés, qui n'ont pas befoin de ce léger profit : la plupart de ceux qui font ce métier, y font même obligés par les loix du pays, lefquelles ont fagement pourvu à ce que dans quelque chemin que ce fût, on trouvât de fix milles en fix milles une *publick-houfe*, ou maifon publique, nom qu'on donne communément à ces tavernes, & qui défigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies.

Une plus grande difficulté que je rencontrai chez Madame Philips, fut de loger neuf chevaux que j'avois avec moi. Le Quartier-maître en fit placer quelques uns dans l'écurie d'un particulier, & tout fut arrangé à ma fatisfaction & à celles de mon hôteffe. Il eft bon d'obferver que rien n'eft plus utile qu'un pareil Officier, tant pour le fer-

vice de l'État que pour celui de tout voyageur revêtu d'un caractere. J'ai déja parlé des fonctions du Quartier-maître-général ; mais je n'ai point dit qu'il constitue dans chaque État un *Deputy-quarter-master-general*, c'est-à-dire, un Vice-Quartier-maître-général ; ce dernier nomme dans chaque district un *assistant* qui le représente. Mes chevaux & mes équipages étoient à peine à couvert, qu'il survint une tempête affreuse ; mais elle me fut favorable, parce que M. Philips arriva avec elle : alors tout prit une face nouvelle dans la maison ; le garde-manger s'ouvrit, les negres redoublerent d'activité, & nous vîmes un souper se préparer sous les auspices les plus heureuses. M. Philips est un Irlandois transplanté en Amérique, où il a déja fait fortune : il paroît homme fin & adroit ; il parle aux étrangers avec précaution, & craint de se compromettre : du reste, il est d'un caractere plus gai que les Américains, même un peu persiffleur, genre peu connu dans cet hémisphere, & qui n'a pas plus obtenu de nom particulier que les différentes espèces d'arbres & d'oiseaux. Madame Philips, désormais secondée par son

mari, & plus au-dessus de sa besogne, reprit bientôt sa sérénité naturelle. Elle est de famille américaine, vraie *Yankee* (1), comme disoit son mari; sa figure est douce & agréable, & ses manieres répondent parfaitement à sa figure.

Le 19, je partis de Lichfield entre neuf & dix heures du matin, & je poursuivis ma route dans les montagnes, moitié à pied, moitié à cheval; car ayant pris l'habitude, que j'ai conservée depuis, de voyager du matin au soir sans m'arrêter, j'avois de tems en tems pitié de mes chevaux, & je leur épargnois sur-tout des descentes qui paroissent plutôt faites pour des chevreuils que pour des voitures & des animaux chargés. Le nom de la premiere ville que je rencontrai annonce que

---

(1) C'est un nom qu'on donne, par dérision & même par simple plaisanterie, aux habitans des quatre États de l'Est. On croit qu'il vient d'un peuple sauvage dont les premiers Colons occuperent le territoire, & qui habitoit entre le Connecticut & l'Etat de Massachusset. On donne de la même maniere le nom de Buck-skin aux habitans de la Virginie, parce que leurs ancêtres étoient chasseurs & vendoient des peaux de chevreuil, ou plutôt de daims; car on verra dans le second Voyage, qu'il n'y a pas de chevreuils dans la Virginie.

ſon origine eſt récente ; elle s'appelle *Washington.* Un nouveau Comté s'étant formé dans les bois du Connecticut, on lui a donné ce nom reſpectable, dont la mémoire durera ſans doute encore plus longtems que la ville chargée de la perpétuer. Il exiſte en Virginie un autre Comté de *Washington*, appartenant au protecteur de l'Amérique ; mais la grande diſtance qui le ſépare de cette nouvelle cité, prévient tous les inconvéniens que l'identité de nom pourroit entraîner. Cette Capitale d'un Comté naiſſant a un *Meeting-Houſe* & ſept ou huit maiſons raſſemblées ; elle eſt dans une jolie ſituation, & la culture y paroît riche & ſoignée ; un ruiſſeau qui coule au fond de la vallée, rend les prairies plus fécondes qu'elles ne le ſont ordinairement dans les pays de montagnes (1). On

(1) Deux ans après, l'Auteur a repaſſé dans cet endroit, où il n'avoit vu que peu de maiſons & une ſeule auberge. Le nombre des maiſons étoit preſque doublé, & il y avoit trois auberges très bonnes & très proprement arrangées. Il a remarqué le même progrès ſur preſque toutes les routes intérieures, depuis la baie de Chéſapeack juſqu'au *Piſcataqua*, c'eſt-à-dire, dans une eſpace de plus de 200 lieues. Ce progrès eſt dû, en grande partie, aux malheurs mêmes de la guerre. En effet, les Anglois étant maîtres de

compte

compte de là à *Lichfield*, dix-fept milles : il m'en reftoit encore dix à faire pour arriver à la taverne de *Moor-Houfe*, où je voulois coucher ; mais comme je ne pris pas le plus court chemin, j'en fis bien douze, & toujours dans les montagnes. Celui que je choifis me conduifit dans un hameau affez con-

la mer, faifoient ou pouvoient faire des incurfions fur toutes les côtes ; c'eft ce qu'ils appelloient *Depredatery expéditions*, *Expédition de pillage.* Mais ce mot honteux à adopter dans le vocabulaire de la guerre, ne défignoit qu'une petite partie des ravages qu'ils exerçoient ; le meurtre & les incendies en étoient toujours les fuites funeftes. Il eft donc arrivé que les citoyens les plus aifés, c'eft-à-dire ceux qui, réuniffant le commerce à l'agriculture, avoient leurs plantations près des côtes ou de l'embouchure des rivieres, les ont abandonnées pour chercher dans l'intérieur des terres des demeures plus tranquilles. Le petit capital qu'ils ont emporté avec eux a été employé à de nouveaux défrichemens, & ces défrichemens n'ont pas tardé à profpérer. D'un autre côté, les communications par mer étant devenues impoffibles, il a fallu fe fervir de celles de l'intérieur : les chemins ont été mieux accommodés & plus fréquentés ; les auberges fe font multipliées, ainfi que les établiffemens de tous les ouvriers, utiles aux voyageurs, comme Charons, Maréchaux, &c. Ainfi, outre la liberté & l'indépendance, les États-Unis tireront encore cet avantage de la guerre, que le commerce & la population les auront pénétrés en tout fens, & que des terres qui feroient reftées longtems en friche, ont été cultivées avec un fuccès qui ne permet plus de les abandonner.

ſidérable, appellé *New-Milford-Bordering-Skirt*, ou *confins du Comté de Milford;* & de-là dans une vallée ſi profonde & ſi ſauvage, que je me croyois abſolument perdu, lorſqu'un petit éclairci dans le bois me laiſſa appercevoir, d'abord une prairie entourée de barrieres, puis une maiſon, puis une autre, & enfin un vallon charmant, meublé de pluſieurs fermes conſidérables & couvert de beſtiaux. Ce vallon dépend du Comté de *Kent*: je le traverſai bientôt, ainſi que le ruiſſeau qui le partage; & après avoir fait encore trois milles dans les montagnes, je me trouvai ſur la rive de *L'houſatonick*, ou autrement dit, la riviere de *Stratford*. Il n'eſt pas beſoin d'avertir que le premier nom eſt le véritable, c'eſt-à-dire celui qui a été donné par les Sauvages, anciens habitans du pays. Cette riviere n'eſt pas navigable, & on la paſſe aiſément à gué près des forges de M. Bull (*Bull's iron-works*). On tourne enſuite vers la gauche, & on longe ſes bords; mais ſi l'on eſt ſenſible à la belle nature, ſi l'on a appris, en voyant les tableaux de Vernet & de Robert, à en admirer les modeles, on s'arrêtera, on s'oublîra même en re-

gardant le charmant payſage que forme l'enſemble des forges, de la chûte d'eau qui ſert à les exploiter, & de tous les acceſſoires d'arbres & de rochers dont cette ſcène pittoreſque eſt embellie. A peine a-t-on fait un mille qu'on repaſſe encore la même riviere, mais ſur un pont de bois. On en trouve bientôt une autre, qui ſe jette dans celle appellée *Ten Miles River* (Riviere de dix milles): on ſuit celle-ci l'eſpace de deux à trois milles, & l'on voit enſuite pluſieurs jolies maiſons qui ſont partie du diſtrict appellé *l'Oblong*. C'eſt une longue & étroite portion de terre, cédée par le Connecticut à l'État de New-York, en conſéquence d'un échange fait entre ces deux États. L'auberge où j'allois eſt dans l'Oblong, mais deux milles plus loin. Elle eſt tenue par le Colonel *Moorhouſe*; car en Amérique rien n'eſt plus commun que de voir un Colonel aubergiſte : ce ſont pour la plupart des Colonels de milice, choiſis par la milice elle-même, qui ne manque gueres de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes & les plus accrédités.

Je preſſai mes chevaux, & je me hâtai d'arriver

pour prévenir un voyageur à cheval qui m'avoit joint en chemin, & qui auroit eu le même droit que moi au logement, si nous y étions arrivés ensemble. J'eus la satisfaction de le voir poursuivre son chemin; mais bientôt après j'eus la douleur d'apprendre que l'auberge peu considérable où je comptois passer la nuit, étoit occupée par treize fermiers & deux cens-cinquante bœufs, qui venoient de *New-Hampshire*. Les bœufs étoient les moins gênans de toute la compagnie : on les avoit conduits à quelque distance de là, dans une prairie, où on les avoit livrés à leur bonne foi, sans laisser aucune garde avec eux, pas même celle d'un chien; mais les fermiers, leurs chevaux & leurs chiens étoient possesseurs de l'auberge. Je m'informai de la raison qui les faisoit voyager ainsi, & j'appris qu'ils conduisoient à l'armée une partie du contingent en subsistance que le New-Hampshire lui fournit. Ce contingent est une espece de taxe qui se repartit sur tous les habitans, lesquels sont imposés les uns à cent-cinquante, les autres à cent ou quatre-vingt livres de viande, suivant leurs moyens; de sorte qu'ils se cotisent entre eux pour fournir un

bœuf, plus ou moins gros, il n'importe, parce que chaque animal eſt peſé. La conduite des troupeaux eſt enſuite confiée à quelques fermiers & à quelques valets. Les fermiers ont à-peu-près un dollard par jour; & leur dépenſe, ainſi que celle du troupeau, leur eſt rembourſée à leur retour, ſur les reçus qu'ils ont eu ſoin de prendre dans toutes les auberges où ils ſe ſont arrêtés. On paie ordinairement depuis ſix juſqu'à dix ſols de France par chaque bœuf pour une nuit; la dînée eſt en proportion.

Je m'informois de ces détails, tandis que mes gens cherchoient à me loger; mais toutes les chambres, tous les lits étoient occupés par les conducteurs de bœufs, & je me trouvois dans la plus grande détreſſe, lorſqu'un grand & gros homme, le principal d'entr'eux, ayant appris qui j'étois, vint à moi, & me dit que ni lui, ni ſes compagnons ne ſouffriroient jamais qu'un Officier-général Français manquât de lit, & que plutôt que d'y conſentir, ils coucheroient tous ſur le plancher; qu'ils y étoient accoutumés, & que cela ne leur feroit pas la moindre peine. Je leur

répondis que j'étois militaire, & auſſi accoutumé qu'eux à avoir la terre pour lit. Grand débat de politeſſe ſur ce point; la leur étoit ruſtre, mais cordiale & plus touchante que les complimens les mieux tournés. Il en réſulta que j'eus une chambre & deux lits, pour moi & pour mes Aides-de-Camp. Mais notre connoiſſance n'en reſta pas là : après nous être ſéparés chacun pour ſes affaires; moi pour m'arranger & pour me repoſer, eux pour continuer à boire du *grog* (1) & du cidre, je les vis rentrer dans ma chambre. J'étois alors occupé à vérifier ma route ſur la carte du pays; cette carte excita leur curioſité : Ils y virent avec ſurpriſe & ſatisfaction les endroits par leſquels ils avoient paſſé. Ils me demanderent ſi on les connoiſſoit en Europe, & ſi c'étoit dans cette partie du monde que j'avois acheté mes cartes. Ils parurent très contens, lorſque je leur aſſurai que nous connoiſſions auſſi bien l'Amérique que les pays les plus voiſins du nôtre; mais leur joie n'eut pas de bornes dès qu'ils reconnurent ſur ma carte le

(1) Boiſſon faite avec du rum & de l'eau.

New-Hampshire, leur patrie. Ils appellerent auſſitôt ceux de leurs camarades qui étoient reſtés dans l'autre chambre, & la mienne ſe trouva remplie de grands hommes, les plus forts & les plus robuſtes que j'aie encore vus en Amérique. Je parus ſurpris de leur taille & de leur ſtature : ils me dirent que les habitans de New-Hampshire étoient forts & vigoureux ; que cela venoit de pluſieurs raiſons : de ce que l'air y étoit excellent, de ce que l'agriculture y faiſoit leur ſeule occupation, & ſur-tout de ce que le ſang n'y étoit pas mêlé, ce pays étant habité par des familles d'anciens émigrans venus d'Angleterre. Nous nous ſéparâmes très bons amis, nous touchant, ou plutôt nous ſecouant la main à la maniere angloiſe, & ils me dirent qu'ils ſe trouvoient heureux d'avoir eu une occaſion: *to shake hands with à French General ;* ce qui ſignifie proprement, de ſecouer la main d'un Général françois.

Le cheval qui portoit mes porte-manteaux n'ayant pu marcher auſſi vîte que moi, ne me rejoignit que le lendemain matin ; de ſorte que ce jour-là, qui étoit le 20 Décembre, je ne pus partir

que vers dix heures. À trois milles de *Moor-House-Tavern*, on trouve une montagne très élevée : on descend ensuite, mais un peu moins qu'on a monté ; puis on chemine sur un terrein élevé, laissant les grandes montagnes sur la gauche. Le pays est bien cultivé ; on y voit de belles fermes & quelques moulins, & malgré la guerre, on y bâtit encore, sur-tout à *Hopel* Township principalement habitée par les Hollandois, ainsi que la plus grande partie de l'État de New-York, cet État ayant appartenu à la République de Hollande, qui l'échangea ensuite avec *Surinam*. Mon dessein étoit de coucher à cinq milles en deçà de Fish-Kill, à la taverne du Colonel *Griffin*. Je le trouvai qui coupoit & façonnoit du bois pour faire des barrieres : il m'assura que sa maison étoit pleine ; ce que je n'eus pas de peine à croire, car elle étoit très petite. Je continuai donc ma route, & j'arrivai à Fish-Kill vers quatre heures après-midi. Cette ville, où l'on ne compte guere plus de cinquante maisons dans l'espace de deux milles, est depuis longtems le principal dépôt de l'armée américaine : c'est là qu'on a placé les magasins, les

hôpitaux, les atteliers d'ouvriers, &c. mais tous ces établiſſemens forment une ville particuliere, compoſée de belles & grandes baraques qu'on a conſtruites dans le bois au pied des montagnes; car les Américains, ſemblables aux Romains à bien des égards, n'ont guere pour quartier d'hiver que des villes de bois, ou des camps barraqués, qu'on peut comparer à ceux que les Romains appelloient *Hiemalia.*

Quant à la poſition de Fish-Kill, les événemens de la campagne de 1777 avoient prouvé combien il étoit important de l'occuper. Il étoit clair que le projet des Anglois avoit été & pouvoit être encore, de ſe rendre maître de tout le cours de la riviere du nord, & de ſéparer ainſi des États de l'eſt ceux de l'oueſt & du ſud. Il falloit s'aſſurer un poſte ſur cette riviere; on choiſit *Weſtpointe* comme le point le plus important à fortifier, & Fish-Kill comme la place la plus convenable pour établir le principal dépôt des vivres, des munitions, &c.; ces deux poſitions ſont liées enſemble. Je parlerai bientôt de celle de Weſtpointe; mais j'obſerverai ici que Fish-Kill a

toutes les conditions néceſſaires pour une place de dépôt, parce que cette ville ſe trouve ſituée ſur le grand chemin du Connecticut & près de la riviere du nord, & qu'en même tems elle eſt protégée par une chaîne de montagnes inacceſſibles, leſquelles occupent une eſpace de plus de vingt milles entre la riviere de *Croton* & celle de Fish-Kill.

L'approche des quartiers d'hiver & les mouvemens des troupes que cette circonſtance occaſionnoit, rendoient les logemens très rares: j'eus aſſez de peine à en trouver; mais enfin je m'établis dans une médiocre auberge, tenue par une vieille Madame Egremont. La maiſon n'avoit pas la propreté qu'on trouve communément en Amérique; mais le plus grand inconvénient étoit que pluſieurs carreaux de vîtres manquoient. En effet, de toutes les réparations, celles des fenêtres eſt la plus difficile, dans un pays où les habitations étant éparſes & éloignées les unes des autres, il faut quelquefois envoyer à vingt milles pour avoir un vîtrier. Nous employâmes tout ce qui tomba ſous notre main pour calfater de notre mieux les croi-

ſées, & nous fîmes bon feu. Un moment après, le Docteur de l'hôpital, qui m'avoit vu paſſer, & qui m'avoit reconnu pour un Officier-Général françois, vint avec beaucoup de politeſſe s'informer ſi je n'avois beſoin de rien, & m'offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Je me ſuis ſervi du mot anglois *Doctor*, parce que la diſtinction de chirurgien & de médecin n'eſt pas plus connue dans l'armée de Washington, que dans celle d'Agamemnon. On lit dans Homere, que le Médecin Macaon panſoit lui-même les bleſſures; mais nos Médecins qui ne ſont pas Grecs, ne veulent pas ſuivre cet exemple. Les Américains ſe conforment à l'uſage antique & s'en trouvent bien : ils ſont très contens de leurs Docteurs, pour leſquels ils témoignent la plus grande conſidération. Le Docteur Graig, que j'ai connu à Newport, eſt l'ami intime du Général Washington ; & derniérement M. de la Fayette avoit pour Aide-de-Camp le Colonel Mac-Henry qui, l'année paſſée, faiſoit les fonctions de Docteur dans la même armée.

Le 21, à neuf heures du matin, le Quartier-Maître de Fish-Kill, qui étoit venu la veille au

ſoir avec toute l'honnêteté poſſible, m'offrir ſes ſervices & placer deux ſentinelles à ma porte, honneur que je refuſai malgré toutes ſes inſtances, ſe rendit chez moi; & après avoir pris du thé, ſelon l'uſage, il me conduiſit aux barraques, où je vis les caſernes, les magaſins & les atteliers des différens ouvriers attachés au ſervice de l'armée. Ces barraques ſont de véritables maiſons de bois bien conſtruites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves; de ſorte qu'on en prendroit une très fauſſe idée, ſi on en jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons barraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de hutes, *hutts*, & ils ſont très adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premieres, à compter du moment qu'ils commencent à abattre les arbres; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans de petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont

les intervalles sont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou simplement avec de la boue : quelques planches forment le toît; mais ce qui les rend très chaudes, c'est que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a passé des hivers entiers sous de pareilles huttes, sans souffrir & sans avoir de maladies. Quant aux barraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-Kill, on y a si bien pourvu à tout ce que le service & la discipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a construit une Prevôté & une prison qui sont entourées de palissades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la Prevôté; & devant cette porte on a placé un corps-de-garde. A travers les barreaux, dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme anglois; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere des Mokawks. Ils avoien tbrûlé plus de deux cents

maiſons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boiſſeaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits; mais les ennemis ayant fait auſſi quelques priſonniers, on craignoit les repréſailles, & on ſe contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite priſon.

Après avoir paſſé quelque tems à viſiter ces différens établiſſemens, je montai à cheval; &, conduit par un guide de l'Etat que le Quartier-Maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois & je ſuivis la route de Weſtpointe, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abattus & un éclairci dans le bois; m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des hutes habitées par quelques centaines de Soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très bonne ſanté; mais il faut ſavoir que dans les armées américaines, on appelle invalides tous les ſoldats qui ne ſont pas en état de faire leur ſervice: or ceux-ci avoient été renvoyés ſur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement inva-

lides. Ces honnêtes gens, car je ne dirai pas ces malheureux (ils ſavent trop bien ſouffrir, & ſouffrent pour une cauſe trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles; mais leur maintien aſſuré, leurs armes en bon état ſembloient couvrir leur nudité, & ne laiſſer voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le Major *Liman*, Aide-de-Camp du Général *Heath*, que j'avois connu particuliérement à Newport, & M. de Villefranche, Officier francois, ſervant à Weſtpointe, en qualité d'Ingénieur. Le Général Heath avoit été inſtruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-Maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon inſçu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois, & dans un chemin reſſerré des deux côtés par des montagnes très eſcarpées, qui paroiſſent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours, & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaiſſent un peu, pour tourner vers l'oueſt & s'approcher de la

riviere; mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'est celui que présente la riviere du nord, coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes, à travers lesquelles elle a jadis forcé son passage. Le fort de Westpointe & les batteries formidables dont il est défendu, fixent l'attention sur la rive de l'ouest; mais si l'on éleve ses regards, on voit de tous côtés des sommets élevés, tous hérissés de redoutes & de batteries. Je sautai à bas de mon cheval, & je fus long tems à regarder avec ma lunette d'approche, le seul moyen qu'on puisse employer pour connoître l'ensemble des fortifications dont ce poste important est entouré. Deux sommets élevés, sur chacun desquels on a construit une grande redoute, protegent la rive de l'est. Ces deux ouvrages n'ont pas reçu d'autres noms que ceux de *redoutes du nord* & de *redoutes du midi*; mais depuis le fort de Westpointe proprement dit, qui est au bord de la riviere, jusqu'au haut de la montagne au pied de

laquelle il a été conſtruit, on compte ſix forts différens, tous en amphithéatre, & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place où j'aurois volontiers paſſé la journée entiere ; & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit preſſé d'arriver. En effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq-cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille ſur le bord de la riviere. Il venoit de la paſſer pour ſe porter enſuite ſur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourrage qu'on ſe propoſoit de faire vers les plaines blanches & juſqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui battit les Anglais à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête ; il vouloit me les faire voir avant qu'elles ſe miſſent en marche. Je paſſai devant les rangs, ſalué de l'eſponton par tous les Officiers, & les tambours battant au champ, honneur qu'on rend en Amérique aux Majors généraux dont le grade eſt le premier dans les armées, quoiqu'il ne correſponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient

bonne apparence ; quant aux Officiers, ils ne laiſſoient rien à deſirer, tant pour leur contenance que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus paſſé ſur le front de la ligne, elle ſe rompit, défila devant moi & continua ſa route. Le Général Heath me conduiſit au rivage où ſa barge l'attendoit pour me paſſer de l'autre côté. C'eſt alors qu'une nouvelle ſcene s'ouvrit à mes regards, non moins ſublime que la premiere. Nous deſcendions le viſage tourné vers le nord : de ce côté là on voit une île couverte de rochers, qui ſemble fermer le canal de la riviere ; mais bientôt à travers l'eſpece d'embraſure que ſon lit a formée en ſéparant des montagnes immenſes, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'oueſt, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Weſtpointe pour s'ouvrir un paſſage & ſe hâter de rejoindre la mer, ſans faire déſormais le plus petit détour. Les regards, en ſe portant vers le nord au-delà de *Conſtitution-Iſland* (c'eſt l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, diſtinguent *New-Windſor* ſur ſa rive gauche, puis s'arrêtent ſur différens

amphithéatres formés par les apalaches, dont les derniers ſommets qui terminent la ſcene ſont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquâmes dans la barge & nous traverſâmes la riviere qui a près d'un mille de largeur. A meſure que nous approchions du rivage oppoſé, le fort de Weſtpointe qui, vu de la rive de l'eſt, paroiſſoit humblement ſitué au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux & ſembloit lui-même le ſommet d'un rocher eſcarpé; ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embraſures de canons & des batteries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés ſucceſſivement. C'étoit un ſalut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize Etats. Jamais honneur n'a été plus impoſant ni plus majeſtueux; chaque coup de canon, après un long intervalle, étoit renvoyé par la rive oppoſée avec un bruit preſqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on ſe rappelle qu'il y a deux ans, Weſtpointe étoit un déſert

presqu'inaccessible, que ce désert a été couvert de forteresses & d'artillerie, par un peuple qui, six ans auparavant, n'avoit jamais vu de canons; si l'on reflechit que le sort des treize Etats a dépendu de ce poste important, & qu'un marchand de chevaux transformé en Général, ou plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de son sang; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de sa patrie, a vendu & pensé livrer aux Anglois ce *Palladium* de la liberté Américaine; si l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre physique & dans l'ordre moral, on croira aisément que ma pensée dut être exercée & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

En descendant à terre, ou plutôt en grimpant sur les rochers qui s'élèvent au bord de la riviere & dont elle arrose le pied, nous fûmes reçus par le Colonel Lamb & le Major Bowman, tous deux Officiers d'artillerie, par le Major Fish, jeune homme d'une jolie figure, spirituel & instruit, & le Major Frank, ci-devant Aide de camp du

Général Arnold. Celui-ci venoit d'être jugé & *acquitté honorablement* par un Conſeil de guerre, qu'il avoit demandé lui-même après l'évaſion & la trahiſon de ſon Général. Il parle bien françois, ainſi que le Colonel Lamb; ils l'ont appris tous deux dans le Canada où ils étoient établis. Le dernier a reçu un coup de fuſil dans la mâchoire à l'attaque de Quebec, combattant à côté d'Arnold, & ayant déja pénétré dans la ville. Preſſés par l'heure du dîner, nous allâmes tout de ſuite à la barraque du Général Heath. Le fort, que l'on avoit commencé ſur un plan beaucoup trop étendu, a été reſſerré depuis par M. du Portail; de ſorte que cette barraque ne ſe trouve plus dans ſon enceinte. Il y a autour quelques magaſins, & plus loin, du côté du nord-oueſt, des caſernes pour trois ou quatre bataillons; elles ſont conſtruites en bois & pareilles à celles de Fish-Kill. Tandis qu'on ſe diſpoſoit à ſervir, le Général Heath me fit entrer dans un petit réduit qui lui ſert de chambre à coucher, & il me montra l'inſtruction qu'il avoit donnée au Général Stark pour le grand fourrage dont il l'avoit chargé. Cette expédition exigeoit un mou-

vement de troupes dans une eſpace de plus de cinquante milles; & je puis aſſurer qu'elle étoit auſſi bien faite qu'aucune inſtruction de ce genre, que j'aie encore vue, manuſcrite ou imprimée. Il me montra auſſi une lettre par laquelle le Général Washington lui ordonnoit ſeulement d'envoyer ce détachement, & lui en déſignoit l'objet, ſans lui faire part cependant d'une autre opération liée à celle-là, qui devoit avoir lieu ſur la rive droite de la riviere du nord. D'après différens avis, parvenus par des voies indirectes, le Général Heath ſe perſuadoit que dans le cas où les ennemis raſſembleroient leurs forces pour interrompre le fourage, M. de la Fayette attaqueroit *Staten-Iſland*, & il ne ſe trompoit pas; mais M. Washington ſe contentoit d'annoncer quelques mouvemens de ſon côté, ajoutant ſeulement qu'il attendoit une voie plus sûre pour en inſtruire le Général Heath. C'eſt que le ſecret eſt gardé très exactement à l'armée américaine; peu de perſonnes ont part à la confiance du Chef, & en général on y parle moins que dans les armées françoiſes des opérations de la guerre, & de ce que l'on appelle chez nous *les nouvelles*.

Le Général Heath eſt tellement connu dans notre petite armée, que je me diſpenſerois de donner aucun détail ſur lui, ſi ce Journal, où j'eſſaie de me rappeller le peu que j'ai vu dans ce pays-ci, n'étoit pas deſtiné en même tems à contenter la curioſité de quelques perſonnes qui n'ont pas traverſé les mers, & dont je deſire amuſer les loiſirs. Je dirai donc que ce Général eſt un des premiers qui prirent les armes lors du blocus de Boſton, & qu'ayant d'abord joint l'armée en qualité de Colonel, il fut tout de ſuite élevé au rang de Général-Major. Il étoit alors bon Fermier, ou riche Gentilhomme; car il ne faut pas perdre de vue, qu'en Amérique, *Farmer* ſignifie cultivateur par oppoſition à *Merchant*, qui eſt le nom de tout homme qui s'occupe du commerce. Ici, comme en Angleterre, on entend par *Gentleman* celui qui poſſede un *freehold*, ou une terre en propriété. Le Général Heath étoit donc *Farmer*, ou *Gentleman*, & nourriſſoit dans ſes terres un grand nombre de bœufs, qu'il vendoit pour l'approviſionnement des vaiſſeaux. Mais ſon goût naturel le portoit à l'étude de la guerre; il s'y eſt appliqué

principalement depuis que le devoir a concouru avec son inclination; il a lu nos meilleurs ouvrages de Tactique, & sur-tout celui de M. Guibert, dont il fait un cas particulier. Sa fortune lui ayant permis de se soutenir au service, malgré le défaut de paie qui a contraint les moins aisés à l'abandonner, il a fait toute la guerre; mais le hasard n'a pas voulu qu'il se trouvât aux occasions les plus importantes. Sa physionomie est noble & ouverte; & sa tête chauve, ainsi que sa corpulence, lui donnent beaucoup de ressemblance avec Milord *Granby*. Il écrit bien & facilement; il a de plus une ame sensible & un caractere franc & aimable; enfin s'il n'a pas été à portée de montrer ses talens dans l'action même, on peut du moins assurer qu'il est très propre à ce que nous appellons *la partie du cabinet*. Ses biens sont près de Boston; il commandoit dans cette place lorsque l'armée de Burgoyne y fut amenée prisonniere. C'est lui qui mit aux arrêts le Général anglois Philips, qui avoit manqué de respect au Congrès; sa conduite dans cette occasion fut noble & ferme. Lorsque nous arrivâmes à Rhode-Island, il y fut

envoyé; & bientôt après, lorſque Clinton ſe diſpoſa à nous attaquer, il aſſembla & commanda les milices, qui vinrent à notre ſecours. Pendant ſon ſéjour à Newport, il a vécu honorablement & en grande liaiſon avec tous les Officiers françois. Enfin, au mois de Septembre, le Général Washington ayant appris la trahiſon d'Arnold, le rappella auprès de lui, & lui donna le commandement de Weſtpointe; preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête de tous les hommes qui pouvoit ſuccéder dans ce commandement au plus lâche de tous les traîtres.

Après avoir donné cette idée avantageuſe, mais juſte, du Général Heath, c'eſt à moi ſans doute à m'applaudir de l'amitié & de la parfaite intelligence qui a régné toujours entre nous pendant ſon ſéjour à Newport, où l'uſage que j'ai de la langue angloiſe me rendoit l'organe de toutes les affaires que nous avions à traiter avec lui. Ce fut avec une véritable joie qu'il me reçut à Weſtpointe; il me donna un dîner ſimple, mais très bon: il eſt vrai qu'il n'y avoit pas une goutte de vin; mais je trouve qu'avec de l'excellent cidre & du

towdy (1) on s'en paſſe très bien. Dès qu'on fut ſorti de table, on ſe hâta de profiter de ce qu'il reſtoit encore de jour pour aller voir les fortifications. Le premier fort que l'on trouve au-deſſus de Weſtpointe, ſur la pente de la montagne, a reçu le nom du Général *Putnam*. Il eſt placé ſur un rocher eſcarpé de tous côtés : les remparts avoient d'abord été conſtruits avec des troncs d'arbres ; on les refaits en pierres, & ils ne ſont pas encore entiérement finis. Il y a un magaſin à poudre à l'abri de la bombe, une grande citerne & un ſouterrain pour la garniſon. Au-deſſus de ce fort, & en gagnant le ſommet le plus élevé, on trouve encore, ſur trois ſommets différens, trois fortes redoutes garnies de canons : chacune de ces redoutes exigeroit un ſiége en forme. Le jour étant près de finir, je me contentai de juger au coup-d'œil de la maniere très bien entendue dont elles ſe protegent mutuellement. Le fort *Wallis* où le Général Heath me conduiſit, étoit plus à portée & d'un accès plus facile. Quoiqu'il ſoit placé plus

(1) Boiſſon faite avec du rum, du ſucre & de l'eau ; c'eſt proprement du punch ſans citron.

bas que le fort *Putnam*, il domine encore ſur la riviere du côté du ſud. C'eſt une grande redoute pentagone, conſtruite en bois, c'eſt-à-dire, avec d'immenſes troncs d'arbres ; elle eſt fraiſée & garnie d'artillerie. Sous le feu de cette redoute, & plus bas, on a fait une batterie de canon pour battre plus obliquement le cours de la riviere. Cette batterie n'eſt point fermée par la gorge ; de ſorte que l'ennemi peut bien la prendre, mais jamais la conſerver : ſur quoi je remarquerai que c'eſt la meilleure méthode à ſuivre dans toutes les fortifications de campagne. Les batteries placées dans les ouvrages ont deux inconvéniens : le premier, que pour peu que ces ouvrages ſoient élevés, elles ne ſont pas aſſez raſantes ; & le ſecond, que l'ennemi peut attaquer à-la-fois & la redoute & la batterie : au lieu que celle-ci étant extérieure & protégée par la redoute, doit être attaquée la premiere ; alors elle ſe trouve ſoutenue par des troupes qui n'ont rien à craindre pour elles-mêmes & dont le feu eſt par conſéquent mieux dirigé & plus meurtrier. Une batterie plus baſſe encore & plus près de la riviere, acheve d'aſſurer la partie du ſud.

En retournant à Weſtpointe, nous vîmes une redoute qu'on a laiſſé dégrader, comme étant inutile, & elle l'eſt effectivement. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit: mais ce qui me reſtoit à voir n'exigeoit pas la lumiere du jour; c'eſt un vaſte ſouterrain, pratiqué dans le fort de Weſtpointe, où l'on tient en réſerve non ſeulement les poudres & les munitions néceſſaires à ce poſte, mais encore le dépôt de toute l'armée. Ces magaſins exactement remplis, l'artillerie nombreuſe qu'on voit dans ces différentes fortereſſes, le travail prodigieux qu'il a fallu pour conduire & entaſſer ſur des rochers eſcarpés d'immenſes troncs d'arbres & d'énormes pierres de taille, impriment dans l'eſprit une idée des Américains, bien différente de celle que le Miniſtere anglois s'eſt efforcé d'en donner au Parlement. Un François ſeroit ſurpris qu'une nation, à peine naiſſante, eût dépenſé en deux années plus de douze millions dans ce déſert; il le ſeroit davantage lorſqu'il ſauroit que ces fortifications n'ont rien coûté à l'État, ayant été conſtruites par des ſoldats, à qui on ne donnoit pas la moindre gratification, & qui ne touchoient

pas même leur paie; mais il éprouveroit ſans doute quelque ſatisfaction, en apprenant que ces ouvrages ſi beaux & ſi bien entendus, ont été conçus & exécutés par deux Ingénieurs françois, M. du Portail & M. de Gouvion, qui n'étoient pas plus payés que leurs ouvriers.

Au reſte, dans ce ſéjour tout ſauvage & tout guerrier, où l'on ſe croit au fond de la Thrace dans l'aſyle du Dieu Mars, on trouve, le ſoir en rentrant, de jolies femmes & de très bon thé. Madame Bowman, femme du Major de ce nom, & une jeune ſœur qui l'avoit ſuivie à Weſtpointe, nous attendoient à notre retour. Elles logeoient toutes deux dans une petite baraque très bien arrangée. La chambre où elles nous reçurent étoit tapiſſée d'un joli papier, meublée de tables de Mohagoney & même ornée de pluſieurs eſtampes. Après avoir paſſé là quelques momens, il s'agiſſoit de retourner à la baraque du Général Heath, & de s'arranger pour y paſſer la nuit; ce qui n'étoit pas choſe aiſée, car dans la ſoirée la compagnie s'étoit fort augmentée. Le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas & le Chevalier Dupleſſis-

Mauduit étoient arrivés à Weftpointe : ils avoient deffein de voir ce pofte dans le plus grand détail ; mais les mouvemens de l'armée américaine les déciderent à partir avec moi, afin de pouvoir joindre M. de la Fayette le lendemain au foir, ou le furlendemain de grand matin. Quoique le Général Heath eût beaucoup de monde à loger, la befogne de fon Maréchal-Général-des-Logis ne fut pas difficile : il n'y avoit dans la baraque que trois pieces ; la chambre du Général, celle de fon Aide-de-Camp que celui-ci voulut bien me céder, & la falle à manger, où l'on étendit à terre des couvertures devant un grand feu. Ce fut là que ces Meffieurs pafferent une nuit très *confortable* (1), c'eft-à-dire auffi bonne qu'il étoit poffible de l'efpérer. Le coup de canon de réveil n'eut pas de peine à les tirer de leur lit ; les couvertures furent enlevées, & la falle à manger reprenant fes droits fut bientôt meublée d'une grande table, & la table couverte de *beef-ftakes* (2), que

(1) Expreffion très ufitée en Amérique & qui n'a pas befoin de traduction.

(2) Tranches de bœuf grillées.

nous mangeâmes de très bon appétit, en avalant de tems en tems une taſſe de thé au lait. Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien ſenſible entre cet aliment & cette boiſſon; mais je puis aſſurer que tout cela faiſoit un déjeûner très *confortable.* Ce qui ne l'étoit pas du tout, c'eſt une pluie épouvantable qui avoit commencé pendant la nuit & qui duroit encore, jointe à un vent affreux qui rendoit le paſſage du Ferry très difficile pour nos chevaux, & nous empêchoit de nous ſervir de la voile dans la barge que le Général Heath nous avoit donnée pour nous conduire à King's-Ferry. Malgré tous ces obſtacles nous nous embarquâmes au bruit des canons, qui tirerent encore treize coups, malgré les inſtances que je fis pour l'empêcher. Une circonſtance que j'avois apriſe donnoit cependant un nouveau prix à ces honneurs; c'eſt que les pieces de canon dont j'entendois les décharges, avoient appartenues à l'armée de Burgoyne. Ainſi l'artillerie que le Roi d'Angleterre envoya en 1777, de *Wolwich* en Canada, ſert à préſent à défendre l'Amérique & à rendre hommage à ſes alliés, en attendant qu'elle ſoit employée au ſiége de New-York.

Le Général Heath, que ſes affaires avoient retenu à Weſtpointe, me donna le Major Liman pour m'accompagner juſqu'à *Verplank's-pointe ;* nous n'y arrivâmes qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le ſein des montagnes immenſes qui couvrent ce pays, & ne laiſſent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Anthony's-noſe*, le nez d'Antoine ; elle s'avance dans la riviere, & l'oblige de détourner un peu ſon cours. Avant d'arriver à ce point, on voit ſur la droite les ruines du fort Clinton : ce fort, qui tenoit ſon nom du Gouverneur de l'État de New-York, fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton, lorſqu'il remonta vers Albany pour eſſayer de donner la main à Burgoyne. C'étoit alors la principale défenſe de la riviere ; on l'avoit conſtruit ſur un rocher, au pied d'une montagne, qu'on croyoit inacceſſible, & il étoit encore défendu par une petite *creek* qui ſe jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit ſur le ſommet de la montagne, portant lui-même le drapeau britannique, qu'il tint toujours élevé, tandis que ſes troupes

deſcendoient

descendoient l'escarpement, passoient la *creek* & enlevoient le poste. La garnison, composée de 700 hommes, fut prise presque toute entiere. Depuis que la défaite de Burgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton ; il a préféré de placer sa communication & de concentrer ses forces à Westpointe, parce que dans cet endroit l'*Hudson* fait un détour qui empêche les vaisseaux de le remonter vent-arriere ou avec la marée, & que l'île de *Constitution*, qui se trouve précisément à ce détour, dans la direction nord & sud, est parfaitement située pour protéger la chaîne qui ferme le passage aux vaisseaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conservé un poste très important à King's-Ferry : ils y étoient suffisamment fortifiés ; de sorte qu'à l'aide de leurs vaisseaux, ils se trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'espace de plus de cinquante milles, & repoussoient ainsi vers le nord la communication très importante des Jerseys & du Connecticut. Tel étoit l'état des choses, lorsqu'au mois

de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet de surprendre le fort de *Stoney-Point*. Ce fort consistoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronnoit un rocher escarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraisée. Le Général Waine marcha la nuit sur trois colonnes : la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, sans tirer un coup de fusil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute (1). L'attaque fut si vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, se trouva en un instant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remises en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il

(1) Cet Officier s'étoit déja distingué en plusieurs occasions, particuliérement lors de la retraite du Général Sullivan sur Rhode-Island, & à la défense de Mad-Island. Il avoit passé en Amérique en 1777. Depuis il a été Major du régiment de Saintonge, & il a servi comme Major de Brigade dans l'armée de M. le Comte de Rochambeau. A son retour en France, il a été fait Colonel du régiment de Pondichéry. Il est à présent dans l'Inde.

n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains, une fois maîtres de l'une des rives de la riviere, ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de l'autre. M. de Gouvion conſtruiſit à *Verplank's-Pointe* une redoute où nous abordâmes, & où nos chevaux, par un haſard très heureux, ſe trouverent arrivés en même tems que nous. Cette redoute eſt d'une forme particuliere, qui n'eſt guere uſitée qu'en Amérique: le foſſé eſt en dedans du parapet; ce parapet eſt eſcarpé des deux côtés, & fraiſé à la hauteur du cordon; on a pratiqué au-deſſous des logemens pour les ſoldats. Le milieu de l'ouvrage eſt un réduit conſtruit en bois & en forme de tour quarrée; il eſt crenelé par-tout & commande le rampart. Un abattis, formé de têtes d'arbres enlacées, environne le tout, & tient lieu de chemin couvert. On voit aiſément qu'un pareil ouvrage ne peut être inſulté, & qu'il faut abſolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci eſt adoſſé à des montagnes dont les Américains ſont toujours les maîtres, il eſt preſqu'impoſſible que les Anglois en faſſent le ſiege. Une *Creek* qui ſe jette dans la riviere d'Hudſon

& coule au ſud de cette redoute, en rend la poſition encore plus avantageuſe. Le Colonel *Livingſton*, qui commande à King's-Ferry, s'y eſt établi de préférence à Stoney-Point, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches où les Anglois font de tems en tems des incurſions. C'eſt un jeune homme aimable & inſtruit. Avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'uſage de la langue françoiſe : en 1775, il fut un des premiers à prendre les armes ; il combattit ſous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier aſſiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans ſa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politeſſe ; mais pour en ſortir avec les honneurs de la guerre, les loix américaines exigeoient que nous fiſſions un déjeûner : c'étoit le ſecond de la journée ; il conſiſta en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelque bowls de grog, car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garde-robe des ſoldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garniſon comme étant les plus mal vêtus de l'armée américaine ; ainſi on peut ſe faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après-midi nous passâmes de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtâmes pour examiner les fortifications de Stoney-Point. Les Américains les ayant trouvées trop étendues, les ont resserrées & les ont réduites à une redoute à-peu-près pareille à celle de Verplank, mais pas tout-à-fait si bonne. Là je pris congé de M. Livingston; il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par MM. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le soir même, quoiqu'il leur restât encore trente milles à faire & de très mauvais chemins à passer. Cette impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois rassemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit se mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me restoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la riviere, je me retournois souvent pour jouir encore du magnifique spectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement son lit, qu'en

regardant du côté du ſud, on croit voir un lac immenſe, tandis que celui du nord n'offre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre, avec une ſeule piéce de canon, la frégate *le Vautour*, qui avoit conduit *André* & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe; le Colonel en avertit Arnold, & lui demanda deux pieces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas. Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes, de ſorte que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piéce de 4, qui étoit alors dans la redoute de *Verplank*. Cette piece prolongeoit le vaiſſeau de l'avant à l'arriere, & lui faiſoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain, le Colonel Livingſton ſe trouvant ſur le rivage, vit paſſer Arnold dans ſa barge, comme il deſcendoit la riviere pour gagner la fregate. Il aſſure qu'il en conçut un tel ſoupçon, que s'il avoit eu à portée de lui ſes bateaux de garde, il auroit été ſur-le-champ le joindre

& lui demander où il alloit. Il eſt vraiſemblable que cette queſtion l'auroit jetté dans l'embarras ; & qu'alors le Colonel Livingſton ſe fût confirmé dans ſes ſoupçons & l'eût arrêté.

Arnold & ſa trahiſon occupoient encore ma penſée, lorſque mon chemin me conduiſit à cette fameuſe maiſon de *Smith*, où il eut ſon entrevue avec André, & où il forma ſon affreux complot. C'eſt dans cette maiſon qu'ils paſſèrent la nuit enſemble, & qu'André changea de vêtement ; c'eſt là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue ; & c'eſt là que le haſard, qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible projet, & que ſatisfait d'immoler l'imprudent André, il ne prévint le crime qu'en ſauvant le criminel. En effet, André repaſſoit tranquillement la riviere pour ſe rendre à New-York par les Plaines blanches, ſi les coups de canon tirés ſur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes américaines. Il crut, à la faveur de ſon déguiſement, trouver plus de ſûreté ſur la rive droite : à quelques milles de là il fut arrêté, à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith, plus que soupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, est encore dans les prisons, où la loi le défend contre la justice. Mais sa maison paroît avoir éprouvé le seul châtiment dont elle soit susceptible ; elle est punie par la solitude : en effet, elle est tellement abandonnée, qu'il n'y est pas même resté un seul gardien, quoiqu'il y ait une grosse ferme qui en dépende. Je poursuivis mon chemin, mais sans y pouvoir donner assez d'attention pour en conserver la mémoire : je me souviens seulement qu'il étoit aussi ténébreux que mes pensées ; il me conduisit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traversai, & bientôt après la nuit survint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge où je fus passablement logé. Cette auberge est située dans le *Haverstraw ;* elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier ; il m'assura qu'il étoit bon whig, & comme il me donna un assez bon souper, je le crus aisément.

Le 23, je partis à 8 heures du matin, dans le

dessein d'arriver de bonne heure au camp de M. de la Fayette; car j'avois appris par des voyageurs que l'armée ne faisoit aucun mouvement ce jour-là, & je voulois qu'il me présentât au Général Washington. Le chemin le plus court étoit de passer par *Paramus;* mais le guide qu'on m'avoit donné insista pour que je me détournasse vers le nord, prétendant que l'autre chemin n'étoit pas sûr, que cette route étoit infestée de Torys, & que lui-même l'évitoit toujours lorsqu'il avoit quelques lettres à porter : je pris donc sur la droite, & je suivis quelque tems le ruisseau de *Romopog;* ensuite je tournai à gauche, & bientôt après je me trouvai dans le Township de *Pompton* & dans la route de *Totohaw;* mais apprenant qu'elle me menoit tout droit à la grande armée, sans passer par l'avant-garde de M. de la Fayette, je demandai s'il n'y avoit pas quelque chemin de traverse qui pût me conduire à son quartier : on m'en indiqua un, par lequel passant près d'une espece de lac qui forme un point de vue très agréable, & traversant ensuite de fort beaux bois, j'aboutis à un ruisseau qui se jette dans *Second-river*, précisé-

ment à l'endroit où M. de la Fayette étoit campé. Ses poſtes garniſſoient le ruiſſeau; ils étoient bien diſpoſés & en très bon ordre. Enfin j'arrivai au camp; mais je ne trouvai pas M. de la Fayette: prévenu de mon arrivée par M. le Vicomte de Noailles, il m'étoit allé attendre à ſept milles de là, au Quartier général, vers lequel il croyoit que je m'étois dirigé. Cependant il avoit envoyé au-devant de moi M. Gimat & un de ſes Aides-de-Camp; mais ils avoient pris les deux chemins qui menent à Paramus; de ſorte qu'à force de précautions, tant de ſa part que de celle de mon guide, je me trouvai, comme on dit en anglois, tout-à-fait *déſapointé*, car il étoit deux heures, & j'avois déja fait trente milles ſans m'arrêter. J'avois la plus grande impatience d'embraſſer M. de la Fayette & de voir le Général Washington; mais je ne pouvois la faire partager à mes chevaux, qui auroient été glacés d'effroi s'ils avoient pu entendre la propoſition qu'on me fit d'aller tout de ſuite au Quartier général, parce que, diſoit-on, je pouvois *peut-être* y arriver encore pour dîner. Quant à moi j'en voyois l'im-

possibilité ; & comme je me trouvois en pays de connoissance, je demandai qu'on donnât un peu d'avoine à mes chevaux. Tandis qu'ils prenoient ce léger repas, j'allai voir le camp du *Marquis* ; c'est ainsi qu'on désigne M. de la Fayette, la langue angloise aimant à abréger, & les titres n'étant pas communs en Amérique. Je trouvai ce camp placé dans une excellente position : il occupoit deux hauteurs séparées par un petit fond, mais ayant entr'elles une communication très facile ; la riviere de Totohaw ou Second-river en protege la droite, & c'est là qu'elle fait un coude assez considérable pour se détourner vers le sud & se jetter ensuite dans la baie de *Newark*. La plus grande partie du front, & tout le flanc gauche de ce camp, jusqu'à une grande distance, sont couverts par le ruisseau qui vient de Paramus, & se jette dans la même riviere. Cette position n'est pas à plus de vingt milles de l'île de New-York ; aussi étoit-elle occupée par l'avant-garde composée de l'infanterie légere, c'est-à-dire de l'élite de l'armée américaine : en effet, les régimens qui la composent n'ont point de grenadiers, mais seulement

une compagnie d'infanterie légere qui répond à nos chaſſeurs, & dont on forme des bataillons à l'entrée de la campagne. Cette troupe avoit très bon air; elle étoit mieux habillée que le reſte de l'armée; les uniformes, tant des ſoldats que des Officiers, étoient leſtes & militaires, & chaque ſoldat portoit au lieu de chapeau un caſque fait de cuir bouilli, avec un cimier de queue de cheval. Les Officiers ſont armés d'eſpontons ou plutôt de demi-piques, & les Bas-Officiers de fuſils; mais les uns & les autres étoient munis de ſabres courts & légers que M. de la Fayette avoit apportés de France, & dont il leur avoit fait préſent. Les tentes, ſuivant l'uſage de l'Armée américaine, ne formoient que deux rangs; elles étoient très bien alignées, ainſi que celles des Officiers; & comme la ſaiſon étoit avancée, elles avoient chacune de bonnes cheminées, mais placées différemment des nôtres, car elles ſont conſtruites du côté extérieur & maſquent l'entrée des tentes; ce qui a le double effet de prévenir le vent & d'entretenir la chaleur nuit & jour. Je ne vis pas de faiſceaux d'armes, & j'appris que les Américains ne s'en

ſervoient pas. Lorſqu'il fait beau, chaque compagnie place ſes fuſils ſur un chevalet ; mais dès qu'il pleut, il faut les remettre dans la tente, ce qui eſt ſans doute un grand inconvénient : on y remédîra quand les moyens ſeront plus abondans ; je crains bien que ce ne ſoit pas encore l'année prochaine.

Comme je me promenois ſur le front du camp, je fus joint par un officier qui me parla très bon françois : cela n'étoit pas étonnant, puiſqu'il eſt tout auſſi françois que moi ; c'étoit le Major Valgan. Cet officier eſt venu en Amérique pour des affaires de commerce ; il a eu même à ce ſujet une eſpece de procès avec le Congrès ; mais il a été protégé par pluſieurs perſonnes, & particulierement par M. le Chevalier de la Luzerne : ayant demandé à entrer au ſervice, il a obtenu le grade de Major & le commandement d'un bataillon d'infanterie légere. C'eſt un homme d'eſprit, & on eſt content de lui dans l'armée Américaine. Il me mena dans ſa tente, où je trouvai un couvert mis très proprement. Il me propoſa à dîner, mais je ne l'acceptai pas, comptant ne rien perdre à attendre celui que le Général Waſ-

hington me donneroit. D'après tout ce qu'on ſait en Europe ſur l'état de détreſſe de l'armée Américaine, il paroîtra peut-être ſurprenant que telle choſe qu'un dîner ſe trouve chez un ſimple Major. Sans doute il eſt impoſſible de vivre ſans argent, lorſqu'il faut acheter ce que l'on mange, & ſur cet article les Officiers Américains n'ont par de privilege particulier ; mais il faut ſavoir qu'ils reçoivent des rations en viande, en rum & en farine ; qu'ils ont dans chaque régiment des boulangers pour cuire leur pain, & des ſoldats pour les ſervir, de ſorte qu'un Officier qui entre en campagne avec une tente & ſuffiſamment d'habits, peut fort bien aller juſqu'à l'hiver ſans avoir rien à dépenſer. Le malheur eſt que quelquefois les proviſions manquent, ou n'arrivent pas à tems; c'eſt alors qu'ils ont réellement à ſouffrir, mais ce ſont des momens de criſe qui ne ſont pas fréquens & qu'on peut prevenir par la ſuite, ſi les Etats s'exécutent, & ſi le Quartier-Maître général & les Commiſſaires font bien leur devoir. Je laiſſai M. Valgan commencer ſon dîner, & j'allai hâter celui de mes chevaux, afin de me

rendre au Quartier-Général avant la fin du jour. Le Colonel Mac-Henry dont j'ai parlé plus haut, se chargea de m'y conduire. Nous cotoyâmes toujours la riviere que nous laissions sur notre gauche. Après avoir fait deux milles, nous vîmes celle de l'armée. Elle campoit aussi sur deux hauteurs & sur une seule ligne, dans une position assez étendue mais très bonne, étant adossée à un bois & ayant la riviere devant elle. On ne peut guere passer cette riviere qu'à *Totohaw-Bridge*; mais le local seroit tout à l'avantage de l'armée qui défendroit la rive gauche, les hauteurs de ce côté dominant par-tout celles de la rive droite. A deux milles au-delà du pont, on trouve un Meeting-House de forme éxagone; c'est celle que les Presbyteriens Hollandois, qui sont en grand nombre dans les Jerseys, donnent à leurs Eglises.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande Cataracte, connue sous le nom de *Totohaw-Fall*. J'étois partagé entre l'impatience de

voir cette curiofité & celle de me trouver auprès du Général Washington; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cens pas pour voir la Cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luifoit encore; & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant fpectacle d'une grande riviere qui fe précipite de foixante-dix pieds de haut, & s'engouffre enfuite dans le creux d'un rocher qui femble l'engloutir, mais d'où elle s'échappe en tournant tout court à droite comme fi elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroît impoffible de donner une idée de cette chûte d'eau, autrement que par un deffin figuré. Effayons cependant de commencer le tableau, & laiffons à l'imagination le foin de l'achever : c'eft la rivale de la nature, c'eft quelquefois auffi fon amie & fon interprete. Qu'on fe figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de fapins, dont le verd-foncé contrafte avec la couleur de fes eaux & en rend le cours plus majeftueux; qu'on fe repréfente enfuite un immenfe rocher qui lui fermeroit tout paffage, fi par

quelque

quelque tremblement de terre ou toute autre révolution souterraine, il n'avoit pas été ouvert en plusieurs endroits de sa cîme à sa base, formant ainsi de longues crevasses parfaitement verticales. L'une de ces crevasses dont on ne connoît pas la profondeur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'est dans cette espece de cuve que la riviere ayant franchi une partie du rocher, se précipite avec fracas; mais comme ce rocher traverse tout son lit, elle ne peut sortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une issue. Là se presente un autre obstacle; un nouveau rocher s'oppose à sa fuite, & elle est obligée de former un angle droit pour tourner tout court sur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'après son épouvantable chûte, elle n'écume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais fort tranquillement par le chemin qui lui est ouvert, & gagne en silence une vallée profonde, d'où elle poursuit sa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement si rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit, & par le frottement extrême

qu'elle éprouve dans une eſpace auſſi ſerrée. Je n'ai point eſſayé le rocher à l'eau forte : comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eſt que toute ſa ſurface eſt guillochée, c'eſt-à-dire creuſée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fuſion lorſqu'il a été ſoulevé du ſein de la terre & qu'il a bouché le paſſage de la riviere? Ces fentes verticales, ces gerçures à la ſurface ſont-elles un effet du réfroidiſſement? c'eſt ce que je laiſſe aux ſavans à examiner : je dirai ſeulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là, on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui ſont poſtérieurs aux dernieres époques de la nature.

Quoique M. Mac-Henry ait commencé par être *Doctеur* avant d'être Officier, & qu'il ſoit très inſtruit, je ne le trouvai pas fort ſur l'Hiſtoire naturelle, & je préférai de lui faire des queſtions ſur l'armée dont je longeois le front, rencontrant perpétuellement des poſtes qui pre-

noient les armes, les tambours battant au champ; & les Officiers ſaluant de l'eſponton. Tous ces poſtes n'étoient pas pour la sûreté de l'armée; il y en avoit beaucoup qu'on employoit à garder des maiſons & des granges qui ſervoient de magaſins. Enfin après avoir dépaſſé de deux milles le flanc droit de l'armée, & après avoir traverſé ſur la droite des bois épais, je me trouvai dans une petite plaine, où je vis une aſſez belle ferme : un petit camp qui ſembloit la couvrir, une grande tente qui étoit étendue dans la cour, & pluſieurs charriots rangés autour, me la firent reconnoître pour le quartier-général de ſon *Excellence*, car c'eſt ainſi qu'on appelle M. Washington à l'armée & dans toute l'Amérique. M. de la Fayette cauſoit dans la cour avec un grand homme de cinq pieds neuf pouces, d'une figure noble & douce; c'étoit le Général lui-même. Je fus bientôt deſcendu de cheval & à portée de lui. Les complimens furent courts; le ſentiment qui m'animoit & la bienveillance qu'il me témoignoit, n'étoient pas équivoques. Il me conduiſit dans ſa maiſon, où je trouvai qu'on étoit encore à table, quoique le

dîner fût fini depuis longtems. Il me préſenta aux Généraux Knox, Waine, Howe, &c. & à ſa *famille*, compoſée alors des Colonels Hamilton & Tighman, ſes Secrétaires & ſes Aides-de-Camp, & du Major Gibbs, Commandant de ſes gardes; car en Angleterre & en Amérique, les Aides-de-Camp, Adjudants & autres Officiers attachés au Général, forment ce qui s'appelle ſa *famille.* On rapporta pour moi & pour la mienne un nouveau dîner; l'ancien fut prolongé pour me tenir compagnie. Quelques verres de Claret & de Madere accélérerent les connoiſſances que j'avois à faire, & bientôt je me trouvai à mon aiſe près du plus grand & du meilleur de tous les hommes. La bonté & la bienveillance qui le caractériſent ſe font ſentir dans tout ce qui l'environne; mais la confiance qu'il fait naître n'eſt jamais familiere, parce que le ſentiment qu'il inſpire a dans tous les individus la même origine, une eſtime profonde pour ſes vertus & une grande opinion de ſes talens. Vers neuf heures du ſoir, les Officiers-Généraux ſe retirerent & gagnerent leurs quartiers, qui étoient tous aſſez éloignés; mais

comme le Général avoit voulu que je priſſe le mien dans ſa propre maiſon, je reſtai encore quelque tems avec lui, après quoi il me conduiſit dans la chambre qu'il avoit fait préparer pour mes Aides-de-camp & pour moi : cette chambre faiſoit le quart du logement qu'il occupoit; il me fit des excuſes ſur le peu d'eſpace dont il pouvoit diſpoſer, mais toujours avec une politeſſe noble qui n'étoit ni gênante ni complimenteuſe.

Le lendemain, on vint à neuf heures m'avertir que ſon Excellence étoit deſcendue dans le *parloir :* cette piece ſervoit à-la-fois de ſalle d'audience & de ſalle à manger; j'allai l'y joindre, & je trouvai un déjeûner préparé. Lord *Stirling* vint déjeûner avec nous : c'eſt un des plus anciens Majors-Généraux de l'armée; ſa naiſſance, ſon titre & des propriétés aſſez étendues, lui ont donné plus de conſidération en Amérique, que ſes talens ne lui en auroient acquis. On ne lui conteſte point ici le titre de Lord qui lui a été refuſé en Angleterre; il a prétendu avoir hérité de ce titre, & il a fait un voyage en Europe pour ſoutenir ſes droits, mais il a perdu ſon procès. Une partie

de ses biens a été dissipée par la guerre & par son goût pour la dépense; on l'accuse d'aimer la table & de boire autant qu'il convient à un Lord, mais plus qu'il ne convient à un Général. Il est brave, mais sans capacité, & il n'a pas été heureux dans les différens commandemens qu'il a eus. A l'affaire de Long-Island, il fut fait prisonnier : au mois de Juin 1777, il se compromit près d'Elisabeth-Town, tandis que le Général Washington faisoit tête à vingt mille Anglois sur les hauteurs de Middle-brook; il perdit deux ou trois cents hommes & trois pieces de canon : à Brandywine il commandoit la droite de l'armée, ou plutôt le corps de troupe qui fut battu par *Cornwalis*; mais dans toutes ces occasions il a montré beaucoup de courage & de fermeté. J'ai causé longtems avec lui, & je l'ai trouvé homme de bon sens & assez instruit des affaires de son pays. Il est âgé & un peu lourd; avec cela il continuera de servir, parce que le service, quoique peu lucratif, répare un peu le désordre de ses affaires, & que n'ayant pas quitté l'armée depuis le commencement de la guerre, il a au moins pour lui le zele & l'an-

cienneté ; ainſi il conſervera le commandement de la premiere ligne que ſon rang lui donne, mais on évitera de l'employer aux expéditions particulieres (1).

Tandis que nous déjeunions on nous amenoit des chevaux, & le Général Washington ordonnoit que l'armée prît les armes & ſe tînt en parade a la tête du camp. Le tems étoit très mauvais & la pluie commençoit déja : nous attendîmes une demi-heure ; mais le Général voyant qu'elle devoit augmenter, plutôt que finir, prit le parti de monter à cheval. On lui en amena deux dont l'Etat de Virginie lui avoit fait préſent ; il en monta un & me donna l'autre. M. Linch & M. de Monteſquieu eurent auſſi chacun un très beau cheval de race, & tel que nous n'en avons pu trouver à Newport pour quelque prix que ce fût. Nous nous rendîmes au camp de l'artillerie, où le Général Knox nous reçut : cette artillerie étoit nombreuſe & les Canonniers en très bel ordre, formés en parade à la maniere étrangere, c'eſt-à-

(1) Lord Stirling eſt mort avant la fin de ſa guerre.

dire chaque canonnier à ſon poſte de batterie & prêt à tirer. Le Général eut la bonté de me faire des excuſes de ce que le canon ne tiroit pas pour me ſaluer; il me dit qu'il avoit mis en mouvement toutes les troupes de l'autre côté de la riviere, & que les ayant prévenues qu'il pourroit marcher lui-même ſur la rive droite, il craignoit de donner l'allarme & de tromper les détachemens qui etoient dehors. Nous gagnâmes enſuite la droite de l'armée, & nous vîmes la ligne de Penſylvanie; elle étoit composée de deux brigades, chaque brigade formant trois bataillons, ſans compter l'infanterie légere qui étoit détachée avec M. de la Fayette. Le Général Waine qui la commandoit étoit à cheval, ainſi que les Brigadiers-Généraux & les Colonels. Ils étoient tous bien montés: les Officiers particuliers avoient auſſi l'air très militaire; ils étoient bien alignés & ſaluoient de fort bonne grace. Chaque brigade avoit une bande de Muſique; la marche qu'elles jouoient alors étoit celle du Huron. Je ſavois que cette ligne, quoique manquant encore de beaucoup de choſes, étoit la mieux habillée de l'armée; de ſorte que Son Ex-

cellence m'aiant demandé si je voulois continuer de voir l'armée, ou me rendre par le plus court chemin au camp du *Marquis*, j'acceptai cette derniere proposition. Les troupes dûrent m'en savoir gré, car la pluie avoit redoublé; on les fit donc rentrer & nous arrivâmes bien mouillés au quartier de M. de la Fayette, où je me chauffai avec grand plaisir, prenant de tems en tems ma part d'un grand bowl de grog, qui est à poste fixe sur sa table, & dont on offre à chaque Officier qui entre chez lui. La pluie parut cesser, ou vouloir cesser un moment; nous en profitâmes pour suivre Son Excellence au camp du Marquis: nous trouvâmes toutes ses troupes en bataille sur la hauteur de la gauche, & lui-même à leur tête, exprimant par son maintien & sa physionomie, qu'il aimoit mieux me recevoir là que dans ses terres d'Auvergne. La confiance & l'attachement des troupes, sont pour lui des propriétés précieuses, des richesses bien acquises que personne ne peut lui enlever; mais ce que je trouve de plus flatteur encore pour un jeune homme de son âge, c'est l'influence, la considération qu'il a acquise dans

l'ordre politique comme dans l'ordre militaire. Je ne ferai pas démenti lorfque je dirai, que de fimples lettres de lui ont eu fouvent plus de pouvoir fur quelques États que les invitations les plus fortes de la part du Congrès. On ne fait en le voyant ce qu'il faut le plus admirer, qu'un jeune homme ait donné tant de preuves de talens, ou qu'un homme tellement éprouvé, laiffe encore de fi longues efpérances. Heureufe fa patrie fi elle fait bien s'en fervir, plus heureufe s'il lui devient inutile!

Je diftinguai avec plaifir parmi les Colonels, qui étoient très bien montés, & qui faluoient de très bonne grace, M. de Gimat, Officier françois, fur lequel je réclame les droits d'une efpece de paternité militaire, l'ayant élevé dans mon régiment dès fa plus tendre jeuneffe (1). Toute cette avant-garde étoit compofée de fix bataillons, formant deux brigades; mais il n'y avoit qu'un

(1) M. de Gimat a fait la campagne fuivante à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & toujours aux ordres de M. de la Fayette. Au fiége d'York, il attaqua & emporta, conjointement avec le Colonel Hamilton, la redoute que les ennemis avoient à

piquet de dragons ou de cavalerie légere, le reste ayant marché vers le sud avec le Colonel *Lee*. Ces dragons sont parfaitement montés & ne craignent pas les dragons anglois, sur lesquels ils ont eu plusieurs avantages; mais ils n'ont jamais été assez nombreux pour former un corps solide & permanent. Le piquet que l'on avoit conservé à l'armée servoit alors d'escorte au Prévôt, & faisoit les fonctions de la maréchaussée, en attendant que l'on en établît une, comme c'étoit le projet.

La pluie ne nous épargna pas plus au camp du Marquis qu'à celui de la grande armée; de sorte que notre revue étant faite, je vis avec plaisir que le Général Washington déterminoit son cheval au grand galop pour regagner son quartier. Nous nous y rendîmes aussi vîte que les mauvais chemins pouvoient nous le permettre. A notre retour, nous trouvâmes un bon dîner tout prêt & une vingtaine de convives, parmi lesquels étoient les Généraux

---

leur gauche. Cette attaque se fit en même tems que celle de M. le Baron de Viomenil sur la redoute de droite, & elle eut le même succès. M. de Gimat y fut blessé au pied: à son retour en Europe, il a été fait Colonel du régiment de la Martinique.

Howe & Saint-Clair. Le repas étoit à l'angloiſe, compoſé de huit ou dix grands plats, tant de viande de boucherie que de volaille, accompagnés de légumes de pluſieurs eſpeces, & ſuivis d'un ſecond ſervice de pâtiſſeries, compriſes toutes ſous ces deux dénominations, *Pyes* & *Powding*. Après ces deux ſervices on ôta la nappe, & on ſervit des pommes & beaucoup de noix, dont le Général Washington mange ordinairement pendant deux heures, tout en *toſtant* & en faiſant la converſation. Ces noix ſont petites & ſeches, & couvertes d'une écorce ſi dure, que le marteau ſeul peut la caſſer; on les ſert à demi-ouvertes, & on ne finit pas d'en éplucher & d'en manger. La converſation fut tranquille & agréable; ſon Excellence voulut bien entrer avec moi dans quelques détails ſur les principales opérations de la guerre, mais toujours avec une modeſtie & une conciſion qui prouvoient aſſez que c'étoit par pure complaiſance qu'il conſentoit à parler de lui. Vers ſept heures & demie nous nous levâmes de table, & auſſi-tôt les domeſtiques vinrent la démonter pour la racourcir & lui faire faire un quart

de converſion ; car à l'heure du dîner on la mettoit en diagonale pour avoir plus d'eſpace. Je parus étonné de cette manœuvre, & j'en demandai la raiſon ; on me dit qu'on alloit mettre le couvert pour le ſouper. Au bout d'une demi-heure je me retirai dans ma chambre, craignant que le Général n'eût quelque choſe à faire, & ne reſtât avec la compagnie par égard pour moi ; mais au bout d'une autre demi-heure, on vint m'avertir que Son Excellence m'attendoit pour ſouper. Je retournai dans la ſalle à manger, proteſtant de toutes mes forces contre ce ſouper ; mais le Général dit qu'il étoit accoutumé à prendre quelque choſe le ſoir ; que ſi je voulois ſeulement m'aſſeoir, je mangerois quelques fruits & je ferois la converſation. Je ne demandois pas mieux, car alors il n'y avoit plus d'étrangers & il ne reſtoit que la *famille* du Général. Le ſouper étoit compoſé de trois ou quatre plats légers, de quelques fruits, & ſur-tout d'une grande abondance de noix, qui ne furent pas plus mal reçues le ſoir que le matin. La nappe ayant été bientôt enlevée, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux & de

Madere furent placées sur la table. Tout homme sensé pensera sans doute, qu'étant Officier-Général françois, aux ordres du Général Washington, & de plus bon Whig, je ne pouvois pas refuser un verre de vin lorsqu'il me l'offroit; mais j'avouerai que j'avois peu de mérite à cette complaisance, & que, moins accoutumé à boire que personne, je m'accommode très bien de la *toast* angloise: on a de très petits verres, on verse soi-même la quantité de vin qu'on veut, sans qu'on vous presse d'en prendre davantage, & la *toast* n'est qu'une espece de refrein placé dans la conversation, pour avertir que chaque individu fait partie de la compagnie, & que le total forme une société. J'observai qu'à dîner les toasts avoient plus de solemnité: il y en avoit plusieurs d'étiquette, & les autres étoient suggérées par le Général, & annoncées par celui des Aides-de-Camp qui faisoit les honneurs du dîner; car chaque jour il y en a un qui se place au bout de la table près du Général, pour servir de tous les plats & distribuer les bouteilles: or, le soir les toasts étoient indiquées par le Colonel Hamilton, & il les don-

noit comme elles lui venoient, ſans ordre & ſans étiquette. A la fin du ſouper on ne manque guere de demander aux convives de donner un *ſentiment*; c'eſt-à-dire une femme à laquelle ils ſoient attachés par quelque ſentiment, ſoit amour, amitié ou ſimple préférence. Ce ſouper ou cette converſation duroit communément depuis neuf heures juſqu'à onze heures du ſoir, toujours libre & toujours agréable.

Le 25, le tems devint ſi affreux, qu'il me fut impoſſible de ſortir, même pour aller voir les Généraux, chez qui M. de la Fayette devoit me conduire. Je m'en conſolai aiſément, & je trouvai fort doux de paſſer une journée entiere avec M. Washington, comme s'il étoit à la campagne & qu'il n'eût rien à faire. Les Généraux *Glover*, *Huntington* & quelques autres encore, dînerent avec nous, ainſi que les Colonels *Steward* & *Buttler*, deux Officiers diſtingués dans l'armée. Les nouvelles qu'on apprit dans la journée firent renoncer au projet d'entreprendre ſur *Staten-Iſland*. En effet, le fourrage du Général Starke avoit eu un plein ſuccès; les ennemis n'avoient pas jugé à

propos de l'inquiéter, ainsi ils ne s'étoient pas dégarnis du côté où on vouloit les attaquer : d'ailleurs, cette expédition n'auroit jamais été qu'un coup de main, & les chemins abîmés par la pluie, la rendoient très difficile. Il fut donc décidé que l'armée partiroit le surlendemain pour prendre ses quartiers d'hiver, & moi pour continuer ma route & me rendre à Philadelphie.

Le 26, le tems étant devenu très beau, je montai à cheval, après avoir déjeûné avec le Général. Il eut l'attention de me faire donner ce jour-là le cheval qu'il montoit la surveille & dont j'avois fait beaucoup d'éloges : je le trouvai aussi bon qu'il est beau ; mais sur-tout parfaitement dressé, bien assis, ayant la bouche bonne, les aides fines & s'arrêtant tout court au galop sans *gueuler* ni peser sur le mord. J'entre dans ce détail, qui paroît minutieux, parce que c'est le Général lui-même qui dresse tous ses chevaux, qu'il est très bon & très hardi cavalier, sautant les barrieres les plus hautes & allant très vîte, le tout sans se guinder sur ses étriers, tirer sur le bridon, & laisser courir son cheval comme un égaré, chose

que

que nos jeunes gens regardent comme une partie ſi eſſentielle de l'équitation angloiſe, qu'ils aiment mieux ſe caſſer les bras & les jambes, que d'y renoncer.

Ma premiere viſite fut chez le Général Waine, où M. de la Fayette m'attendoit pour me conduire chez les autres Officiers-Généraux de la ligne. Ceux qui nous reçurent furent le Général Huntington, qui paroît aſſez jeune pour le grade de Brigadier-Général qu'il occupe depuis deux ans; ſon maintien eſt froid & réſervé, mais on n'eſt pas longtems à s'appercevoir qu'il a de l'eſprit & des connoiſſances; le Général Glover, âgé de 45 ans, petit de taille, mais actif & bon militaire; le Général Howe, qui eſt un des plus anciens Majors-Généraux, & qui jouit de la conſidération due à ſon rang, quoiqu'il n'ait pas été heureux à la guerre, où les occaſions ne lui ont pas été favorables, particuliérement en Géorgie, où il ſe trouvoit commander avec très peu de force, lorſque le Général Prevot vint s'en emparer: il aime la muſique, les arts & le plaiſir, & il a l'eſprit orné. Je reſtai aſſez longtems chez lui, où je vis un jeu de la

nature très curieux, & en même tems auſſi hideux qu'il ſoit poſſible : c'eſt un jeune homme, de famille hollandoiſe, dont la tête eſt ſi énormement groſſie, qu'elle a pris toute la nourriture de ſon corps ; de ſorte que ſes bras & ſes jambes ſont ſi foibles qu'il ne peut s'en ſervir. Il eſt toujours couché, ſa tête monſtrueuſe étant ſoutenue par un oreiller ; & comme il a eu longtems l'habitude de ſe coucher du côté droit, ſon bras droit s'eſt tout-à-fait atrophié : il n'eſt pas abſolument imbécille, mais il n'a pu rien apprendre, & il n'a guere plus de raiſon qu'un enfant de cinq ou ſix ans, quoiqu'il en ait vingt-ſept. Ce dérangement extraordinaire de l'économie animale vient d'une hydropiſie dont il fut attaqué dans ſon enfance, & qui écarta les os qui forment la boîte du cerveau. On ſait que ces os ſont joints enſemble par des ſutures, qui ſe durciſſent & s'oſſifient dans l'adoleſcence, & ſont molles dans les premieres années de la vie. Une telle exubérance, une ſi grande affluvion d'humeur dans celui de tous les viſceres qui ſemble exiger la proportion la plus juſte ; tant pour la vie que pour l'entendement

de l'homme, prouvent beaucoup plus la néceſſité de l'équilibre & de la réſiſtance dans les ſolides, que l'exiſtence des cauſes finales.

Le Général Knox que nous avions rencontré & qui nous avoit accompagné enſuite, nous ramena au Quartier-Général, paſſant à travers les bois, pour couper au court & retomber dans un chemin qui conduit à ſa maiſon, où nous voulions voir Madame Knox. Nous la trouvâmes établie dans une petite ferme, où elle avoit paſſé une partie de la campagne; car elle ne quitte pas ſon mari. Un enfant de ſix mois, une petite fille de trois ans formoient, pour le coup, une véritable famille au Général. Pour lui, c'eſt un homme de trente-cinq ans, très gros, mais très diſpos, d'un caractere gai & aimable. Avant la guerre il étoit Libraire à Boſton, & il s'étoit amuſé à lire quelques livres militaires qui étoient dans ſa boutique. Telle eſt l'origine des premieres connoiſſances qu'il a acquiſes ſur la guerre, & du goût qu'il a toujours eu depuis pour la profeſſion des armes. Dès la premiere campagne, on lui confia le commandement de l'artillerie, & il s'eſt trouvé qu'on

ne pouvoit la mettre en meilleures mains. C'eſt lui que M. du Coudray vouloit ſupplanter, & qui n'eut pas de peine à l'éconduire. Peut-être M. du Coudray fut-il heureux de ſe noyer dans le *Skuyl-Kill*, plutôt que dans les intrigues auxquelles il s'étoit livré, & qui auroient pu produire un très grand mal. (1.)

(1) Le Général Knox, qui a conſervé juſqu'à la paix la même place dans l'armée des Américains, commandoit leur artillerie au ſiége d'York. On ne peut aſſez admirer l'intelligence & l'activité avec laquelle il raſſembla de différens côtés, fit tranſporter, débarquer & conduire aux batteries celle qui étoit deſtinée pour le ſiége, & qui conſiſtoit en plus de trente pieces de canon ou mortiers de gros calibre : cette artillerie a toujours été très bien ſervie, le Général Knox ne ceſſant de la diriger, & prenant ſouvent la peine de pointer lui-même les mortiers. Il n'a preſque jamais quitté les batteries ; & lorſque la ville fut rendue, il eut encore beſoin de la même activité & des mêmes reſſources, pour faire évacuer & tranſporter l'artillerie des ennemis, qui conſiſtoit en plus de deux cents bouches à feu, avec toutes les munitions qui en dépendent. Le grade de Major-Général fut la récompenſe de ſes ſervices.

On peut dire que, ſi dans cette occaſion les Anglois furent étonnés de la juſteſſe du tire & de l'exécution terrible de l'artillerie françoiſe, nous ne le fumes pas moins des progrès extraordinaires de l'artillerie américaine, ainſi que de la capacité & de l'inſtruction d'un grand nombre des Officiers qui s'y trouvoient employés.

En rentrant au Quartier-Général, nous trouvâmes beaucoup d'Officiers-Généraux & de Colonels avec lesquels nous dinâmes. J'eus occasion de causer plus particuliérement avec le Général Waine; c'est celui de l'armée américaine qui a le plus servi, & avec le plus de distinction, quoiqu'il soit encore assez jeune. Il a de l'esprit & une conversation agréable & animée. L'affaire de Stoney-Pointe lui a acquis beaucoup de considération dans l'armée; cependant il n'est encore que Brigadier-Général: c'est que les grades su-

Quant au Général Knox, ce ne seroit avoir fait que la moitié de son éloge que de s'arrêter à ses talens militaires: homme d'esprit, homme instruit, gai, sincere & loyal, il est impossible de le connoître sans l'estimer, & de le voir sans l'aimer. On a dit dans le texte, qu'avant la guerre il étoit Libraire à Boston: cette maniere de s'exprimer n'est pas exacte; il faisoit commerce de differens objets, & suivant l'usage de l'Amérique, il les vendoit en gros & en détail. Les livres faisoient partie de ce commerce, & sur-tout les livres françois, & il s'occupoit plus à les lire qu'à les vendre. Il étoit, avant la révolution, un des principaux citoyens de Boston; maintenant il appartient au monde entier par sa réputation & ses succès. C'est ainsi que les Anglois, contre leur attente, ont ajouté à l'ornement de l'espece humaine, en réveillant les talens & les vertus où ils ne comptoient trouver qu'ignorance & foiblesse.

périeurs ſont à la nomination des Etats auxquels les troupes appartiennent ; & que celui de Penſylvanie n'a pas jugé à propos de faire de promotion, apparemment par principe d'économie. Le reſte de la journée fut conſacrée à jouir de la préſence du Général Washington, que je devois quitter le lendemain. Il eut la bonté de diriger lui-même mon voyage, d'envoyer à l'avance me faire préparer des logemens, & de me donner un Colonel pour me conduire jusqu'à Trenton. Le lendemain matin on plia tous les bagages du Général, ce qui ne nous empêcha pas de déjeuner, avant de nous ſéparer, lui pour viſiter ſes quartiers d'hiver, & moi pour me rendre à Philadelphie.

Ce ſeroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'eſt-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique Septentrionale, depuis Boſton jusqu'à Charles-Town, eſt un grand livre où chaque page offre ſon éloge. Je ſais qu'ayant eu l'occaſion de le voir de près & de l'obſerver, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers ; mais ce qui caractériſe le mieux

cet homme respectable, c'est l'accord parfait qui regne entre les qualités physiques & morales qui composent son individu. Une seule peut faire juger des autres. Si on vous présente des médailles de César, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur visage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps; mais si vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & soyez sûr que tout le reste est d'un Dieu. Que cette comparaison ne soit pas attribuée à l'enthousiasme : je ne veux rien exagerer; je veux exprimer seulement l'impression que le Général Washington m'a laissée, cette idée d'un ensemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthousiasme, qui le repousseroit plutôt, puisque le propre de la proportion est de diminuer l'idée de la grandeur. Brave sans témérité, laborieux sans ambition, généreux sans prodigalité, noble sans orgueil, vertueux sans sévérité, il semble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en se revêtant de couleurs plus vives, mais plus

changeantes & plus douteuses, peuvent être prises pour des défauts. Voici la septieme année qu'il commande l'Armée & qu'il obéit au Congrès; c'est en dire assez, sur-tout en Amérique, où l'on sait tous les éloges que ce simple exposé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugene adroit, Catinat désintéressé, ce ne sera pas ainsi qu'on caractérisera Washington. On dira: *à la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à se reprocher*. Si quelque chose peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'est l'unanimité des suffrages en sa faveur: Guerrier, Magistrat, Peuple, tous l'aiment & l'admirent; tous ne parlent de lui qu'avec tendresse & vénération. Existe-t'il donc une vertu capable d'enchaîner l'injustice des hommes; ou la gloire & le bonheur sont ils encore trop récemment établis en Amérique pour que l'envie ait daigné passer les mers?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet ensemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille est noble & élevée, bien prise & exactement proportionnée;

sa phisionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant, il restera seulement le souvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois sur son front l'impression de la pensée, mais jamais celle de l'inquiétude : en inspirant le respect il inspire la confiance, & son sourire est toujours celui de la bienveillance.

C'est sur-tout au milieu des Officiers-Généraux de son armée qu'il est intéressant de le voir. Général dans une République, il n'a pas le faste imposant d'un Maréchal de France qui donne l'*ordre*; héros dans une République, il excite une autre sorte de respect qui semble naître de cette seule idée, que le salut de chaque individu est attaché à sa personne. Au reste, je dois dire dans cette occasion, que les Officiers-Généraux de l'armée américaine ont un maintien très militaire & très décent; que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politesse à beaucoup de capacité; enfin, que le quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du besoin. Quand on voit

le bataillon des Gardes du Général campé dans l'enceinte de sa maison, neuf chariots destinés à porter ses équipages, rangés dans sa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très beaux chevaux appartenans aux Officiers-Généraux & à leurs Aides-de-Camp ; lorsqu'on observe l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes sont exactement posées, & où les tambours battent un réveil & une retraite particuliere, on est tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrus disoit des Romains : *En vérité ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur discipline !*

On voit que j'ai peine à quitter le Général Washington ; prenons donc brusquement notre parti, & supposons-nous en chemin. Me voilà voyageant avec le Colonel *Moyland*, que Son Excellence m'avoit donné malgré moi pour m'accompagner, & que j'aurois voulu voir bien loin, parce qu'en voyage on ne sauroit être trop à son aise. Cependant il falloit tirer parti de cette situation : je me mets à le questionner, lui à me répondre, & la conversation s'engageant peu-à-peu, je reconnois que j'ai affaire au plus galant homme

possible; à un homme instruit qui a longtems habité en Europe, & qui a parcouru la plus grande partie de l'Amérique; je le trouve d'une politesse parfaite, parce qu'elle n'étoit point gênante; enfin je finis par le prendre dans la plus grande amitié. M. Moyland est Catholique irlandois; il a même un frere qui est Évêque à *Cork;* il en a quatre autres, dont deux font le commerce, l'un à Cadix, l'autre à l'Orient; le troisieme est en Irlande avec sa famille, & le quatrieme se destine à la Prêtrise. Pour lui, il est venu il y a quelques années s'établir en Amérique, où il a d'abord fait le commerce; ensuite il a servi dans l'armée comme Aide-de-Camp du Général, & il a mérité le commandement de la cavalerie légere. Pendant la guerre il s'est marié dans les Jerseys à la fille d'un riche Négociant, qui habitoit autrefois à New-York, & qui vit maintenant dans une terre peu éloignée du chemin que nous devions prendre le lendemain. Il me proposa d'y aller coucher, ou tout au moins dîner; je m'en excusai, toujours par la crainte d'avoir à faire des complimens, de gêner les autres, & de me gêner moi-même; il

n'insista pas. Je poursuivis mon chemin, traversant tantôt de très beaux bois, tantôt des terres bien cultivées & des hameaux habités par des familles hollandoises. Un de ces hameaux qui forme un petit Township, porte le beau nom de *Troye* : là, le pays est plus ouvert & continue ainsi jusqu'à *Morris-Town*. Cette ville, célebre par les quartiers d'hiver de 1779, est à-peu-près à vingt-trois milles de *Prakeness*; c'est le nom du quartier général que je venois de quitter : elle est située sur une hauteur, au pied de laquelle coule le ruisseau appellé *Vipenny-river*; les maisons en sont jolies & bien bâties; il peut y en avoir 60 ou 80 autour du Meeting. Je ne comptois m'arrêter à Morris-Town que pour faire manger mes chevaux : en effet, il n'étoit que deux heures & demie; mais en entrant dans l'auberge de M. *Arnold*, je vis une salle à manger ornée de glaces & de beaux meubles de Mohagoney, & sur-tout un couvert mis pour douze personnes. J'appris que tout cela étoit préparé pour moi; & ce qui me paroissoit encore plus touchant, c'est qu'un dîner correspondant étoit tout prêt à servir. Je devois ces prépa-

ratifs aux bontés du Général Washington & aux précautions du Colonel Moyland, qui avoit envoyé à l'avance avertir de mon arrivée. Il auroit été de mauvaise grace de laisser ce dîner aux frais de M. Arnold, qui est un honnête homme & un bon Whig, & qui n'a rien de commun avec *Benedict Arnold ;* il auroit été encore plus gauche de payer le festin sans le manger. Mon conseil fut donc bientôt assemblé; je résolus de dîner & de coucher dans cette bonne auberge. On me demandera pourquoi ces douze couverts? c'est qu'on attendoit encore le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, &c.; mais ces jeunes voyageurs, qui avoient compté sur leur séjour à l'armée pour être témoins de quelques combats, voulurent se dédommager en allant au bord de la riviere, envisager l'île de New-York & essayer s'ils ne pourroient pas se faire tirer quelques coups de fusil. M. de la Fayette les avoit conduits lui-même, en se faisant escorter par une vingtaine de dragons. Ils différerent donc d'un jour leur voyage à Philadelphie, & je n'eus pour convives qu'un Secrétaire & un Aide-de-Camp de M. de la Fayette, qui

arriverent comme j'étois à table, très disposés à y figurer pour les absens.

Après le dîner, j'eus la visite du Genéral *Saintclair ;* je l'avois déja vu à l'armée, & il en étoit parti la veille pour venir coucher à Morris-Town. C'est lui qui commandoit sur le lac *Champlain*, lors de l'évacuation de *Ticonderoga :* il s'éleva alors un cri terrible contre lui, & il fut mis au conseil de guerre; mais il en sortit *honorablement acquitté*, non seulement parce que sa retraite eut les suites les plus heureuses, Burgoyne ayant été forcé de capituler, mais parce qu'il fut prouvé qu'on l'avoit laissé manquer de toutes les choses nécessaires à la défense du poste dont il étoit chargé. Il est né en Écosse, où il a encore sa famille & ses biens ; on le regarde comme un bon Officier, & certainement si la guerre continue, il jouera un rôle principal dans l'armée.

Je partis de Morris-Town le 28 à huit heures du matin, par un tems très nébuleux, qui ne m'empêcha cependant pas de voir, à droite du chemin, les huttes que les troupes occuperent pendant l'hiver de 1779 à 1780. A quelques

milles de là, nous rencontrâmes un homme à cheval qui venoit au devant du Colonel Moyland, & qui lui remit une lettre de ſa femme. Après l'avoir lue, il me dit avec une politeſſe très européenne, qu'il falloit toujours faire la volonté des femmes; *que la ſienne n'avoit point admis mon excuſe*, *That she admitted no excuſe*, & qu'elle m'attendoit à dîner; au reſte, il m'aſſura qu'il me feroit prendre un chemin qui ne me détourneroit pas d'un mille, tandis que mes gens pourſuivroient leur route & iroient m'attendre à *Sommerſet-court-houſe*. J'avois trop bien fait connoiſſance avec mon Colonel, & j'étois trop content de lui pour me refuſer à cette invitation; je le ſuivis donc, & après avoir traverſé un bois, je me trouvai ſur une hauteur dont la poſition me frappa au premier coup d'œil. Je dis au Colonel Moyland, que je ſerois bien trompé ſi cet endroit-là n'offroit pas un camp avantageux; il me répondit que c'étoit préciſément celui de *Middlebrook*, où le Général Washington avoit arrêté les Anglois, lorſqu'au mois de Juin 1778, Sir William Howe voulut traverſer les Jerſeys pour paſſer la *Delaware*

& prendre *Philadelphie.* Continuant mon chemin & regardant autant que ma vue pouvoit s'étendre, la seule figure du terrein me fit penser que la droite, que je ne voyois pas, ne devoit pas être très bonne ; j'appris encore avec plaisir que le Général Washington y avoit fait construire deux fortes redoutes. On me permettra cette courte réflexion, que pour les militaires, la meilleure façon de s'instruire en suivant sur le terrein les campagnes des grands Généraux, n'est pas de se faire montrer & expliquer les différentes positions : il vaut beaucoup mieux, avant de savoir tous ces détails, se porter sur les lieux, regarder de tous côtés & se proposer à soi-même des especes de problêmes sur la nature du terrein & sur le parti qu'on en peut tirer ; ensuite on compare ses idées avec les faits, & on se trouve à portée de rectifier les unes & d'apprécier les autres.

En descendant des hauteurs nous prîmes un peu sur la gauche, & nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau qui nous conduisit dans une vallée profonde. Les différentes cascades que forme ce ruisseau en coulant, ou plutôt en se précipitant

sur

ſur des rochers : les vieux ſapins dont il eſt environné, & dont une partie étant tombée de vétuſté, traverſe ſon cours ; quelques uſines deſtinées à faire valoir des mines de cuivre, mais à demi-détruites par les Anglois ; ces débris de la nature & ces ravages de la guerre, compoſoient le tableau le plus poëtique, ou ſuivant l'expreſſion angloiſe, le plus romaneſque ; car c'eſt préciſément ce qu'on appelle en Angleterre *a Romantick proſpect.* C'eſt là que le beau-pere du Colonel Moyland a fait accommoder un petit aſyle champêtre, où ſa famille va chercher la fraîcheur dans les jours de l'été, & reſte quelquefois pendant la nuit pour entendre chanter le *Mocking-Bird*, ou l'oiſeau moqueur ; car le roſſignol ne chante pas en Amérique. On ſait que les grands muſiciens ſe trouvent plutôt dans les cours des Deſpotes que dans les républiques. Ici le chantre de la nuit n'eſt ni le gracieux *Melico*, ni le pathétique *Tanducci;* c'eſt le bouffon *Caribaldi.* Il n'a point de chant, & par conſéquent point de ſentiment qui lui ſoit propre. ; il contrefait le ſoir tout ce qu'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'Alouette, ou la Grive, c'eſt l'A-

louette ou la Grive que vous entendez. Quelques ouvriers ſont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maiſon, il chantera préciſément comme eux. Si ce ſont des Ecoſſois, il vous répétera l'air d'une romance douce & plaintive; s'ils ſont Allemands, vous reconnoîtrez la groſſe gaieté d'un Souabe, ou d'un Alſacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille: enfin rien n'eſt plus divertiſſant que cet oiſeau comédien; mais il ne repréſente qu'en été, & je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre.

Lorſqu'on a fait deux milles dans cette eſpece de gorge, les bois commencent à s'éclaircir, & l'on ſe trouve bientôt au-delà des montagnes. On me fit voir ſur la croupe de ces montagnes, du côté du ſud, les huttes qu'une partie de l'armée avoit occupées en 1779, après la bataille de *Monmouth*. Nous ne tardâmes pas à arriver chez le Colonel Moyland, ou plutôt chez le Colonel *Vanhorn* ſon beau-pere. Ce manoir, car cette maiſon repréſente aſſez bien ce qu'on appelle en Angleterre *a Mannor*, eſt dans une jolie poſition: il eſt entouré de

quelques arbres ; un tapis de gaſon en décore l'entrée, & ſi ce gaſon étoit mieux ſoigné, on ſe croiroit plutôt dans le voiſinage de Londres que dans celui de New-York. M. Vanhorn vint au devant de moi : c'eſt un grand & gros homme, de près de ſoixante ans, mais vigoureux, diſpos & de bonne humeur ; on l'appelle Colonel, parce qu'il l'étoit de la milice du pays, ſous le gouvernement des Anglois. Quelque tems avant la guerre il réſigna ſa place : il étoit alors commerçant & cultivateur, paſſant l'hiver à New-York & l'été à la campagne ; mais depuis la guerre il a quitté cette ville & s'eſt retiré dans ſon manoir, toujours fidele à ſa patrie ſans ſe rendre odieux aux Anglois, auxquels il a laiſſé deux de ſes fils qui font le commerce à la Jamaïque, mais qui doivent, ſi la guerre continue, vendre leurs habitations, & venir rejoindre leur pere. Rien ne prouve mieux l'honnêteté de ſa conduite que l'eſtime qu'on conſerve pour lui dans les deux partis oppoſés. Placé à dix milles de Staten-Iſland, près du *Rariton*, *d'Amboy* & de *Brunſwick*, il s'eſt trouvé ſouvent au milieu du théatre de la guerre ; de ſorte

que tantôt il a reçu chez lui les Américains, tantôt les Anglois. Il lui eſt même arrivé dans le même jour, de donner à déjeûner à Milord Cornwalis, & à dîner au Général *Lincoln.* Lord Cornwalis, informé que ce dernier avoit couché chez M. Vanhorn, vint pour le ſurprendre & l'enlever; mais Lincoln averti à tems, ſe retira dans les bois. Lord Cornwalis fut ſurpris de ne pas le trouver; il demanda ſi le Général américain n'étoit pas caché dans la maiſon : Non, répliqua ſimplement M. Vanhorn. Sur votre honneur ? dit Cornwalis. — Sur mon honneur, & ſi vous en doutez, cherchez par-tout, voilà les clefs. Je m'en rapporte à vous, répondit Cornwalis, & il demanda à déjeûner; au bout d'une heure il s'en retourna. Lincoln qui étoit caché près de là, revint auſſi-tôt, & dîna tranquillement avec ſes hôtes.

La connoiſſance que je fis avec M. Vanhorn ayant été prompte & cordiale, il me conduiſit auſſi-tôt dans le parloir, où je trouvai ſa femme, ſes trois filles, une voiſine & deux jeunes Officiers. Madame Vanhorn eſt une vieille femme qui, par ſa figure, ſon accoûtrement & ſon main-

tien, reſſemble parfaitement à un tableau de Vandyck. Elle fait exactement les honneurs de ſa maiſon, ſert à table ſans dire mot, & le reſte du tems elle eſt là comme un portrait de famille. Ses trois filles ne ſont pas mal : l'aînée, Madame de Moyland, étoit groſſe de ſix mois ; la cadette n'a que douze ans, mais la ſeconde eſt en âge d'être mariée. Elle paroiſſoit en grande familiarité avec un des jeunes Officiers, lequel étoit dans un négligé très recherché, & répréſentoit fort bien un agréable *country-ſquire ;* à table il lui épluchoit ſes noix, & lui prenoit ſouvent les mains. Je crus que c'étoit un mari en herbe, mais l'autre Officier, avec qui j'eus occaſion de cauſer, parce qu'il nous accompagna le ſoir, me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fût queſtion de mariage entr'eux. Je ne parle de ces bagatelles, que pour faire voir l'extrême liberté qui regne dans ce pays-ci entre les perſonnes de différent ſexe, tant qu'elles ne ſont pas mariées. Ce n'eſt pas un crime à une fille d'embraſſer un jeune homme ; c'en ſeroit un à une femme mariée d'avoir ſeulement le deſſein de plaire. Madame *Carter*, jeune & jolie femme,

dont le mari eſt intéreſſé dans les approviſionnemens de l'armée, & habite à préſent à Newport, m'a conté qu'un matin étant entrée dans *l'office*, c'eſt-à-dire dans la ſecrétairerie de ſon mari, ſans être fort parée, mais dans un deshabillé françois aſſez élégant, un fermier de l'État de Maſſachuſſet qui étoit là pour affaire, parut ſurpris de la voir, & demanda qui étoit cette Demoiſelle. On lui dit que c'étoit Madame Carter. *Bon!* répondit-il aſſez haut pour qu'elle l'entendît, *quand on eſt femme & mere, on n'eſt pas ſi bien miſe.*

A trois heures après midi je remontai à cheval, avec le Colonel Moyland & le Capitaine Hern, un des jeunes Officiers avec leſquels j'avois dîné. Il ſert dans la cavalerie légere, & par conſéquent dans le régiment du Colonel Moyland. Sa taille & ſa figure que j'avois déja remarquées, parurent encore avec plus d'avantage quand il fut à cheval. J'obſervai qu'il y étoit placé d'une maniere très noble & très aiſée, & tout-à-fait conforme à nos principes d'équitation : je lui demandai où il avoit fait ſes exercices; il me dit que c'étoit à ſon propre régiment; que l'envie d'inſtruire ſes ca-

valiers l'avoit engagé à s'inſtruire lui-même, qu'il s'occupoit de les dreſſer, & que la poſition qu'il avoit étoit celle qu'il s'efforçoit de leur donner. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, il avoit déja acquis de l'expérience, & il s'étoit diſtingué l'année précédente dans une occaſion, où un petit nombre de chevaux-légers américains en battit un beaucoup plus conſidérable de dragons anglois. Je cauſai longtems avec lui, & il me parla toujours avec une modeſtie & une grace qui réuſſiroient en Europe auprès de tous les militaires, & qui, ſelon toute apparence, n'auroient pas moins de ſuccès à Paris que dans les camps.

A peine avions nous fait trois milles, que nous nous trouvâmes dans le chemin de Prince-Town & ſur les bords du Rariton, qu'on paſſe aiſément à gué ou ſur un pont de bois. A deux milles plus loin, nous traversâmes le *Mill-ſtone*, dont nous cotoyâmes la rive gauche juſqu'à Sommerſet-Court-houſe. De tous les endroits de l'Amérique où j'ai paſſé, celui-ci eſt le plus découvert; on y trouve de jolies petites plaines, où l'on peut faire camper depuis quinze juſqu'à vingt

mille hommes. Le Général Howe n'en avoit gueres moins lorsqu'il passa le Rariton en 1778 : il appuya sa droite à un bois, derriere lequel coule le Millstonne; sa gauche s'étendoit aussi vers d'autres bois. Alors, le Général Washington occupoit le camp de Middlebrook, & le Général Sullivan, à la tête de 1500 hommes seulement, étoit à six milles de l'armée & à trois milles de la gauche des ennemis. Dans cette position, il étoit à portée de les inquiéter sans se compromettre, parce qu'il avoit derriere lui les montagnes du *Saourland*. Ceux qui, pendant la derniere guerre, ont parcouru le Saourland, croiront aisément que le pays auquel les Allemands émigrés ont donné ce nom, ne doit pas être d'un accès bien facile. Ce fut à Sommerset-Court-house que je trouvai mes gens : ils m'avoient attendu dans une assez bonne auberge; mais comme il me restoit encore un peu de jour & que j'avois calculé ma journée du lendemain, qui exigeoit que je gagnasse du chemin dans celle-ci, je résolus de continuer ma route. La nuit qui survint bientôt, m'empêcha de faire d'autres observations sur le pays. Après avoir passé encore une

fois le Millſtone, & nous être tirés heureuſement d'un horrible bourbier, nous nous arrêtâmes à *Greeg-Town*, où nous couchâmes à Skillman's-tavern, auberge aſſez médiocre, mais tenue par de bonnes gens. Le Capitaine Hern continua ſa route. Celle que nous fîmes le lendemain, offroit des objets très intéreſſans : nous devions voir deux endroits qui ſeront toujours chers aux Américains; puiſque c'eſt là que les premiers rayons de l'eſpérance ont brillé à leurs yeux, ou pour mieux dire, que le ſalut de la patrie s'eſt opéré. Ces lieux célébres ſont Prince-Town & Trenton; je ne dirai pas que j'allai les viſiter, car ils ſe trouvoient préciſément ſur mon chemin. Qu'on juge donc de l'humeur que je dus avoir, lorſque je vis s'élever un brouillard ſi épais que je ne diſtinguois pas les objets à cinquante pas de moi; mais j'étois dans le pays où il ne faut déſeſpérer de rien. Le ſort de ma journée fut ſemblable à celui de l'Amérique; tout-à-coup le brouillard ſe diſſipa, je vis que je voyageois ſur la rive droite du Millſtone, dans une vallée aſſez reſſerrée. A deux milles de Greegſtone on ſort de cette vallée, en montant

ſur la hauteur de *Rocky-hill*, où l'on trouve quelques maiſons raſſemblées. *Kings-Town* eſt à un mille plus loin, toujours ſur le Millſtone ; le chemin de *Maidenhead* y aboutit, & cette communication eſt facilitée par un pont qu'on a conſtruit ſur le ruiſſeau. C'eſt-là que le Général Washington ſit halte après l'affaire de Prince-Town. Il avoit marché depuis minuit juſqu'à deux heures après midi, preſque toujours en combattant : il voulut raſſembler ſes troupes & leur donner du repos ; cependant, il ſavoit que Lord Cornwalis venoit à lui par le chemin de Maidenhead ; mais il ſe contenta d'enlever quelques planches du pont, & lorſqu'il vit paroître l'avant-garde des Anglois, il continua tranquillement ſa marche ſur Midlebrook. Au delà de Kingstown, le pays commence à être plus ouvert & continue ainſi juſqu'à Prince-Town. Cette ville eſt ſituée ſur une eſpece de plateau peu élevé, mais qui domine de tous côtés : elle n'a qu'une rue formée par le grand chemin ; les maiſons ſont au nombre de 60 ou 80, toutes aſſez bien bâties ; mais on y fait peu d'attention, parce que les regards ſont tout de ſuite appellés

par un immenſe bâtiment qu'on voit d'aſſez loin ; c'eſt un College que l'Etat de Jerſey a fait conſtruire quelques années avant la guerre. Comme cet édifice n'eſt remarquable que par ſa grandeur, il eſt inutile de le décrire ; on ſe ſouviendra ſeulement, quand il ſera queſtion du combat, qu'il ſe trouve ſur la gauche du chemin en allant à Philadelphie, qu'il eſt placé vers le milieu de la ville dans une endroit iſolé, & qu'on y entre par une grande cour quarrée entourée de hautes paliſſades. L'objet qui excitoit ma curioſité, quoique très étranger aux lettres, m'ayant conduit à la porte même du College, je deſcendis de cheval pour parcourir un moment ce vaſte édifice. Je fus joint preſqu'auſſitôt par M. *Wederpurn*, Préſident de l'Univerſité : c'eſt un homme âgé de ſoixante ans au moins ; il eſt Membre du Congrès & très conſidéré dans ſa patrie. En m'abordant il me parla françois, mais je m'apperçus aiſément qu'il avoit acquis l'uſage de cette langue, plutôt par la lecture que par la converſation ; ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre & de continuer à l'entretenir en françois, car je voyois qu'il étoit bien aiſe de montrer

ce qu'il en savoit. C'est une attention qui coûte peu, & qu'on n'a pas assez en pays étranger. Répondre en Anglois à quelqu'un qui vous parle François; c'est lui dire, vous ne savez pas ma langue aussi bien que je sais la vôtre: encore, arrive-t'il souvent qu'on se trompe dans ce calcul. Pour moi, j'aime toujours mieux mettre l'avantage de mon côté, & combattre sur mon terrein. Ce fut donc en françois que je conversai avec le Président: je sus de lui que ce College est une Université complette; qu'il peut contenir deux cens éleves, & davantage en comptant les externes; que la distribution des études est faite de telle maniere qu'il n'y a qu'une seule classe pour les *humanités*, laquelle correspond à nos quatre premieres classes; que deux autres sont destinées à perfectionner les jeunes gens dans l'étude du latin & du grec; une quatrieme à la physique, aux mathématiques, à l'astronomie, &c. enfin une cinquieme à la philosophie morale. Avec une dépense annuelle de 40 guinées, les parens peuvent entretenir leurs enfans dans ce college. Le logement & les maîtres emploient la moitié de cette somme;

le reſte ſuffit pour la nourriture, ſoit qu'on la prenne au College même, ſoit qu'on paye penſion à quelques particuliers de la ville. Depuis la guerre cet utile établiſſement eſt tombé en décadence; il n'y avoit que quarante étudians lorſque je l'ai vu. On avoit raſſemblé un aſſez grand nombre de livres; la plupart ont été diſperſés. Les Anglois ont même enlevé de la chapelle le portrait du Roi d'Angleterre, & les Américains ſe ſont aiſément conſolés de cette perte, en diſant qu'ils ne vouloient pas de Roi chez eux, pas même en peinture. Il reſte encore une très belle machine aſtronomique; mais comme elle n'étoit pas en état pour lors, & que d'ailleurs elle ne differe pas de celle que j'ai vu depuis à Philadelphie, je me diſpenſerai d'en parler. J'avoue auſſi que j'étois un peu preſſé de chercher les traces du Général Washington, dans un pays où tout rappelloit ſes ſuccès. Je paſſai donc bruſquement du parnaſſe à la guerre, & des mains du Préſident Wederpurn dans celles du Colonel Moyland. Tous les deux étoient également ſur leur terrein; de ſorte que tandis que le premier me tiroit par le

bras droit en me disant, c'est ici la classe de philosophie, l'autre me tiroit par le bras gauche, en me disant, c'est-là que cent-quatre-vingt Anglois ont mis bas les armes.

Tous ceux qui, depuis le commencement de la guerre, se sont seulement donné la peine de lire les gazettes, peuvent se rappeller que le Général Washington surprit la ville de Trenton, le 25 Décembre 1776; qu'aussi-tôt après cette expédition, il se retira de l'autre côté de la Delaware, mais qu'ayant un peu augmenté ses forces, il la repassa de nouveau & vint camper à Trenton. Lord Cornwalis avoit alors rassemblé ses troupes, dispersées auparavant dans leurs quartiers d'hiver. Il marcha contre Washington, qui fut obligé de mettre *l'Assampik*, ou la riviere de Trenton entre les ennemis & lui. De cette façon la ville se trouvoit entre les deux armées; les Américains occupant la rive gauche de la Creek, & les Anglois la rive droite. Cependant l'armée de Cornwalis se renforçoit tous les jours; deux brigades parties de Brunswik étoient prêtes à le joindre, & il n'attendoit que leur arrivée pour attaquer. D'un autre côté,

le Général Washington ſe trouvoit dépourvu de vivres, & privé de toute communication avec le fertile pays des Jerſeys, & les quatre États de l'eſt. Telle étoit ſa poſition, lorſque le 2 Janvier, à une heure après minuit, il ordonna de tenir les feux bien allumés & de laiſſer quelques ſoldats pour les entretenir, tandis que le reſte de l'armée marcheroit par ſa droite pour rabattre enſuite ſur la gauche, paſſer derriere l'armée angloiſe & rentrer dans les Jerſeys. Il fallut ſe jetter conſidérablement ſur la droite, afin de gagner *Allenſtown* & les ſources de l'Aſſampik, & enſuite retomber ſur Prince-Town. Ce fut à-peu-près à un mille de cette ville que l'avant-garde du Général Washington, en entrant dans le grand chemin, trouva le Colonel *Mawhowd* qui marchoit tranquillement à la tête de ſon régiment pour ſe rendre à Maidenhead, & de-là à Trenton. Le Général *Mercer* l'attaqua ſur-le-champ, mais il fut repouſſé par le feu des ennemis; alors il voulut charger à la bayonnette, & malheureuſement en ſautant un *foſſé*, il fut enveloppé & poignardé par les Anglois. Les troupes, qui n'étoient pour la plupart que des

milices, furent découragées par la perte de leur Chef, & se retirerent dans les bois, attendant le reste de l'armée qui arriva bientôt après: mais le Colonel Mawhowd avoit continué sa route vers Maidenhead, de sorte que le Général Washington n'eut plus à faire qu'au quarante-huitieme régiment, dont une partie s'étoit portée sur le grand chemin au bruit de la premiere attaque. Il poussa vivement ces troupes, les dissipa & leur fit cinquante ou soixante prisonniers. Cependant le Général Sullivan s'avançoit à grands pas, laissant sur sa gauche le chemin de Prince-Town, dans le dessein de tourner cette ville, & de couper aux troupes qui l'occupoient la retraite qu'elles pouvoient avoir encore sur Brunswik. Deux cents Anglois s'étoient jettés dans un bois par lequel il devoit passer, mais ils n'y tinrent pas longtems; & ils revinrent en désordre à *Nassaw-Hall*; c'est le nom du College dont j'ai parlé. Ils auroient pu s'en emparer & y faire une vigoureuse défense. Il y a toute apparence que leurs Officiers perdirent la tête; car au lieu d'entrer dans la maison, ou seulement dans la cour, ils resterent dans une

une efpece de rue affez large, où ils furent environnés & obligés de mettre bas les armes, au nombre de cent quatre-vingt, non compris quatorze Officiers. Pour le Général Washington, après avoir pris ou diffipé tout ce qui étoit devant lui, il raffembla fes troupes, marcha à Kings-Town, où il fit halte, comme je l'ai dit plus haut, pour continuer enfuite fa marche fur Midle-Brook; ayant fait ainfi près de trente milles dans un jour, mais regrettant encore que fes troupes fuffent trop fatiguées pour marcher jufqu'à Brunfwik, dont il fe feroit emparé alors fans aucune difficulté. Lord Cornwalis n'eut rien de plus preffé que d'y revenir avec toute fon armée. De ce moment la Penfylvanie fut en fûreté, les Jerfeys fe trouverent évacués, & les Anglois réduits aux feules villes de Brunfwik & d'Amboy, où ils furent toujours fur la défenfive, ne pouvant fortir, pas même pour aller au fourrage, fans être repouffés & très maltraités par les milices du pays. Ainfi les grands événemens de la guerre ne font pas toujours les grandes batailles, & l'humanité peut fe confoler par cette feule réflexion, que l'art de la guerre

n'eſt pas néceſſairement un art meurtrier, que l'habileté des Chefs épargne la vie des ſoldats, & que l'ignorance ſeule eſt prodigue de ſang.

L'affaire de Trenton, qui donna origine à celle-ci, ne coûta pas plus cher, & fut peut-être plus glorieuſe, ſans être plus utile. *Addiſſon* diſoit en parcourant les divers Monumens de l'Italie, qu'il croyoit marcher ſur une terre *claſſique*; pour moi je voyageois ſur une terre toute guerriere, & la même matinée devoit m'offrir deux champs de bataille. J'arrivai de bonne heure à Trenton, n'ayant rien remarqué d'intéreſſant ſur la route, ſi ce n'eſt un beau pays qui répond partout à la réputation dont jouiſſent les Jerſeys, car on les appelle le jardin de l'Amérique. En approchant de Trenton, le chemin deſcend un peu, & laiſſe voir à l'eſt de la ville, le verger où les Heſſois ſe raſſemblerent à la hâte & ſe rendirent priſonniers. C'eſt à peu près tout ce que l'on peut dire de ce combat, que les gazettes ont amplifié de part & d'autre. On ſait que le Général Washington, à la tête de trois mille hommes ſeulement, paſſa la Delaware par un tems affreux,

la nuit du 24 au 25 Décembre ; qu'il ſépara ſes troupes en deux colonnes, dont une ſe détourna pour prendre un chemin ſur la gauche qui conduit au grand chemin de Maidenhead, tandis que l'autre marchoit le long de la riviere, droit à Trenton ; que la grande garde des Heſſois fut ſurpriſe, & que la brigade eut à peine le tems de prendre les armes. L'artillerie étoit parquée près d'une égliſe ; on voulut atteler les chevaux, mais l'avant-garde des Américains qui avoit pouſſé le piquet, tira ſur eux & les tua preſque tous. Le Général Washington arriva avec la colonne de droite ; on entoura les Heſſois qui tirerent quelques coups de fuſil, ſans ordre & au haſard. Le Général Washington les laiſſa faire, mais il profita du premier moment où le feu ſe rallentit pour leur envoyer un Officier, qui leur parla en françois, car notre langue eſt celle qui ſupplée à toutes les autres. Les Heſſois entendirent fort bien ſa propoſition ; on leur promit de ne point piller les effets qu'ils avoient laiſſés dans leurs maiſons, & ils rendirent auſſi-tôt leurs armes, qu'à peine ils avoient eu le tems de prendre. Il

eſt certain que leur poſition n'étoit pas bonne; j'ai même peine à comprendre que ce fût un champ de bataille indiqué en cas d'alarme. Il eſt sûr qu'ils auroient eu une retraite aſſurée en paſſant le pont qui eſt ſur la creek au ſud de la ville, mais l'avant-garde de la colonne de droite s'en étoit emparée. Tel fut en peu de mots cet événement, qui n'eſt pas honorable pour les Heſſois, qui n'eſt pas deshonorant non plus; mais qui prouve ſeulement qu'il n'exiſte pas de troupes ſur leſquelles on puiſſe compter, lorſqu'elles ſe ſont laiſſées ſurprendre.

Après avoir vu tant de combats, il étoit juſte que je ſongeaſſe à dîner. Je trouvai mon quartier-général très bien établi dans une belle auberge tenue par M. *William*. L'enſeigne de cette auberge eſt un emblême philoſophique, ou ſi vous voulez, politique. Elle repréſente un Caſtor qui travaille avec ſes petites dents à abattre un gros arbre, & au-deſſous eſt écrit, *perſeverando*. A peine étois-je deſcendu de cheval que je reçus la viſite de M. Livingſton, Gouverneur des *deux Jerſeys*. C'eſt un vieillard conſidéré, & qui paſſe

pour avoir beaucoup d'esprit. Il voulut bien m'accompagner dans une petite promenade que je fis avant dîner, pour reconnoître les environs de la ville, & voir le camp que les Américains avoient occupé avant l'affaire de Prince-Town. Je revins dîner avec le Colonel Moyland, M. de Gimat & deux Aides-de-Camp de M. de la Fayette qui étoient arrivés quelque tems avant moi. Nous étions tous gens de connoissance, très contens de nous trouver ensemble, & de dîner à notre aise, lorsqu'un Juge de Paix qui étoit à Trenton pour affaire, & un Capitaine de l'Artillerie américaine, vinrent se mettre à table avec nous, sans aucune cérémonie; l'usage du pays étant que les voyageurs qui se rencontrent à l'heure du repas, mangent ensemble. Le dîner étoit fort bon, je leur en fis les honneurs; mais ils ne parurent pas s'appercevoir que je l'avois commandé Il y avoit du vin, chose rare & chere en Amérique; ils en burent modérément, & se leverent de table avant nous. J'avois donné ordre qu'on mît tout le dîner sur mon compte; ils l'apprirent en partant, & se mirent en marche sans me rien dire

à ce sujet. J'ai eu souvent occasion d'observer qu'en Amérique, il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politesse est en formule, comme de boire à la santé des convives, d'observer les rangs, de céder la droite, &c. Mais on ne fait de tout cela que ce qu'on en a appris, & le sentiment ne peut rien suggérer; en un mot, la politesse est ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe.

A quatre heures je me remis en marche, après m'être séparé, non sans regret, du bon Colonel Moyland. Je m'acheminai vers Bristol, passant la riviere à trois milles au-dessous de Trenton : à six milles de là on traverse un bois; après l'avoir passé on se rapproche de la Delaware, dont on ne s'écarte plus jusqu'à Bristol. Il étoit nuit lorsque j'arrivai dans cette ville. L'auberge où je descendis est tenue par un M. *Bennezet*, François d'origine, & d'une famille très considérée parmi les *Quakers:* mais celui-ci est un déserteur de cette communion; il est Anglican, & il n'a conservé des principes reçus parmi ses freres, que celui de faire payer plus cher que les autres;

au reſte ſon auberge eſt belle, les fenêtres donnent ſur la Delaware, & la vue en eſt ſuperbe; car cette riviere a plus d'un quart de lieue de large, & coule dans un très beau pays.

Je partis de Briſtol le 30 Novembre entre neuf & dix heures du matin, & j'arrivai à Philadelphie à deux heures après-midi. Le chemin qui conduit à cette ville eſt très large & très beau; on traverſe pluſieurs bourgs ou villages, & on ne fait pas cinq cens pas ſans voir de belles maiſons de campagne. A meſure qu'on avance on trouve la culture plus riche & mieux ſoignée; on voit ſur-tout beaucoup de vergers & de pâturages; enfin tout annonce le voiſinage d'une grande ville, & ce chemin reſſemble aſſez à ceux qui conduiſent à Londres. A quatre milles de Briſtol, on paſſe ſur un bac ou ferry, la Creek de *Neshaminy*. Elle eſt aſſez large, & coule dans une telle direction qu'elle forme une eſpece de preſqu'île du pays qui eſt entr'elle & la Delaware. Il me parut par l'inſpection du pays & par celle de la carte, que lors de la retraite de Clinton, le Général Washington auroit pu paſſer les ſources de cette riviere, pour

la côtoyer enſuite & s'approcher de la Delaware: elle auroit ſervi à couvrir ſon flanc droit; de cette façon il lui auroit été libre de s'approcher de la Delaware, & de la paſſer auſſi-tôt que Clinton. M. de Gimat, à qui je fis cette obſervation, me répondit que le Général Washington n'ayant jamais été sûr du moment où les Anglois évacueroient Philadelphie, craignoit de s'éloigner de Lancaſtre où il avoit tous ſes magaſins. La ville de Francfort, qui eſt à quinze milles de Briſtol & à cinq de Philadelphie, eſt aſſez conſidérable. Une creek coule au devant de cette ville; on la paſſe ſur deux ponts de pierre, car elle ſe diviſe en deux branches, dont l'une me paroît artificielle & deſtinée à faire tourner un grand nombre de moulins, qui fourniſſent de la farine à Philadelphie. Ces moulins néceſſaires à la ſubſiſtance des deux armées, ont fait longtems de la ville de Francfort l'objet d'une longue contention, qui a donné lieu à pluſieurs petits combats; mais la poſition eſt telle qu'elle n'étoit avantageuſe pour aucun des deux partis, car la riviere coule dans un fond, & le

terrein eſt également élevé ſur les deux rives.

Plus on avance vers Philadelphie, plus on reconnoît les traces de la guerre. Les débris des maiſons abattues ou brûlées ſont les monumens que les Anglois ont laiſſés derriere eux, mais ces débris n'offrent que l'image d'un malheur paſſager, & non celle d'une longue adverſité ; à côté des édifices détruits, ceux qui exiſtent encore annoncent la proſpérité & l'abondance. On croit voir la campagne après un orage ; quelques arbres ſont renverſés, mais les autres ſont encore couverts de fleurs & de verdure. Avant d'entrer à Philadelphie, on traverſe les lignes que les Anglois avoient faites dans l'hiver de 1777 à 1778 ; elles ſont encore reconnoiſſables en beaucoup d'endroits. La partie de ces lignes que je vis alors, eſt celle de la droite ; le flanc en eſt appuyé a une groſſe redoute, ou batterie quarrée, qui commande auſſi la riviere. Quelques parties du parapet ont été conſtruites avec une recherche, qui multiplie le travail plus qu'elle ne fortifie les ouvrages : elles ſont faites en forme de *ſcie*, c'eſt-à-dire, compoſées d'une ſuite de petits redans, dont chacun ne peut contenir que trois

hommes. Dès que j'eus passé ces lignes, plusieurs grands édifices frapperent ma vue; les deux principaux étoient un corps de caserne bâti par les Anglois, & un grand hôpital construit antérieurement aux frais des Quakers. Insensiblement je me trouvai dans la ville, & après avoir suivi trois ou quatre rues très larges & parfaitement droites, j'arrivai à la porte de M. le Chevalier de la Luzerne.

Il y avoit justement vingt jours que j'étois partis de Newport, & pendant ces vingt jours, je n'en avois séjourné qu'un à Volontown, & trois à l'armée américaine. Je n'étois donc pas fâché de prendre des quartiers de rafraîchissement, & je n'en pouvois pas desirer de plus agréables que la maison du Chevalier de la Luzerne. J'eus tout le tems de causer avec lui avant le dîner, car à Philadelphie comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq heures, & souvent à six. J'aurois autant aimé que la compagnie ne fût pas assez nombreuse pour me mettre à portée de faire connoissance avec une partie de la ville; mais notre Ministre tient un état considérable, & donne fréquemment de grands dîners, de sorte qu'il est difficile de ne

pas tomber dans ces especes de *guet-à-pens*. Les convives, dont je me rappelle les noms, étoient M. *Governor Morris*, jeune homme plein d'esprit & de vivacité, mais mutilé malheureusement, ayant perdu une jambe par accident; ses amis l'ont félicité sur cet événement, parce-que, disoient-ils, il se livreroit entierement aux affaires publiques: M. *Powel*, possesseur d'une fortune considérable, sans avoir part au gouvernement, son attachement à la cause commune, ayant paru jusqu'ici un peu équivoque: M. *Penbelton*, grand Juge de la Caroline, homme d'une taille très haute, & d'une figure très distinguée; il eut le courage de faire pendre trois *Torys* à Charles-Town, peu de jours avant que la ville se rendît; aussi a-t-il été en danger de perdre la vie & obligé de s'échapper des mains des Anglois, quoique compris dans la capitulation: le Colonel *Lawrens*, fils de M. Lawrens, ci-devant Président du Congrès, & maintenant détenu dans la tour de Londres; il parle très bien françois, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il a été élevé à Geneve; mais il l'est davantage qu'étant marié à Londres,

il ait quitté l'Angleterre pour servir l'Amérique; il s'est distingué en plusieurs occasions, particuliérement à *German-Town*, où il a été blessé : M. *Wright*, Chapelain du Congrès, homme d'une belle figure, & d'un caractere doux & tolérant : le Général *Mifflin*, dont les talens ont brillé également dans la guerre & dans la politique ; il a été Quartier-Maître général de l'armée ; mais il a quitté cette place pour quelques préférences que le Général Green avoit obtenues sur lui : Dom *Francesco*, chargé des affaires d'Espagne ; je crois que c'est tout ce qu'on en peut dire : M. de *Ternan*, Officier françois au service américain ; il avoit été chargé de quelques commissions en Amérique ; après les avoir faites, il a pris de l'emploi dans l'armée ; c'est un jeune homme qui a beaucoup d'esprit & de talens ; il dessine bien & parle l'anglois comme sa propre langue ; il a été fait prisonnier à Charles-Town (1) : le dernier dont je me rappelle le nom, est le Colonel *Armand*, c'est-à-dire, M. de la *Rouerie*, neveu de M. de la *Belinaye*.

(1) Il est à présent Colonel au service de Hollande, dans la légion de Maillebois.

Il a été célebre en France par sa passion pour mademoiselle *B****. ; il l'est en Amérique par son courage & sa capacité (1). Sa famille l'ayant obligé de renoncer à un attachement dont elle craignoit les conséquences, il alla s'ensevelir dans une célebre & profonde retraite ; mais il en sortit bientôt pour passer en Amérique, où il s'est soumis à une abstinence plus glorieuse & à des mortifications plus méritoires. Son caractere est gai, son esprit

(1) M. le Marquis de la Rouerie étoit très jeune alors : sa conduite a montré depuis, que la nature en lui donnant une ame sensible & passionnée, ne lui avoit pas fait un présent qui dût toujours lui être funeste : la gloire & l'honneur en ont employé toute l'activité ; & c'est une observation qui trouveroit place dans l'Histoire aussi bien que dans ce Journal, qu'en portant en Amérique le courage héroïque & chevaleresque de l'ancienne Noblesse françoise, il a tellement su se plier en même tems aux mœurs républicaines, que loin de se prévaloir de sa naissance, il n'a voulu s'y faire connoître que sous son nom de Baptême : de-là vient qu'on l'a toujours appellé le Colonel Armand. Il a commande une légion qui fut détruite en Caroline, à la bataille de Cambden & dans le reste de cette campagne malheureuse. En 1781, il passa en France, y acheta tout ce qui étoit nécessaire pour armer & équiper une nouvelle légion, &, de retour en Amérique, il en fit l'avance au Congrès. Lorsque la paix s'est faite, il avoit été elevé au rang de Brigadier-Général.

eſt agréable, & perſonne ne voudroit qu'il ſe fût voué au ſilence.

Tels étoient ceux de nos convives avec leſquels je fis connoiſſance; car je ne parle pas de M. de Dannemours, Conſul de France à Baltimore; de M. de Marbois, Secrétaire d'Ambaſſade, & de la *famille* de M. le Chevalier de la Luzerne, qui eſt aſſez conſidérable. Le dîner fût ſervi à l'américaine ou, ſi l'on veut, à l'angloiſe; c'eſt-à-dire compoſé de deux ſervices, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremets chauds; l'autre, les pâtiſſeries ſucrées & les confitures : quand celui-ci eſt enlevé, on ôte la nappe & on ſert des pommes, des châtaignes & des noix : c'eſt alors qu'on porte les ſantés; le café qui vient après, ſert de ſignal pour ſortir de table. Ces ſantés ou *toaſts*, comme je l'ai déjà dit plus haut, n'ont aucun inconvénient, & ne ſervent qu'à prolonger la converſation, qui eſt toujours plus animée à la fin du repas : elles n'obligent à faire aucun excès; en quoi elles different beaucoup des ſantés allemandes, & de celles qu'on porte encore dans nos garniſons & dans nos provinces. Mais un uſage abſurde & vrai-

ment barbare, c'eſt qu'au commencement du repas, & la premiere fois qu'on boit, on interpelle chaque individu ſucceſſivement pour boire à ſa ſanté. Il y a de quoi mourir de ſoif pour l'acteur de cette ridicule comédie, tandis qu'il eſt obligé de chercher autour d'une table les noms ou les regards de vingt-cinq ou trente perſonnes, & de quoi mourir d'impatience pour les malheureux à qui il s'adreſſe; car ils ne peuvent donner une attention, bien légitime aſſurément, à ce qu'ils mangent & à ce qu'on leur dit, étant ſans ceſſe appellés de droite & de gauche, ou tiraillés par les gens cruellement charitables, qui veulent bien les avertir des politeſſes qu'ils reçoivent. Les Américains les plus civils ne ſe contentent pas de cet appel général; à chaque fois qu'ils boivent, ils en font de partiels, comme par exemple, de quatre ou cinq perſonnes à la fois. Un autre uſage acheve de déſeſpérer les étrangers, pour peu qu'ils ſoient diſtraits & de bon appétit: les attaques générales & particulieres finiſſent par de véritables duels. On vous dit d'un bout d'une table à l'autre: *Monſieur, voulez-vous permettre que je boive un verre de vin avec vous?* Cette pro-

position eſt toujours acceptée, & n'admet pas même l'excuſe du grand couſin, *on ne boit pas ſans connoître.* Alors il faut ſe faire paſſer une bouteille, puis regarder ſon ennemi, car je ne ſaurois donner un autre nom à celui qui exerce un tel empire ſur ma volonté ; on attend qu'il ſe ſoit verſé du vin à ſon tour, & qu'il ait pris ſon verre, puis on boit triſtement avec lui, comme un ſoldat de recrue imite les tems d'exercice qui lui ſont montrés par ſon caporal. Au reſte, je dois cette juſtice aux Américains, qu'ils ſentent eux-mêmes le ridicule de ces uſages que la vieille Angleterre leur a donnés & qu'elle a quittés depuis. Ils ont propoſé au Chevalier de la Luzerne de s'en diſpenſer, ſachant bien que ſon exemple auroit le plus grand poids ; mais il a voulu s'y conformer, & il a très bien fait. Plus les François ſont en poſſeſſion de donner leurs uſages aux autres peuples, plus ils doivent éviter d'avoir l'air de changer ceux des Américains. Heureuſe notre nation, ſi ſes Ambaſſadeurs & ſes Voyageurs avoient toujours un ſi bon eſprit, & s'ils ne perdoient jamais de vue que, de tous les hommes, ceux qui doivent avoir le maintien

maintien le plus négligé, ſont les maîtres à danſer!

Après ce dîner, que j'ai peut-être prolongé trop long-temps à la maniere de ce pays-ci, le Chevalier de la Luzerne me mena faire des viſites. La premiere fut chez M. Reed, préſident de l'Etat. Cette place répond à celle de Gouverneur dans les autres provinces, ſans avoir pourtant la même autorité; car le gouvernement de la Penſylvanie eſt tout-à-fait démocratique, & conſiſte uniquement dans l'aſſemblée générale, ou, ſi l'on veut, dans la Chambre des Communes. Celle-ci nomme un Conſeil exécutif, composé de douze Membres qui ont un pouvoir très limité, & qui ſont obligés de rendre compte à l'aſſemblée, dans laquelle ils n'ont pas de voix. M. Reed a été Officier général dans l'armée Américaine; il y a montré du courage, & il a eu un cheval tué ſous lui dans une eſcarmouche près de *White-marsh*. C'eſt lui que le Gouverneur *Johnſtone* eſſaya de corrompre en 1778, lorſque l'Angleterre envoya des Commiſſaires pour traiter avec le Congrès; mais cette démarche s'étoit bornée à quelques inſinuations, dont on avoit chargé une Madame

Ferguſon. M. Reed qui eſt homme d'eſprit, un peu intriguant, & ſur-tout avide de la faveur populaire, fit beaucoup d'éclat, publia & exagéra les offres qu'on lui avoit faites. Comme il étoit lié intimement avec le Général Washington, il lui étoit aiſé de juſtifier l'importance qu'il cherchoit à ſe donner. Les plaintes de Madame Ferguſon, qui avoit été compromiſe, une déclaration publique du Gouverneur Johnſtone, dont l'objet étoit de nier les faits, mais qui ne ſervoit qu'à les prouver; diverſes accuſations & réfutations imprimées & rendues publiques, n'eurent d'autre effet que de ſeconder les vues de M. Reed, & de le faire parvenir à ſon but, qui étoit de jouer un premier rôle dans ſa patrie. Malheureuſement ſes prétentions ou ſon intérêt, l'on conduit à ſe déclarer l'ennemi de M. *Franklin*. Lorſque j'étois à Philadelphie, il n'étoit queſtion de rien moins que de rappeller cet homme reſpectable; mais le parti françois, ou celui du Général Washington, ou pour mieux dire encore, le parti vraiment patriote, a prévalu, & on s'eſt contenté d'envoyer en France un Officier chargé de repréſenter le mauvais état

de l'armée, & de demander des habillemens, des tentes, & de l'argent dont elle avoit grand beſoin. Le choix tomba ſur le Colonel Lawrens.

M. Reed habite une belle maiſon, arrangée & meublée à l'angloiſe. Je trouvai chez lui Madame Washington, qui arrivoit de Virginie, & qui alloit joindre ſon mari, comme elle a coutume de le faire à la fin de chaque campagne. C'eſt une femme de quarante à quarante-cinq ans, un peu graſſe, mais fraîche & d'une figure agréable. Aprés avoir paſſé un quart d'heure chez M. Reed, nous allâmes voir M. Huntington, Préſident du Congrès : nous le trouvâmes dans ſon cabinet, éclairé par une ſeule chandelle. Cette ſimplicité rappelloit celle des Fabricius & des Philopemenes. M. Huntington eſt un homme droit, qui n'épouſe aucun parti, & ſur lequel on peut compter. Il eſt né dans le Connecticut, & il étoit délégué pour cet Etat, lorſqu'il fut élu Préſident.

Ma journée ayant été ſuffiſamment employée, le Chevalier de la Luzerne me ramena dans la maiſon où il m'avoit fait préparer un logement. C'étoit celle du Miniſtre d'Eſpagne, où il y avoit

plusieurs appartemens vacans ; car M. *Miralès* qui l'occupoit, mourut il y a un an à Moris-Town. Son Secrétaire est resté chargé des affaires, maître de la maison, & très content d'avoir *l'incarico*, qui emporte avec soi, outre la correspondance, une table entretenue aux frais du Roi d'Espagne. Le Chevalier de la Luzerne, quoique très bien & très agréablement logé, n'avoit jamais d'appartemens à donner; cependant il m'en fit arranger un le lendemain, ce qui contribua beaucoup à mon bonheur pendant mon séjour à Philadelphie. Je me trouvois placé justement entre M. de Marbois & lui, & à portée de causer avec eux à tous les instans de la journée.

Celle du 22 commença, ainsi que toutes les journées américaines, par un grand déjeuner. Comme on dîne très tard chez le Chevalier de la Luzerne, quelques longes de veau, quelques gigots de mouton, & autres bagatelles de ce genre, se glissent toujours parmi les tasses de thé & de café, & ne manquent pas d'être très bien accueillies. Après ce léger repas, qui ne dura guere qu'une heure & demie, nous allâmes voir les dames,

ſuivant l'uſage de Philadelphie, où la matinée eſt l'heure la plus convenable pour faire des viſites. Nous commençâmes par Madame *Beech* : elle méritoit tout notre empreſſement, puiſqu'elle eſt fille de M. Franklin. Simple dans ſes manieres comme ſon reſpectable pere, elle en a auſſi la bienfaiſance. Elle nous mena dans une chambre, toute remplie d'ouvrages récemment faits par les dames de Philadelphie. Ces ouvrages n'étoient ni des veſtes brodées au tambour, ni des garnitures de filet, ni même de l'or parfilé ; c'étoit des chemiſes pour les ſoldats de Penſylvanie. Les dames en avoient acheté la toile ſur leurs propres penſions, & elles s'étoient fait un plaiſir de les couper & de les coudre elles-mêmes. Sur chaque chemiſe étoit marqué le nom de la dame ou de la demoiſelle qui l'avoit faite, & le nombre des chemiſes montoit à 2200. Sans doute, c'eſt ici la place d'une réflexion bien *morale* & bien *triviale* ſur la différence de nos mœurs avec celles de l'Amérique ; mais moi, je penſe qu'en pareille occaſion, nos dames françoiſes en feroient autant, & j'oſe croire encore que de tels ouvrages inſ-

pireroient des vers auſſi agréables que ceux dont on accompagne les envois annuels de berceaux, de caroſſes, de maiſons, de châteaux, &c, péniblement & gauchemeut fabriqués en parfilage. C'eſt, il faut l'avouer, une ſource abondante d'idées très ingénieuſes; mais le bon tems en eſt paſſé, & elles commencent à s'épuiſer. Au reſte ſi quelque philoſophe ſévere veut cenſurer les mœurs françoiſes, je ne lui conſeille pas de s'adreſſer à Madame P***, chez qui je fus conduit en ſortant de chez Madame Beech. C'eſt la femme agréable de Philadelphie; elle a le goût auſſi délicat que la ſanté : enthouaſiſte à l'excès de toutes les modes de France, elle n'attend que la fin de cette petite révolution ci, pour en faire une plus importante dans les mœurs de ſa nation.

Après avoir rendu un hommage légitime à cette excellente patriote, je m'empreſſai de faire connoiſſance avec M. *Morris*. C'eſt un négociant très riche; c'eſt par conſéquent un homme de tous les pays, car le commerce a par-tout le même caractere. Il eſt libre dans les monarchies, il eſt égoïſte dans les républiques; étranger, ou, ſi l'on

veut, citoyen dans tout l'univers, il exclut également les vertus & les préjugés qui s'oppofent à fon intérêt. On aura peine à croire qu'au milieu des défaftres de l'Amérique, citoyen d'une ville à peine échappée des mains des Anglois, M. Morris poffede une fortune de 8 millions. Cependant, c'eft dans les crifes les plus fâcheufes que les grandes fortunes fe forment & s'élevent. Les retours heureux de plufieurs vaiffeaux, les courfes encore plus heureufes des corfaires qu'il a armés, ont accru fes richeffes au-delà de fon attente, fi ce n'eft au-delà de fes fouhaits. En effet, il eft fi accoutumé au fuccès de fes corfaires, que lorfqu'on le voit le Dimanche plus férieux qu'à l'ordinaire, on conclut qu'il n'eft point arrivé de prife la femaine précédente. Cet état floriffant du commerce, tant à Philadelphie que dans la baye de Maffachuffet, eft abfolument dû à l'arrivée de l'efcadre françoife. Les Anglois ont abandonné toutes leurs croifieres pour la bloquer dans Newport, & encore y ont-ils bien mal réuffi, car ils n'ont pas pris une feule chaloupe venant à Rhode-Ifland ou à Providence. M. Morris eft un gros homme

fort ſimple dans les manieres ; mais ſon eſprit eſt fin & délié, ſa tète parfaitement organiſée, & il entend les affaires publiques auſſi bien que les ſiennes : il étoit membre du Congrès en 1776. On doit le compter parmi les perſonnages qui ont eu le plus d'influence dans la révolution de l'Amérique. Il eſt ami de M. Franklin, & ennemi décidé de M. Reed. Sa maiſon eſt belle & reſſemble parfaitement aux maiſons de Londres ; il y vit ſans faſte, mais non pas ſans dépenſe ; car il n'épargne rien de ce qui peut contribuer à ſon bonheur, & à celui de Madame Morris, à laquelle il eſt très attaché. Républicain zelé, & philoſophe épicurien, il a toujours joué un premier rôle à table & dans les affaires (1). J'ai déja parlé de M. Powel; il faut à préſent parler de ſa femme ; & en effet il feroit difficile de ſéparer l'une de l'autre, deux

(1) M. Morris a depuis rempli pendant trois ans la place de *Financier* ou Contrôleur-Général, qui a été créée pour lui. Il avoit pour adjoint M. *Governor Morris* dont il a été parlé plus haut, & qui a bien juſtifié l'opinion qu'on avoit de ſes talens. On peut aſſurer que l'Europe offre peu d'exemples d'une perſpicacité & d'une facilité pareille à la ſienne : elle s'adapte avec le même ſuccès aux affaires, aux ſciences & aux lettres.

personnes qui depuis 20 ans vivent ensemble dans la plus douce union; je ne dirai pas comme mari & femme, ce qui n'emporteroit pas en Amérique l'idée d'une parfaite égalité, mais comme deux amis singulierement assortis par l'esprit, les goûts & les connoissances. M. Powel, comme je l'ai dit plus haut, a voyagé en Europe, & en a rapporté le goût des beaux arts: sa maison est ornée d'estampes précieuses & de bonnes copies de plusieurs tableaux d'Italie. Madame Powel n'a pas voyagé, mais elle a beaucoup lu, & avec profit: il seroit peut-être injuste de dire qu'elle differe en ce point de la plupart des dames américaines; mais ce qui la particularise le plus, c'est le goût qu'elle a pour la conversation, & l'usage vraiment européen qu'elle sait y faire de son esprit & de ses connoissances.

Je crains que mes lecteurs, si j'en ai jamais, ne fassent cette réflexion très naturelle; c'est que les visites sont par-tout bien ennuyeuses, & comme on ne peut prévenir les François, en fait d'épigramme, qu'en se pressant beaucoup, je veux prendre l'avance sur eux. Je les avertis cepen-

dant que je les tiens quittes d'un long dîner que le Chevalier de la Luzerne donna ce jour-là aux Délégués du sud. J'aurai occasion de parler ailleurs de quelques-uns de ces Délégués, & ceux qui ne me la fourniront pas, méritent d'être passés sous silence.

Dans la crainte que les délices de Capoue ne me fissent oublier les campagnes d'*Annibal* & de *Fabius*, je voulus monter à cheval, dès le 2 décembre, pour aller voir le champ de bataille de *Germantown*. On peut se rappeller qu'en 1777, après la defaite de Brandy-Wine, l'armée américaine ne jugea pas à propos de défendre Philadelphie, & qu'elle se retira sur la haute *Skuylkill*, tandis que les Anglois s'emparoient sans résistance de la capitale de la Pensylvanie. Fiers de leurs succès, & remplis de cette confiance qui les a toujours trompés, ils avoient partagé & dispersé leurs forces : la plus grande partie de leurs troupes campoit sur la Skuylkill, à quatre milles de Philadelphie; une autre occupoit la ville de Germantown, à huit milles au nord de cette place, & ils venoient de faire un détachement considérable sur

Billingsport pour favoriſer le paſſage de leur flotte qui eſſayoit inutilement de remonter la Delaware. Dans cette circonſtance, le Général Washington jugea que c'étoit le tems de faire reſſouvenir les Anglois qu'il exiſtoit encore une armée américaine. On ne ſait ce qu'il faut louer davantage, ou de la ſage intrépidité du Chef, ou de la réſolution que montra ſon armée en allant attaquer ces mêmes troupes dont elle n'avoit pu ſoutenir le choc un mois auparavant. Germantown eſt une longue ville ou bourg, qui conſiſte dans une ſeule rue, & qui reſſemble aſſez à la Villette ou à Vaugirard. De la premiere maiſon au ſud, à la derniere du côté du nord, il y a près de trois quarts de lieue. Le corps anglois qui occupoit cette ville, ou plutôt qui la couvroit, étoit campé près des dernieres maiſons du côté du nord, & placé de façon que la rue ou le grand chemin partageoit le camp par le milieu. Ces troupes pouvoient monter à trois ou quatre mille hommes. Le Général Washington qui occupoit une poſition à dix milles de là, près de *Shippack creek*, partit de ſon camp vers minuit, & marcha ſur deux colonnes, dont l'une devoit

tourner Germantown du côté de l'eſt, l'autre du côté de l'oueſt : deux brigades de la colonne de droite avoient ordre de former le corps de réſerve, & de ſe ſéparer de cette colonne au moment de l'attaque, pour ſuivre la grande rue de Germantown. Il ſurvint un brouillard très épais qui favoriſa la marche de l'armée, mais qui rendit l'attaque plus difficile, parce qu'il fut impoſſible de concerter les mouvemens & les déployemens des troupes. Les milices marchoient ſur la droite & ſur la gauche, extérieurement aux deux colonnes, n'étant point compromiſes, & longeant toujours les bois, tant du côté de Francfort que de celui de la Skuylkill. Le Général Washington fit halte un moment avant le jour, à une croiſée de chemin qui n'étoit pas éloignée d'un demi-mille du *piquet*, ou poſte avancé des ennemis. Là, il apprit par un dragon anglois qui s'étoit enivré & égaré, que le détachement de Billingsport venoit de rentrer. Cette nouvelle inattendue ne lui fit pas changer de deſſein ; il continua ſa route à la tête de la colonne de droite, & tomba ſur le piquet des Anglois qui fut ſurpris, mis en déroute,

& poussé jusqu'au camp, où il porta la premiere nouvelle de l'arrivée des Américains. On prit les armes & on se replia à la hâte, laissant les tentes tendues & tous les équipages à l'abandon. Il falloit profiter de ce moment, & les François n'y auroient pas manqué; on auroit eu même bien de la peine à les empêcher, ou de suivre les ennemis trop loin, ou de se disperser pour piller le camp. C'est ici que l'on peut juger du caractere américain; peut-être cette armée, malgré sa lenteur dans ses manœuvres & son inexpérience à la guerre, méritera-t-elle les éloges des Européens. Le Général Sullivan qui commandoit la colonne de droite, en forma tranquillement & lentement les trois brigades de tête; & après les avoir mises en bataille, il traversa le camp des Anglois sans qu'aucun soldat s'arrêtât pour piller: il s'avança ainsi, laissant les maisons sur la gauche & poussant devant lui tout ce qui faisoit résistance dans les enclos & dans les jardins; enfin il pénétra dans la ville même, où il fut engagé pendant quelque tems avec les troupes qui défendoient une petite place près du marché.

Tandis que les choſes réuſſiſſoient ainſi vers la droite, le Général Washington, à la tête de la réſerve, eſpéroit de voir arriver ſa colonne de gauche & pourſuivoit ſa marche par la grande rue. Mais un feu de mouſqueterie, qui ſortoit d'une grande maiſon ſituée à portée de piſtolet de la rue, arrêta tout court la tête de ſes troupes. Il fut réſolu d'attaquer cette maiſon; mais il falloit du canon, car on ſavoit qu'elle étoit bâtie en pierre & qu'on ne pouvoit y mettre le feu. Malheureuſement on n'avoit que du canon de ſix: le Chevalier Dupleſſis-Mauduit en conduiſit deux pieces près d'une autre maiſon qui n'étoit pas à deux cens pas de la premiere. Ce canon ne fit aucun effet; il perçoit les murailles, mais ne les abattoit pas. Le Chevalier de Mauduit, plein de cette ardeur qui, à l'âge de ſeize ans, lui fit entreprendre le voyage de la Grece, pour voir les champs de bataille de *Platée* & des *Thermopyles*, & à celui de vingt, l'engagea à chercher des lauriers en Amérique, réſolut alors d'attaquer de vive force cette maiſon, qu'il ne pouvoit réduire à coups de canon. Il propoſa au Colonel Lawrens

de prendre avec lui quelques hommes déterminés, & d'aller tout près de là enlever dans une grange de la paille & du foin, qu'ils amasseroient près de la porte principale pour y mettre le feu. On peut concevoir que cette idée se soit offerte à deux jeunes gens bien valeureux; mais il est difficile de croire que de ces deux nobles aventuriers, l'un soit à présent en chemin pour la France, & l'autre bien portant à Newport(1). M. de Mauduit ne doutant pas qu'on apportât derriere lui toute la paille de la grange, s'en alla droit à une fenêtre du rez-de-chaussée qu'il enfonça & sur laquelle il monta. A la vérité, il fut reçu à-peu-près comme cet amant qui, montant par une échelle pour voir sa maîtresse, trouva le mari qui l'attendoit sur le balcon: je ne sais si on lui demanda aussi ce qu'il faisoit là, & s'il répondit *je me promene;* mais ce que je sais, c'est que tandis qu'un galant homme, le pistolet à la main, lui proposoit de se rendre, un autre moins honnête entrant brusquement dans

(1) M. Lawrens a été depuis la victime d'une valeur trop inconsidérée: il a été tué en Caroline, dans une escarmouche de peu d'importance, & peu de tems avant que la paix fût signée.

la chambre, tira un grand coup de fusil, lequel renversa, non M. de Mauduit, mais l'Officier qui vouloit le prendre. Après ces légeres méprises & cette petite contestation, l'embarras étoit de se retirer. Il falloit s'exposer au feu meurtrier qui sortoit du premier & du second étage : d'un autre côté, on avoit pour spectateurs une partie de l'armée américaine, & il auroit été ridicule de revenir en courant. M. de Mauduit, en véritable François, aima mieux s'exposer à la mort qu'au ridicule ; mais les balles respecterent nos préjugés ; il revint sain & sauf, & M. Lawrens qui ne s'étoit pas plus pressé que lui, en fut quitte pour une légere blessure à l'épaule. Je ne veux pas omettre une circonstance qui prouve encore à quoi tient souvent la vie des militaires. Le Général Washington pensa que si l'on sommoit le Commandant de ce poste, il ne feroit pas difficulté de se rendre : on proposa à M. de Mauduit de prendre avec lui un tambour & de faire cette sommation ; mais il fit observer qu'il parloit mal anglois & ne seroit peut être pas entendu ; on envoya un Officier américain qui, précédé d'un

tambour

tambour & tenant un mouchoir blanc à la main, ne devoit pas courir le moindre risque : les Anglois ne répondirent à cet Officier que par des coups de fusil, & il fut étendu sur le carreau.

Cependant les ennemis commençoient à se rallier : l'armée angloise avoit marché de son camp près de la Skuilkill pour secourir Germantown, & Cornwalis arrivoit à course de Philadelphie avec les grenadiers & chasseurs, tandis que le corps de réserve des Américains perdoit son tems près de la maison de pierre, & que la colonne de gauche se trouvoit à peine en mesure d'attaquer. La partie étoit devenue trop inégale ; il fallut songer à la retraite: elle s'exécuta en bon ordre, & le Général Washington alla prendre une excellente position à quatre milles de Germantown ; de sorte que le soir de la bataille il se trouva six milles plus près des ennemis qu'il n'étoit auparavant. La capacité qu'il venoit de montrer dans cette occasion, la confiance qu'il avoit inspirée à une armée qu'on croyoit découragée, & qui, semblable à l'hydre de la fable, reparoissoit avec une nouvelle tête plus menaçante encore, étonnerent les Anglois &

les tinrent en respect jusqu'à ce que la défaite de Burgoyne donnât un autre aspect à leurs affaires. C'est ce qu'on peut dire de plus favorable sur cette journée, malheureusement trop sanglante pour l'avantage que l'on en a retiré. Les militaires qui verront le local, ou qui auront sous les yeux un plan exact, penseront, je crois, que l'entreprise a manqué parce qu'on lui a donné trop d'étendue. Le projet de battre d'abord le corps avancé, ensuite l'armée, & de s'emparer après de Philadelphie, étoit absolument chimérique : en effet, la ville de Germantown ayant plus de deux milles de longueur, présentoit trop d'obstacles aux attaquans, & trop de points de ralliement aux Anglois; d'ailleurs, ce n'est pas dans les pays coupés & sans avoir de cavalerie, qu'on gagne de ces grandes batailles qui détruisent ou dissipent les armées. Si le Général Washington se fût contenté de marcher sur Whitemarsh, & de couvrir sa marche par un gros corps de troupes, qui se seroit avancé jusqu'à Germantown, il auroit surpris l'avant-garde angloise & l'auroit forcée à se retirer avec perte; & si, content de cette espece de

leçon donnée à une armée victorieuse, il se fût replié sur la nouvelle position qu'il vouloit occuper, il auroit parfaitement rempli son objet, & tout l'honneur de la journée lui seroit resté. Mais supposant le projet d'attaque, tel qu'il fut adopté, il me paroît qu'on a fait deux fautes, assez excusables à la vérité : l'une de perdre son tems à mettre en bataille la colonne du Général Sullivan, au lieu de marcher tout de suite au camp ennemi; l'autre de s'amuser à attaquer la maison de pierre. La premiere faute paroîtra très pardonnable à ceux qui ont vu les troupes américaines, telles qu'elles étoient alors : ils savent qu'elles n'avoient nulle instruction, & qu'elles étoient si mal disciplinées, qu'elles ne pouvoient ni conserver le bon ordre en marchant en colonne, ni se déployer ensuite quand le cas l'auroit exigé; car l'expérience, qui est toujours brouillée avec M. de Menil-Durand, nous apprend que l'ordre profond est celui qui est le plus sujet au désordre & à la confusion, & qui demande par conséquent le plus de flegme & de discipline. La seconde faute se justifiera par l'espérance qu'on eut toujours de s'emparer de la

maiſon de pierre, dont on meſuroit l'importance ſur l'obſtination que les ennemis mettoient à la défendre. Il eſt sûr qu'il y avoit deux meilleurs partis à prendre : le premier, de pourſuivre ſon chemin ſans s'inquiéter d'un feu de mouſqueterie, qu'on auroit toujours aſſez rallenti en détachant quelques fuſiliers pour tirer ſur les fenêtres; & le ſecond, celui de laiſſer le village ſur la gauche, pour y rentrer trois cents pas plus loin. Alors on ſe feroit contenté de s'emparer d'une autre maiſon vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient : quoique cette maiſon ne ſoit pas tout-à-fait ſi haute que la premiere, le feu qui en ſeroit ſorti auroit ſuffi pour contenir les Anglois & aſſurer la retraite en cas de beſoin.

En me permettant cette ſorte de cenſure, je ſens combien je dois me défier de mes propres lumieres, ſur-tout n'ayant pas été préſent à l'action; mais j'ai fait les mêmes obſervations à MM. Lawrens, de Mauduit & de Gimat, & il m'a paru qu'ils ne pouvoient les réfuter. On ſait la part que les deux premiers ont eue à ce combat ; le troiſieme a vu pluſieurs fois le champ de bataille avec

le Général Washington, qui lui a expliqué les mouvemens des deux armées, & il eſt plus en état que perſonne de bien entendre & de bien rendre ce qu'il a entendu.

Lorſque j'eus aſſez examiné la poſition de Germantown, je retournai à Philadelphie par le plus court chemin, & plus vîte encore que je n'étois venu; car il faiſoit un froid très piquant, & d'ailleurs je n'avois que le tems néceſſaire pour m'habiller, & pour aller dìner avec le Chevalier de la Luzerne chez les Délégués des Etats du nord. Il faut ſavoir que les Délégués, ou ſi l'on veut, les membres du Congrès, ont une taverne à eux, où ils donnent de fréquens repas; mais pour ne pas raſſembler trop de monde à-la-fois, ils ſe diviſent en deux parties, & comme on le voit, d'une maniere aſſez géographique, la ligne de démarcation étant de l'eſt à l'oueſt. Le dìner fut bon & ſimple, & la réception qu'on nous fit, honnête & cordiale, mais ſans cérémonie. Deux Délégués faiſoient les honneurs, chacun à un bout de la table. M. *Duane*, Député de l'Etat de New-York, occupoit cette place du côté où j'étois. C'eſt un homme gai &

ouvert, qui parle volontiers, & boit auſſi ſans répugnance. Je cauſai quelque tems, mais moins que je ne l'aurois voulu, avec M. *Charles Thompſon*, Secrétaire du Congrès. Il paſſe avec raiſon pour un des hommes les plus inſtruits de ſon pays : quoiqu'il ſoit homme de cabinet, & peu répandu dans la ſociété, ſes manieres ſont polies & aimables. M. *Samuel Adams*, Député pour Maſſachuſett-Bay, n'étoit point à ce dîner ; en ſortant de table, j'allai le voir. Lorſque j'entrai chez lui, je le trouvai tête-à-tête avec une jeune fille de quinze ans, qui lui préparoit ſon thé : on n'en ſera pas ſcandaliſé, ſi l'on ſait qu'il a ſoixante ans au moins. Perſonne n'ignore en Europe qu'il a été un des premiers auteurs de la révolution préſente. J'ai éprouvé près de lui cette ſatisfaction qu'on a rarement dans le monde, & même au théâtre, de trouver la perſonne de l'acteur correſpondante au rôle qu'il joue. Je vis un homme tout entier à ſon objet, qui ne me parloit que pour me donner une bonne opinion de ſa cauſe, & une grande idée de ſa nation. Son extérieur ſimple & meſquin ſembloit fait pour contraſter avec la force & l'étendue de ſes penſées ;

elles étoient toutes tournées vers la république, & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & précision, comme une armée qui marche à l'ennemi, n'a pas l'air moins audacieux pour observer les loix de la tactique. Parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays, j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité. Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée, & ils étoient retournés à la maison paternelle. Leur pere, indigné de cette action, les chargea de fers, & les conduisit lui-même au Lord Stirling leur Général. Celui-ci fit ce que tout autre auroit fait à sa place; il leur pardonna. Le pere, aussi patriote, mais moins févere qu'un Romain, fut heureux de conserver ses enfans; cependant il en parut étonné, & s'approchant du Général: Milord, lui dit-il, les larmes aux yeux, *c'est plus que je n'avois espéré, t'is more than I hop'd.* Je quittai à regret M. Adams, me promettant bien de le revoir encore, & ma soirée se termina par une visite au Colonel *Bland*, Délégué de la Caroline. C'est un grand & bel homme, qui a voyagé dans les Indes occidentales où il a appris le françois. On le dit

bon militaire ; maintenant il ſert ſa patrie dans le Congrès, & la ſert bien : en effet, les Délégués du ſud ont beaucoup de crédit ; ils travaillent ſans relâche à attirer à eux l'attention du Gouvernement, & à éloigner toute idée d'acheter la paix à leurs dépens.

Le 3, il fit un ſi vilain temps qu'il me fut impoſſible de ſortir ; cependant je n'eus pas à me plaindre de l'emploi de cette journée : je la paſſai toute entiere à cauſer avec M. le Chevalier de la Luzerne & M. de Marbois, ou à lire des papiers intéreſſans qu'ils voulurent bien me confier. M. Huntington m'avoit prévenu que, le lendemain matin, il me feroit voir la ſalle où le Congrès s'aſſemble : je m'y rendis à dix heures, & je le trouvai qui m'attendoit, accompagné de pluſieurs Délégués. Cette ſalle eſt ſpacieuſe ſans magnificence ; ſon plus bel ornement eſt le portrait du Général Washington, plus grand que nature : il eſt repréſenté en pied, dans cette attitude noble & douce qui lui eſt naturelle ; des canons, des drapeaux & tous les attributs de la guerre forment les acceſſoires du tableau. On me conduiſit enſuite dans la ſalle de la ſecrétai-

rerie, qui n'a rien de remarquable que la maniere dont elle eſt meublée; les drapeaux pris ſur les ennemis y ſervent de tapiſſerie. De là on paſſe dans la bibliotheque, qui eſt aſſez grande, mais qui n'eſt pas remplie à beaucoup près; le peu de livres dont elle eſt compoſée, m'a paru bien choiſi. C'eſt dans l'ancien hôtel-de-ville que le Congrès a fait ſon établiſſement : cet édifice eſt aſſez beau; l'eſcalier ſurtout eſt large & noble : quant aux ornemens extérieurs, ils ne conſiſtent que dans la décoration de la porte, & dans pluſieurs tables de marbre placées au-deſſous des croiſées. J'ai remarqué une recherche dans les combles, qui m'a paru nouvelle : les cheminées ont été releguées aux deux extrémités du bâtiment, qui eſt un quarré long, & elles ont été conſtruites de maniere qu'elles ſont liées enſemble en forme d'arcade, repréſentant ainſi une eſpece de portique.

Après avoir pris congé du Préſident & des Délégués, je retournai chez le Chevalier de la Luzerne, & comme il faiſoit un verglas affreux, je reſtai chez moi. J'y reçus la viſite de M. Wilſon, Avocat célebre, & auteur de pluſieurs pamphlets ſur les

affaires préſentes. Il poſſede dans ſa bibliotheque nos meilleurs auteurs ſur le droit public & la juriſprudence; les œuvres du Préſident Monteſquieu & du Chancelier d'Agueſſeau y tiennent le premier rang, & il en fait ſon étude journaliere. Après le dîner, qui fut un dîner privé & à la françoiſe, j'allai voir Madame Bingham, jeune & jolie femme, âgée ſeulement de dix-ſept ans : ſon mari, qui étoit là ſuivant l'uſage américain, n'en a gueres plus de vingt-cinq; il a été Agent du Congrès à la Martinique, & il en eſt revenu ſachant aſſez bien le françois, & ayant conçu beaucoup d'attachement pour M. de Bouillé. Je paſſai le reſte de la ſoirée chez Madame Powel, où je comptois bien trouver une converſation agréable; mon attente ne fut pas trompée, & je m'y oubliai aſſez longtems.

Le 5, j'allai encore à l'hôtel-de-ville; mais c'étoit pour aſſiſter à l'aſſemblée de l'Etat de Penſylvanie; car la ſalle où cette eſpece de parlement s'aſſemble, eſt dans le même édifice que celle du Congrès. J'étois avec M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, M. de Gimat, & tout ce qu'il y avoit de François ou de *Gallo-*

Américains à Philadelphie. Nous nous plaçâmes fur un banc vis-à-vis la chaire de l'Orateur : il avoit à fa droite le Préfident de l'Etat ; la place des Clercs ou des Greffiers étoit le long d'une grande table qui eft devant l'Orateur. Les débats rouloient fur quelques tranfgreffions, dont on accufoit la commiffion de la tréforerie. Le Confeil exécutif fut mandé & entendu. Il n'y eut gueres que le Général Mifflin qui parla ; il le fit avec efprit & avec grace, mais avec une intention marquée de contredire le Préfident de l'Etat, qui n'eft pas de fes amis. Sa manière de s'exprimer, fes geftes, fon maintien, l'air d'aifance & de fupériorité qu'il confervoit toujours, me retraçoient parfaitement ces membres de la Chambre des Communes, qui font accoutumés à donner le ton aux autres, & à faire tout plier fous leur opinion. L'affaire n'ayant pu être terminée dans la matinée, l'Orateur quitta la chaire ; la Chambre fe forma en comité, & s'ajourna.

La matinée n'étoit pas encore avancée, & j'avois de quoi la bien employer : j'étois attendu en trois endroits ; chez un amateur d'hiftoire naturelle,

chez un anatomiſte, & au college, ou plutôt à l'univerſité de Philadelphie. Je commençai par le cabinet d'hiſtoire naturelle. Cette collection, aſſez petite & aſſez meſquine, eſt très renommée en Amérique, parce qu'elle n'y a pas de rivale; elle a été formée par un peintre genevois, appellé M. *Cimetiere*, nom qui conviendroit mieux à un médecin qu'à un peintre. Ce galant homme eſt venu à Philadelphie, il y a vingt ans, pour y faire des portraits, & depuis il n'en eſt pas ſorti; il y vit toujours garçon & toujours étranger, choſe très rare en Amérique, où l'on ne tarde pas à acquérir les deux titres de mari & de citoyen. Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce cabinet, c'eſt une grande quantité de *vis*, eſpece de coquillage aſſez commune, dans leſquelles s'eſt moulée exactement une pierre très dure, ſemblable au *Jade*. Il ne me paroît pas douteux que ces pétrifications ſe ſoient formées par le tranſport ſucceſſif de molécules lapidifiques qui ont été voiturées par les eaux & aggrégées par le concours de l'air fixe. Après avoir fatigué mes jambes & ſatisfait mes yeux, comme cela arrive toujours dans les cabinets d'hiſtoire naturelle, je

jugeai à propos de quitter la terre pour le ciel; c'eſt-à-dire en ſtyle vulgaire, que j'allai à la bibliotheque de l'univerſité voir une machine très ingénieuſe, qui repréſente tous les mouvemens céleſtes. Je me hâte d'annoncer que je n'en ferai pas la deſcription; car rien n'eſt ſi fatiguant ni ſi ennuyeux que la deſcription d'une machine quelconque : il me ſuffit d'aſſurer qu'une partie de celle-ci expoſe parfaitement ſur un point vertical tous les mouvemens des planetes dans leur orbite; & que l'autre, deſtinée ſeulement à repréſenter celui de la lune, montre de la maniere la plus ſenſible ſes phaſes, ſes nœuds & ſes différentes latitudes. Le Préſident du college, & M. de *Rittenhauſen* qui a inventé & exécuté cette machine, ſe donnerent la peine de m'en expliquer tous les détails : ils parurent très contens de ce que je ſavois aſſez d'anglois & d'aſtronomie pour les entendre; ſur quoi je dois obſerver que le dernier article eſt plus à la honte des Américains qu'à ma louange, l'almanach étant à-peu-près le ſeul livre d'aſtronomie qui ſoit étudié à Philadelphie. M. de Rittenhauſen eſt d'une famille allemande, comme

ſon nom ſeul l'indique; mais il eſt né à Philadelphie, où ſa profeſſion eſt d'être horloger. C'eſt un homme très ſimple & très modeſte: ce n'eſt pas un Mathématicien de l'ordre des Euler & des d'Alembert; mais il en ſait aſſez pour bien connoître les mouvemens des corps céleſtes. Quant à ſon talent pour les méchaniques, il ne faut pas chercher à en rendre raiſon; on ſait que c'eſt celui de tous qui doit le moins à l'étude, & le plus à la nature : c'eſt même une choſe digne d'obſervation que, malgré le peu de rapport que l'on apperçoit entre cette diſpoſition particuliere & la délicateſſe de nos ſens, ou la perfection de nos organes, il arrive plus ſouvent qu'on naiſſe méchanicien que peintre ou muſicien. L'éducation, la rigueur même de l'éducation, a fait ſouvent des artiſtes célebres dans ces derniers genres, & l'on n'a pas d'exemple qu'elle ait fait un machiniſte.

Cette matinée ſembloit vouée aux ſciences, & mes courſes étoient une eſpece d'encyclopédie : en effet, je ne quittai la bibliotheque de l'univerſité que pour me rendre chez un célebre anatomiſte, appellé le docteur *Shovel*. Voici en peu de mots

son histoire. Il est né en Angleterre il y a plus de soixante-dix ans : après y avoir fait ses premieres études en médecine & en chirurgie, il alla en France pour se perfectionner sous M. Winsloo. En 1734, il passa aux Indes occidentales, où depuis il a pratiqué la médecine, tantôt à la Barbade, tantôt à la Jamaïque ; mais toujours appliqué, toujours laborieux. Pendant la guerre de 1744, le hasard voulut qu'on amenât à la Barbade une prise sur laquelle il y avoit beaucoup de cire. M. Shovel profita de cette heureuse occasion pour faite divers essais d'anatomie en cire, & il a si bien réussi qu'il a poussé cet art au plus haut point de perfection. En le voyant, on a peine à comprendre qu'il ait pu accorder tant de patience & d'obstination avec sa vivacité naturelle ; car il semble que le soleil du tropique ait conservé en lui toute la chaleur de la jeunesse : il parle avec feu, & s'exprime en françois aussi facilement que s'il étoit encore dans nos écoles de chirurgie. Du reste, c'est un parfait original : son goût dominant est celui de la dispute ; il étoit Whig lorsque les Anglois étoient à Philadelphie, & il est devenu Tory

depuis qu'ils en ſont partis; il ſoupire toujours après l'Europe, ſans ſe decider à y retourner, & déclamant ſans ceſſe contre les Américains, il reſte parmi eux. Son intention, en venant ſur le continent, étoit de rétablir ſa ſanté, afin de ſe mettre en état de traverſer les mers: c'étoit vers le tems où la guerre s'eſt allumée; depuis, il croit qu'il ne lui eſt plus libre de partir, quoique perſonne ne l'en empêche. Quant à moi, je le trouvai plus curieux que ſes anatomies qui, à la vérité, m'ont parues ſupérieures à celles de l'inſtitut de Bologne, mais inférieures à celles de Mademoiſelle *Bieron*, la cire ayant toujours un luiſant qui s'éloigne de la nature.

A la fin de cette matinée j'étois comme une abeille qui eſt ſi chargée de miel qu'elle peut à peine regagner ſa ruche. Je revins chez le Chevalier de la Luzerne, la mémoire bien meublée, & après avoir pris une autre nourriture que celle de l'eſprit, je conſacrai ma ſoirée à la ſociété. J'étois prié à prendre du thé chez le Colonel Bland, c'eſt-à-dire à me trouver à une eſpece d'aſſemblée qui reſſemble aſſez aux *converſations* d'Italie; car

ici,

ici, le thé tient lien de *rinfresco*. M. *Rowley*, Gouverneur de la Géorgie, M. *Izard*, M. *Arthur Lee*, les deux derniers récemment arrivés d'Europe, M. de la Fayette, MM. de Noailles, de Damas, &c. étoient du nombre des invités. La scene étoit ornée par plusieurs Dames ou Demoiselles, parmi lesquelles Miss Shippen, fille du Docteur Shippen & cousine de Madame Arnold, méritoit d'être distinguée. On voit qu'en Amérique les crimes des individus ne rejaillissent pas sur leur famille : non seulement le frere du Docteur Shippen avoit marié sa fille au traître Arnold, peu de tems avant sa désertion, mais on croit généralement qu'étant Tory lui-même, il avoit inspiré ses sentimens à sa fille, & que les charmes de celle-ci, qui est aussi très jolie, n'ont pas peu contribué à entraîner vers le crime une ame corrompue par l'avarice avant d'être dominée par l'amour.

De retour chez le Chevalier de la Luzerne, nous nous rassemblâmes tous les Militaires françois & gallo-américains, & nous prîmes nos arrangemens pour un voyage très agréable que nous commençâmes le lendemain. En effet, le 6 au matin, M. de

la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, le Chevalier Dupleſſis-Mauduit, MM. de Gimat & de Neville, Aides-de-Camp de M. de la Fayette, M. de Monteſquieu, M. Linch & moi, nous nous mîmes en marche pour aller à trente milles de Philadelphie voir le champ de bataille de *Brandy-Wine*. M. de la Fayette ne l'avoit pas revu depuis qu'à l'âge de vingt ans, après s'être ſéparé de ſa femme, de ſes amis, des plaiſirs du monde & de ceux de la jeuneſſe, il avoit, à mille lieues de ſa patrie, verſé la premiere goutte de ſang qu'il offroit à la gloire, ou plutôt à cette cauſe ſi noble qu'il a toujours ſoutenue depuis avec le même zele, mais avec plus de bonheur. Nous paſſâmes la Skuylkill au ſud de Philadelphie, au même Ferry où M. du Coudray ſe noya en 1777. Nous reconnûmes là les traces de quelques retranchemens que les ennemis avoient élevés après s'être rendus maîtres de Philadelphie; & prenant enſuite ſur la gauche, nous trouvâmes à quatorze milles la petite ville de *Cheſter*. Elle eſt bâtie à l'endroit où la creek de ce nom ſe jette dans la Delaware. C'eſt une eſpece de port où les vaiſſeaux qui remontent cette

riviere, relâchent quelquefois. Les maiſons, qui peuvent être au nombre de quarante ou cinquante, ſont jolies, & bâties de pierres ou de briques. En ſortant de Cheſter, & en ſuivant le chemin de Brandy-Wine, on paſſe le pont de pierre où M. de la Fayette, tout bleſſé qu'il étoit, arrêta les fuyards & fit les premieres diſpoſitions pour rallier l'armée derriere la creek. Le pays qui eſt au-delà, n'offre aucune particularité; il reſſemble au reſte de la Penſylvanie, c'eſt-à-dire qu'il eſt alterné de bois & de terreins défrichés. Il étoit déjà tard lorſque nous arrivâmes à portée du champ de bataille. Comme nous ne pouvions le voir que le lendemain matin, & que nous étions trop nombreux pour reſter enſemble, il fallut nous ſéparer en deux diviſions. MM. de Gimat & de Mauduit, & mes deux Aides-de-Camp, reſterent avec moi dans une auberge à trois milles en deçà de Brandy-Wine; & M. de la Fayette, accompagné des autres voyageurs, alla plus loin demander l'hoſpitalité à un Quaker nommé *Benjamin Ring*, chez qui il avoit logé avec le Général Washington la veille de la bataille. J'allai le joindre de bonne heure le lende-

main matin, & je le trouvai en grande amitié avec ſon hôte qui, tout Quaker qu'il étoit, paroiſſoit enchanté de recevoir chez lui le *Marquis*. Nous montâmes à cheval à neuf heures, munis d'un plan fait ſous les yeux du Général Howe, & gravé en Angleterre; mais nous tirâmes encore plus de lumieres d'un Major américain, à qui M. de la Fayette avoit donné rendez-vous. Cet Officier avoit été préſent au combat, & ſon habitation ſe trouvant ſur le champ de bataille même, il le connoiſſoit mieux que perſonne.

On doit ſe ſouvenir qu'en 1777 les Anglois, ayant eſſayé inutilement de traverſer les Jerſeys pour ſe rendre par terre à Philadelphie, avoient été obligés de ſe rembarquer & de doubler les caps, afin d'entrer dans la baie de Cheſapeak, & de la remonter enſuite juſqu'à l'embouchure de la riviere *d'Elk*. Ils y arriverent le 25 Août, après une navigation pénible en mer, mais heureuſe dans la baie, qu'ils remonterent beaucoup plus facilement qu'ils ne s'en étoient flattés eux-mêmes. Tandis que la mer, les vents & trois cens vaiſſeaux, aidoient aux manœuvres de l'armée ennemie, M. Washington

étoit resté quelques jours à Midlebrook, dans une des positions les plus embarrassantes où un Général d'armée puisse se trouver. Au nord, les troupes de Burgoyne, après avoir pris Ticonderoga, s'avançoient vers Albany; au sud, une armée angloise de quinze mille hommes étoit embarquée & pouvoit se porter, ou dans la baie de Chesapeak, comme elle le fit, ou pénétrer par la Delaware, ou rentrer dans la riviere d'Hudson, & la remonter jusqu'à Westpointe, pour donner la main à Burgoyne, & couper l'armée américaine qui, de ce moment-là, auroit été pour jamais séparée des Etats de l'est & du nord. De toutes les chances, celle-ci étoit sans doute la plus fâcheuse; aussi M. Washington n'abandonna-t-il sa position qu'après avoir eu des nouvelles certaines que la flotte angloise avoit doublé le cap *May*. Qu'on se représente la situation dans laquelle se trouve un Général, lorsqu'obligé de comprendre dans son plan de défense un pays immense & une longue étendue de côtes, il ne sait pas, même à cinquante lieues près, où se porte son ennemi; & que, n'apprenant plus de ses nouvelles, ni par des patrouilles, ni par des détachemens, ni même

par des couriers, il ſe voit réduit à obſerver la bouſſole & à conſulter les vents, avant de former une réſolution. Dès que le mouvement des ennemis fut décidé, le Général Washington ne tarda pas à mettre en marche ſon armée; je devrois dire ſes ſoldats, car un nombre de ſoldats, quelque conſidérable qu'il ſoit, ne forme pas toujours une armée. La ſienne étoit de 12,000 hommes au plus. C'eſt à la tête de ces troupes, la plupart récemment levées, qu'il traverſa en ſilence la ville de Philadelphie, tandis que le Congrès ordonnoit de combattre, & cependant faiſoit tranſporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics, préſage ſiniſtre du ſuccès qui devoit ſuivre ſes conſeils.

L'armée paſſa la Skuylkill & vint occuper un premier camp près de *Wilmington*, ſur le bord de la Delaware. Cette poſition avoit un double objet: en effet, les vaiſſeaux de guerre, après avoir conduit le Général Howe juſqu'à la riviere d'Elk, avoient deſcendu la baie de Cheſapeak, puis remonté enſuite la Delaware, & ſecondés de quelques troupes de débarquement, ils paroiſſoient

vouloir en forcer les paſſages. Cependant le Général Washington ne tarda pas à s'appercevoir que la poſition qu'il avoit priſe devenoit tous les jours plus dangereuſe. Les Anglois ayant achevé leur débarquement, étoient prêts à s'avancer dans le pays ; ſon flanc droit étoit expoſé, & il découvroit à-la-fois Philadelphie & tout le Comté de Lancaſter. Il fut donc réſolu que l'armée repaſſeroit la creek de Brandy-Wine, & prendroit un camp ſur la rive gauche de cette riviere. Celui qu'on choiſit étoit certainement le meilleur qu'on pût prendre pour en diſputer le paſſage. La gauche étoit très bonne & ſe trouvoit appuyée à des bois fourrés qui ſe prolongeoient juſqu'à l'endroit où la creek ſe jette dans la Délaware. En approchant de ſon confluent, cette creek devient de plus en plus encaiſſée & difficile à guéer : ſur les deux rives, les hauteurs ſont également élevées ; mais par cela même l'avantage reſtoit toujours à celui qui défendoit le paſſage. Une batterie de canon, avec un bon parapet, étoit dirigé vers le gué de *Chadd'sford* (1), & tout paroiſſoit en ſûreté de ce

(1) Dire ou écrire le gué de Chadds'ford, c'eſt faire un pléo-

côté-là ; mais vers la droite le terrein étoit ſi couvert, qu'il étoit impoſſible de juger les mouvemens des ennemis, & de les côtoyer en cas qu'ils vouluſſent, comme ils ne manquerent pas de le faire, détacher un corps de troupes par leur gauche, pour paſſer la riviere plus haut. La ſeule précaution qui fût permiſe conſiſtoit donc à placer cinq ou ſix brigades en échelons, pour veiller ſur cette partie-là. Le Général Sullivan en eut le commandement ; il reçut ordre de côtoyer les ennemis s'ils venoient à marcher par leur gauche, & dans la ſuppoſition qu'ils réuniroient leurs forces du côté de Chadd'sford, de paſſer lui-même la riviere & de faire une puiſſante diverſion ſur leur flanc.

Lorſqu'un Général a ſu tout prévoir, qu'il a fait les meilleures diſpoſitions poſſibles, & que dans l'action, ſon activité, ſon jugement & ſon courage répondent à la ſageſſe des meſures qu'il a

---

naſme dont les oreilles accoutumées à la langue angloiſe feront choquées; car *ford* en cette langue, eſt la même choſe que *gué* en françois : mais ceux qui ne ſavent pas l'anglois chercheront inutilement ſur la carte le gué de Chadd; & dans le cas préſent la clarté eſt préférable à la régularité.

prises, n'a-t-il pas déja triomphé aux yeux de tout juge impartial ? & si par des malheurs imprévus, le laurier qu'il a mérité vient à tomber de ses mains, n'est-ce pas à l'Histoire à le ramasser soigneusement pour le replacer sur sa tête ? Espérons qu'elle s'acquittera de ce devoir mieux que nous, & voyons comment de si sages dispositions furent déconcertées par les méprises de quelques Officiers & l'inexpérience des troupes.

Le 11 Septembre, le Général Howe occupa les hauteurs sur la droite de la creek : il y forma en bataille une partie de ses troupes, & fit dresser quelques batteries vis-à-vis le gué de Chadd'sford, tandis que ses troupes légeres attaquoient & poussoient devant elles un corps de chasseurs, (*Rifle-men*) qui avoit passé sur la rive droite pour observer de plus près ses mouvemens. Le Général Washington voyant que la canonnade se prolongeoit, sans que les ennemis se disposassent à passer la riviere, jugea qu'ils avoient un autre objet. Il étoit instruit qu'une grande partie de leur armée s'étoit portée plus haut sur la creek & menaçoit sa droite; il sentit combien il étoit important de

conſerver une œil attentif ſur tous les mouvemens de ce corps; mais le pays étoit ſi fourré, que les patrouilles ne pouvoient rien découvrir. Il faut obſerver que le Général Washington n'avoit qu'un très petit nombre d'hommes à cheval, & qu'il les avoit envoyés ſur la droite du côté de *Dilworth*, pour éclairer cette partie là. Il ordonna à un Officier, qu'il croyoit intelligent, de paſſer la riviere & de faire en ſorte de ſavoir au juſte, quel chemin prenoit le Lord Cornwalis; car c'étoit lui qui commandoit ce corps ſéparé: l'Officier revint, & aſſura que Cornwalis marchoit par ſa droite pour rejoindre *Knypauzen* du côté de Chadd's-ford. Suivant ce rapport, l'attaque paroiſſoit déterminée vers la gauche. Une autre Officier fut encore envoyé: celui-là rapporta que Cornwalis avoit changé de direction, & qu'il s'avançoit à grands pas par le chemin qui mene au gué de *Jeffries*, à deux milles plus haut que *Birmingham's church*. Auſſitot le Général Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite. Malheureuſement les chemins étoient mal reconnus & n'étoient pas du tout ouverts: le Général Sul-

livan eut beaucoup de peine à traverſer les bois, & lorſqu'il en ſortit pour gagner une petite hauteur qui eſt près de Birmingham's-church, il trouva que les colonnes angloïſes montoient la même hauteur du côté oppoſé. Ce n'étoit pas une petite affaire de mettre en bataille des troupes comme les ſiennes; il n'eut le tems ni de choiſir ſa poſition, ni de former ſa ligne. Les Anglois gagnerent la hauteur, pouſſerent les Américains ſur les bois, & les ſuivirent juſqu'à la liſiere de ces bois, où ils acheverent de les diſperſer.

Pendant le peu de tems que dura cette eſpece de déroute, Lord Stirling & M. *Conway* avoient eu celui de former leur brigade dans un terrein aſſez avantageux : c'eſt une eſpece de mamelon, couvert en partie par les bois auxquels il eſt adoſſé. Ces mêmes bois protégeoient ſa gauche, & ſur la droite du mamelon, mais un peu en arriere, ſe trouvoit la ligne de Virginie, qu'on avoit miſe en bataille ſur un lieu un peu élevé & au bord d'une eſpece de futaye. La colonne de gauche des ennemis, qui n'avoit pas été engagée avec Sullivan, ſe déploya rapidement & marcha à ces

troupes, avec autant d'ordre que de vivacité & de courage. Les Américains firent un feu très vif, qui n'arrêta pas les Anglois, & ce ne fut que lorsque ceux-ci furent à vingt pas d'eux, qu'ils lâcherent pied & se jetterent dans les bois. Lord Stirling, M. de la Fayette & le Général Sullivan lui-même, après la défaite de sa division, étoient venus combattre avec ce corps de troupes, dont le poste étoit le plus important, & la résistance plus longue. C'est là que M. de la Fayette fut blessé à la jambe gauche; il étoit pour lors occupé à rallier les troupes qui commençoient à s'ébranler. Sur la droite, la ligne de Virginie fit quelque résistance; mais les Anglois avoient gagné une hauteur, d'où leur artillerie les prenoit en écharpe: ce feu dut être très vif, car la plupart des arbres portent l'empreinte des boulets ou des balles de cartouches. Les Virginiens plierent à leur tour, & la droite fut alors entiérement découverte.

Quoiqu'il y eût près de trois milles de là à Chadd'sford, le Général Knypauzen entendit le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, &

jugeant que l'affaire étoit férieufement engagée, la confiance qu'il avoit dans les troupes Angloifes & Heffoifes, lui fit conclure qu'elles étoient victorieufes. Vers cinq heures du foir, il defcendit des hauteurs fur deux colonnes (1), l'une au gué de *John*, qui tourna la batterie des Américains, & l'autre plus bas au gué de Chadd'sford. Celle-ci marcha droit à la batterie & s'en empara : alors le Général Waine, dont la brigade étoit en bataille, la gauche à une hauteur & la droite tirant vers la batterie, replia cette droite & garnit les hauteurs, faifant ainfi une efpece de changement de front. Dans un pays où il n'y a ni colonnes ouvertes, ni pofitions fucceffives à prendre en cas de malheur, il eft difficile de faire aucune difpofition de retraite. Les différens corps qui avoient été battus, fe précipiterent tous dans le chemin de Chefter où ils ne firent qu'une colonne,

---

(1) Plufieurs perfonnes, entr'autres des Officiers anglois prifonniers que j'ai queftionnés, affurent que le corps de Knypauzen ne paffa la riviere que fur une feule colonne au gué de Chadd ; mais qu'il fe fépara enfuite en deux parties, dont l'une tourna la batterie, & l'autre l'attaqua de front.

l'artillerie, les bagages & les troupes, étant confusément mêlés. A l'entrée de la nuit le Général Waine suivit aussi ce chemin, mais en meilleur ordre, & les Anglois contents de leur victoire n'inquiéterent pas sa retraite.

Telle est l'idée que je me suis faite de la bataille de Brandy-Wine, d'après ce que j'ai entendu dire au Général Washington lui même, à MM. de la Fayette, de Gimat & de Mauduit, & aux Généraux Waine & Sullivan. Je dois cependant observer qu'on ne s'accorde pas généralement sur quelques détails : plusieurs personnes prétendent, par exemple, que Knypauzen après avoir passé la riviere, continua de marcher sur une seule colonne qui se dirigea sur la batterie, & le plan anglois ne marque que celle là ; mais il donne une fausse direction à cette colonne, & d'ailleurs, le Général Washington & le Général Waine m'ont assuré qu'il y en avoit eu deux, & que celle de gauche avoit tourné la batterie, qui sans cela, n'auroit pas été emportée. Il est également difficile de reconnoître sur le plan, tout le terrein sur lequel Cornwalis a combattu. Les relations des deux

côtés ne donnent gueres plus de lumieres; ainsi j'ai été obligé de conclure d'après les différens récits, & de n'en suivre aucun.

Tandis que nous examinions le champ de bataille dans le plus grand détail, nos domestiques étoient allés à Chester nous faire préparer un dîner & un logis; nous les suivîmes d'assez près & nous y arrivâmes à quatre heures après-midi. Le chemin ne me parut pas long; car le hasard ayant un peu séparé du reste de la troupe M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles & moi, nous commençames une conversation fort agréable, qui ne finit qu'à Chester. Je leur fis observer qu'après n'avoir parlé d'autre chose que de guerre pendant trois heures, nous avions tout de suite changé d'objet, pour ne nous entretenir que de Paris, & de toutes sortes de détails relatifs à nos sociétés particulieres. Cette transition étoit toute françoise, mais elle ne prouve pas que nous aimions moins la guerre, que les autres peuples; elle prouve seulement que nous aimons mieux nos amis. A peine fûmes nous arrivés à Chester, que nous vîmes descendre des barges ou bateaux de l'Etat, que

le Préſident nous envoyoit pour nous ramener à Philadelphie, notre projet étant de remonter le lendemain la Delaware, pour examiner les forts de *Redbanck* & de *Mifflin*, ainſi que tous les autres poſtes qui avoient ſervi à la défenſe de cette riviere. Un Officier de la Marine Américaine, qui étoit venu ſur ces barges & qu'on avoit chargé de nous conduire, nous apprit que le matin même, il étoit arrivé à Philadelphie deux vaiſſeaux qui venoient de l'Orient, après une traverſée de trente cinq jours. L'eſpérance d'avoir quelques lettres ou quelques nouvelles d'Europe, penſa nous faire rompre nos projets, & nous décider à partir ſur le champ pour Philadelphie; cependant comme il faiſoit très beau tems, & que le lendemain matin nous devions avoir la marée pour nous, ce qui rendoit notre voyage beaucoup plus facile, nous réſolumes de reſter à Cheſter, & M. de la Fayette ſe contenta d'envoyer un homme à cheval à Philadelphie, pour demander des nouvelles & rapporter ſes lettres en cas qu'il en eût. Ce courier fut de retour avant neuf heures; il n'étoit porteur que d'un ſeul billet de M. de la Luzerne, par lequel

lequel nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé aucune lettre par ces vaisseaux ; mais que les Capitaines assuroient que M. de Castries étoit Ministre de la Marine.

Pendant que le courier alloit & revenoit, nous nous étions rendus à l'auberge où l'on avoit préparé notre dîner & nos logis. L'extérieur de cette maison n'étoit pas imposant, & plusieurs personnes faisoient déja des dispositions pour s'établir ailleurs, lorsqu'après un plus mûr examen, nous trouvâmes qu'il y avoit une place très suffisante pour douze maitres, à-peu-près autant de domestiques & dix-neuf chevaux. Notre compagnie s'étoit augmentée du Major que nous avions rencontré sur le champ de bataille de Brandy-Wine, & de l'Officier qui nous avoit amené les barges. On nous servit un excellent dîner, & on nous donna de très bon vin. Le thé, qui suivit de près le dîner, réussit aussi bien ; de sorte que toute la jeunesse avec laquelle je voyageois, fut de très bonne humeur, & tellement en gaieté qu'elle ne cessa de rire, de chanter & même de danser pendant toute la soirée. Les gens de la maison, qui ne voyoient

dans cette compagnie que deux Officiers-Généraux, l'un François & l'autre Américain, accompagnés de leur *famille*, & non une ſociété d'amis joyeux de ſe trouver réunis dans un autre hemiſphere, ne comprenoient pas qu'on pût être ſi gai ſans être ivre, & nous croyoient des gens deſcendus de la lune. Cette ſoirée, qui fut prolongée juſqu'à onze heures, ſe termina heureuſement; car nous eûmes de très bons lits, & tels qu'on les pourroit trouver dans une maiſon de campagne bien meublée. Nous les quittâmes à ſix heures du matin, pour nous raſſembler dans la ſalle à manger, où l'on avoit préparé, aux lumieres, un très bon déjeuner. A ſept heures nous nous embarquâmes & traverſant la Delaware, en la remontant un peu, nous abordâmes à *Billing'sport*. C'eſt un fort qui a été conſtruit en 1779, pour appuyer la gauche de la premiere barriere des chevaux de friſe, deſtinés à fermer le paſſage de la riviere. Ce poſte ne fut d'aucune utilité, car les fortifications ayant été commencées ſur un plan trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvoit diſpoſer, on jugea à propos de l'abandonner. Depuis on les a

réduites ; & on a d'autant mieux fait, qu'on s'est éloigné ainsi de quelques points par lesquels le fort étoit commandé. La situation présente des affaires, n'attirant point l'attention de ce côté-là, les fortifications sont un peu négligées. Il y avoit pour toute batterie un assez bon obusier de fonte, & cinq pieces de canon de 18 ; que le Major *Amstrong*, qui commande sur la riviere ; & qui étoit venu me recevoir, fit tirer à mon arrivée. Lorsqu'on aura plus d'argent & de loisir, on fera bien de ne pas négliger ce poste, ainsi que tous ceux qui peuvent servir à la défense de la riviere. En effet, cette guerre-ci une fois terminée, on ne verra plus d'armées européennes sur le continent, & tout ce qu'on aura à craindre de l'Angleterre, en cas qu'on vienne à se brouiller avec elle, se bornera à quelques expéditions maritimes, dont l'unique but sera de détruire des vaisseaux, de ravager le pays, & même de brûler les villes qui se trouveront à portée de la mer. Malheureusement Billing'sport appartient à l'Etat de Jersey, qui n'en peut tirer aucun avantage ; & celui de Pensylvanie, dont il feroit la sûreté, n'a d'autres

O 2

voies à employer que ſes propres inſtances & les recommandations du Congrès, qui ne ſont pas toujours écoutées. Quoi qu'il en ſoit, Philadelphie a pris d'autres précautions pour ſa défenſe. Celles-ci ne dépendent que de l'Etat de Penſylvanie, & cet avantage ſe trouve réuni à celui d'une excellente poſition dont on ne tardera pas à faire un fort inexpugnable ; je veux parler du fort Mifflin, où nous allâmes en ſortant de Billings'port, & toujours en remontant la riviere. L'île ſur laquelle ce fort a été conſtruit, & celle appellée *Mud-Iſland*, appuient la droite d'une ſeconde barriere de chevaux de friſe, dont la gauche eſt défendue par celui de *Redbank ;* mais il faut obſerver que la barriere ne fermoit que le grand canal de la riviere, ſeul chemin par lequel on croyoit que les vaiſſeaux puſſent paſſer. Près de la rive droite ſe trouve une île, longue à-peu-près de deux milles, & dont le ſol, ainſi que celui de la plupart des îles de la Delaware, eſt ſi bas, qu'à marée haute, on ne voit que la tête des roſeaux dont elle eſt couverte ; ſon nom eſt *Hog-Iſland.* Entre cette île & le continent, un petit paſſage reſte ouvert ;

mais on s'étoit toujours perſuadé qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour qu'aucun bâtiment portant du canon pût y paſſer. A l'extrêmité de ce canal & en le remontant, on laiſſe ſur ſa gauche un terrein marécageux, tellement entouré par des creeks & des navilles, qu'il forme une véritable île, appellée *Province-Iſland.* Ce poſte étoit au pouvoir des ennemis : ils y avoient établi des batteries qui incommodoient celles de l'île Mifflin, mais pas aſſez cependant pour forcer les Américains à l'abandonner.

L'armée angloiſe ſe trouvoit alors dans une ſinguliere poſition : elle avoit acheté & maintenu la poſſeſſion de Philadelphie au prix de deux batailles ſanglantes ; mais elle reſtoit enfermée entre la Skuylkill & la Delaware, ayant devant elle l'armée de Washington qui la tenoit en reſpect, & derriere elle pluſieurs forts occupés par les Américains, qui lui fermoient ainſi le paſſage de la Delaware. Cependant il falloit nourrir une grande ville & une armée entiere ; il étoit donc néceſſaire de s'ouvrir le chemin de la mer, & de s'aſſurer la navigation de la riviere. Toutes les fois qu'on ſe rap-

pelle les obſtacles innombrables que les Anglois ont eus à ſurmonter dans la guerre préſente, on a peine à s'expliquer les ſuccès qu'ils ont obtenus; mais ſi l'on vient à réfléchir à tous les événemens imprévus qui ont trompé l'attente des Américains, & déconcerté les meſures les mieux priſes, on demeure perſuadé qu'ils étoient voués à la deſtruction, & que l'alliance de la France a pu ſeule opérer leur ſalut. Dans ce voyage, en particulier, chaque inſtant m'en offroit la preuve. Lorſqu'on me montroit la place où *l'Auguſta*, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons, avoit pris feu & ſauté en l'air en voulant forcer les chevaux de friſe, & que plus loin j'appercevois les reſtes du *Merlin*, vaiſſeau de vingt-deux canons, qui, dans la même action, s'échoua & fut brûlé par les Anglois eux-mêmes, tandis que les Heſſois perdoient inutilement cinq ou ſix cens hommes devant le fort de Redbanck, il me ſembloit voir l'armée angloiſe, affamée dans Philadelphie, ſe retirer honteuſement & péniblement à travers les Jerſeys, & mon imagination jouiſſoit déja du triomphe des Américains. Mais tout à coup la ſcene changeoit à mes

yeux, & je ne voyois plus que la fatalité qui rassembla, vers le canal de Hog-Island, les eaux contrariées depuis long temps par les chevaux de frise ; & je me rappellois avec douleur que, le 15 Novembre, trois semaines après les attaques infructueuses dont je viens de parler, les Anglois réussirent à faire passer, sur la barre de ce canal, le *Vigilant* & un autre petit vaisseau de guerre ; qu'ils remonterent ainsi la riviere, & tournerent le fort Mifflin dont ils prirent les batteries à revers, & qu'alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre que d'abandonner de toutes parts la défense des chevaux de frise, pour se retirer précipitamment par la rive gauche de la Delaware.

Les Américains instruits par une triste expérience, ont prévenu pour l'avenir le malheur qui leur a coûté si cher. Je vis avec plaisir qu'on travailloit à étendre les fortifications de l'île Mifflin, de façon que le fort sera fermé de toute part, & de toute part aussi environné de la Delaware qui lui servira de fossé : des souterreins à l'épreuve de la bombe devant encore offrir un asyle assuré à la garnison, on pourra désormais considérer ce

fort comme inexpugnable. C'eſt M. du Portail qui en a donné le plan; le Major Amſtrong me le fit voir ſur le lieu même, & je trouvai qu'il répondoit parfaitement à la juſte réputation de ſon auteur.

Il nous reſtoit à viſiter le fort de Redbanck: pour y aborder il fallut traverſer de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amuſement de l'aſſurer, que la matinée étant déja avancée & la marée prête à deſcendre, nous ſerions obligés d'omettre Redbanck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaiſions à tourmenter, étoit M. du Pleſſis Mauduit, qui, à la fois Ingénieur & Officier d'artillerie, avoit été chargé alors d'arranger ce poſte & de le défendre, ſous les ordres du Colonel *Green*. En deſcendant de notre bateau, il nous propoſa de nous conduire chez un Quaker, dont la maiſon eſt à une demi-portée de fuſil du fort, ou plutôt des reſtes du fort; car il eſt actuellement détruit, & il en reſte à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Mauduit,

eſt un peu tory ; j'ai été obligé de lui abattre ſa grange & de couper ſes arbres fruitiers; mais il ſera bien aiſe de voir M. de la Fayette, & il nous recevra bien. Nous le crûmes ſur ſa parole, mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker aſſis au coin de ſon feu, occupé à nétoyer des herbes : il reconnut M. de Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi; mais il ne daigna pas lever ſes yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des complimens & enſuite des plaiſanteries. Après le ſilence de *Didon*, je n'en connois pas de plus ſévere. Nous prîmes aiſément notre parti ſur cette mauvaiſe réception, & nous nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eûmes pas fait cent pas que nous trouvâmes une petite élévation de terre, ſur laquelle étoit placée verticalement une pierre, qui portoit cette courte épitaphe : *ici eſt enterré le Colonel Donop*. M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ſes bras deux jours après l'action : il nous aſſura que nous ne pouvions plus faire un pas ſans fouler aux

pieds les reftes de quelque Heffois; en effet on en avoit enterré près de trois cens en avant du foffé.

Le fort de Redbandk étoit deftiné, comme je l'ai dit plus haut, à appuyer la gauche des chevaux de frife. Dans cet endroit, la Delaware eft efcarpée; mais cet efcarpement même permettoit d'approcher du fort, à couvert & fans être expofé au feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient, plufieurs galeres armées de canons, & deftinées à défendre les chevaux de frife, avoient pris leur pofte le long de l'efcarpement, & le voyoient à revers. Les Américains peu inftruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-deffus de leurs forces, avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbank. Lorfque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le Colonel Green, il fe hâta de réduire ces fortifications, en faifant une coupure de l'oueft à l'eft, qui les transforma en une efpece de groffe redoute à-peu-près pantagone. Un bon rempart en terre, fraifé à hauteur du cordon, un foffé & un abattis en avant du foffé, faifoient

toute la force de ce poſte où l'on avoit placé trois cens hommes & quatorze pieces de canon. Le 22 Octobre, on eut nouvelle dans la matinée, qu'un détachement de deux mille cinq cens Heſſois s'avançoit; bientôt après on le vit paroître ſur la liſiere d'un bois qui ſe trouve au nord de *Redbank*, à-peu-près à une portée de canon. On ſe préparoit à ſe défendre, lorſqu'un Officier Heſſois s'avança précédé d'un tambour: on le fit approcher, mais ſa harangue fut ſi inſolente qu'elle ne ſervit qu'à irriter la garniſon, & à lui inſpirer plus de réſolution. « *Le Roi d'Angleterre*, » dit-il, *ordonne à ſes ſujets rébeles de mettre* » *bas les armes, & ils ſont prévenus que ſi on* » *attend le combat, on ne fera de quartier à* » *perſonne* ». La réponſe fut qu'on acceptoit le marché, & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures après-midi, les Heſſois firent un feu très vif, d'une batterie de canon qu'ils avoient établie, & bientôt après ils déboucherent & marcherent au premier retranchement: ils le trouverent abandonné, mais non pas détruit; de ſorte qu'ils crurent en avoir chaſſé les Américains.

Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancerent vers la redoute. Le même tambour qui, peu d'heures auparavant, étoit venu fommer la garnifon & avoit paru auffi infolent que fon Officier, marchoit à la tête battant la charge; il fut renverfé par terre ainfi que cet Officier, au premier coup que l'on tira. Cependant les Heffois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laiffant la riviere fur la droite: ils étoient déja parvenus à l'abattis & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorfqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fufils, qui les prenoient de front & en flanc; car le hafard avoit fait, qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un faillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une efpece de caponiere, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des ennemis, & qui leur tiroit à brûle pourpoint. On voyoit à chaque inftant les Officiers rallier leurs foldats, remarcher à l'abattis, & tomber au milieu des branches qu'ils s'effor-

çoient de couper. On diſtingua le Colonel Donop à l'ordre dont il portoit les marques, à ſa belle figure & à ſon courage; on le vit tomber comme les autres. Les Heſſois repouſſés par le feu de la redoute, eſſayerent de s'en garantir en attaquant du côté de l'eſcarpement; mais le feu des galeres les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de monde: enfin ils quitterent priſe & regagnerent le bois en déſordre.

Voilà ce qui ſe paſſoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du ſud, & plus heureuſe que la premiere elle paſſa l'abattis, traverſa le foſſé & monta la berme; mais elle fut arrêtée par la fraiſe, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eût vu que la premiere attaque commençoit à plier, la ſeconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on n'oſoit encore ſortir du fort & l'on craignoit toujours quelque ſurpriſe; mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques paliſſades qui avoient été arrachées: il ſortit avec un petit nombre de ſoldats, & il fut bien ſurpris de voir une vingtaine de Heſſois debout ſur la berme & collés contre le talus du parapet.

Ces ſoldats, qui avoient eu le courage d'aller juſques là, ſentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner, & ne jugerent pas à propos de s'y expoſer; on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les paliſſades, M. de Mauduit s'occupa de faire raccommoder les abattis; il ſortit encore avec un détachement, & c'eſt alors qu'il vit, autant que l'obſcurité de la nuit pût le permetre, le déplorable ſpectacle des morts & des mourans qui étoient entaſſés les uns ſur les autres. Une voix s'éleva du milieu de ces cadavres, & dit en anglois: *qui que vous ſoyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel Donop: M. de Mauduit le fit prendre par ſes ſoldats & le fit porter dans le fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracaſſée; mais ſoit que les Américains ne regardaſſent pas ſa bleſſure comme mortelle, ſoit qu'ils fuſſent échauffés par le combat, & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant, ils ne purent s'empêcher de dire tout haut: *Eh bien! eſt-il décidé qu'on ne fera point de quartier? Je ſuis entre vos mains*, répondit le Colonel, *vous pouvez*

vous venger. M. de Mauduit n'eut pas de peine à impofer filence, & ne s'occupa plus que des foins qu'on pouvoit donner au bleffé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit : *Monfieur vous me paroiffez étranger, qui êtes-vous ? — Officier françois*, répartit l'autre. *Je fuis content*, repliqua Donop, en fe fervant de notre langue, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut tranfporté dans la maifon du Quaker, où il vécut trois jours, pendant lefquels il s'entretint fouvent avec M. de Mauduit. Il lui dit qu'il étoit depuis longtems ami de M. de Saint-Germain, qu'il vouloit en mourant lui recommander fon vainqueur & fon bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui pour dernier fervice, de l'avertir lorfqu'il feroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce trifte devoir : *c'eft finir de bonne heure une belle carriere*, dit le Colonel ; *mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon fouverain.* Quinze Officiers bleffés avoient été trouvés comme lui fur le champ de bataille ; M. de Mauduit eut

la satisfaction de les conduire lui-même à Philadelphie, où il fut très bien reçu du Général Howe. Par un hasard assez singulier, il se trouva que ce jour là même, les Anglois avoient appris indirectement la capitulation de Burgoyne, dont il étoit mieux instruit qu'eux. Ils faisoient semblant de n'en rien croire : *vous qui êtes François*, lui disoient-ils, *parlez-nous franchement, croyez-vous que cela soit possible? Je sais*, dit-il, *que le fait est vrai; vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

Peut-être me suis-je trop étendu sur cet événement; mais du moins je n'aurai point à m'excuser auprès de ceux qui partageront la douce satisfaction que j'éprouve à fixer mes yeux sur les lauriers de l'Amérique, & à reconnoître des François parmi ceux qui les ont cueillis. Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le tems de m'habiller, pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne, & mes compagnons de voyage, chez M. Huntington, Président du Congrès. Madame Huntington, grosse femme d'assez bonne mine, mais déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'est-à-dire

à-dire qu'elle ſervit tout le monde, & ne parla à perſonne. Je ne reſtai pas long-temps après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera ſans doute qu'il vient fort à propos pour jetter quelque variété dans ce Journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre derniere entrevue de prendre une ſoirée pour cauſer tranquillement tête-à tête, & celle-ci avoit été choiſie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la diſcuſſion; c'eſt la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique ſans ſon conſentement, mais je crois encore plus que lorſqu'un peuple entier dit, *je veux être libre*, il eſt difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoiqu'il en ſoit, M. Adams me prouva d'une maniere très ſatisfaiſante, que la nouvelle Angleterre, qui comprend les Etats de Maſſachuſſet, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Iſland, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandiſſement,

mais ſeulement par des particuliers qui fuyoient la perſécution, & cherchoient au bout du monde un aſyle où il leur fût libre de vivre ſelon leurs opinions; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis ſous la protection de l'Angleterre; que les rapports mutuels qui naiſſoient de cette connexion, avoient été exprimés dans les Chartes, & que jamais le droit d'impoſer ou d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous paſsâmes à un autre plus intéreſſant, c'eſt la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat; car ce n'eſt qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du paſſé. La révolution eſt faite, & la République commence; celle-ci eſt un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude ſur les baſes qu'on avoit priſes en formant les nouvelles conſtitutions, & particulierement celle de Maſſachuſſet. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impoſitions, a droit de voter dans l'élection des repréſentans, leſquels

forment le corps légiſlatif, & ce qu'on peut appeller le *Souverain*. C'eſt très bien pour le moment préſent, parce que tout citoyen eſt à-peu-près également aiſé, ou peut le devenir en peu de tems; mais les ſuccès du commerce, & même ceux de l'agriculture, introduiront parmi vous les richeſſes, & les richeſſes ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or par-tout où cette inégalité exiſtera, la véritable force ſera toujours du côté de la propriété; de ſorte que ſi l'influence dans le gouvernement n'eſt pas meſurée ſur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & ſa tendance naturelle; le droit ſera d'un côté, & la force de l'autre: alors la balance ne pourra plus exiſter qu'entre ces deux points également dangereux, l'ariſtocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'eſt jamais que comparative: un particulier ſans biens eſt un citoyen mal aiſé, quand l'Etat eſt pauvre; placez un riche auprès de lui, il devient un *manant*. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette claſſe de citoyens? La ſource des troubles civils,

ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu-près la réponſe de M. Adams. Je ſens très bien la force de vos objections: nous ne ſommes pas ce que nous devons être; ainſi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maiſon de campagne, & j'ai des enfans en bas âge; ſans doute je dois diſpoſer leurs logemens pour le tems où ils ſeront grands & où ils ſe marieront: mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premiérement, je dois vous dire que cette nouvelle conſtitution a été propoſée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choiſi parmi les Membres du corps légiſlatif, alors exiſtant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement proviſionnel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé ſon plan, on demanda à chaque Comté ou Diſtrict, de nommer un comité pour examiner ce plan: il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain tems, avec leurs obſervations. Ces obſervations ayant été diſcutées par le comité, & les

changemens jugés néceſſaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorſqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple, *at large*, c'eſt-à-dire en général, & de lui demander ſon ſuffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi, & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta juſqu'à vingt-deux mille ſuffrages, parmi leſquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle conſtitution. Or voici ſur quels principes elle a été établie : Un État n'eſt libre que lorſque chaque citoyen n'eſt obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée, ou par lui-même, ou par ſes repréſentans ; mais pour repréſenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce feroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ſes repréſentans, s'il étoit aſtreint à ne les choiſir que dans une claſſe particuliere. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *repréſentant*

du peuple. Ainſi la Chambre des Repréſentans, qui forme le corps légiſlatif & le véritable *Souverain*, eſt le peuple même repréſenté par ſes délégués. Juſqu'ici le gouvernement eſt purement démocratique ; mais c'eſt la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les paſſions, les ſaillies, auxquelles il n'eſt que trop ſujet. Il eſt néceſſaire de modérer ſes premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au Gouverneur & à ſon Conſeil, leſquels repréſentent parmi nous le pouvoir négatif qui exiſte en Angleterre dans la Chambre-Haute & dans la Couronne même, à cette différence ſeulement que dans notre nouvelle conſtitution, le Gouverneur & le Conſeil peuvent bien ſuſpendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais ſi ces formes ſont remplies, ſi après ce nouvel examen, le peuple perſiſte dans ſa réſolution, & qu'alors il n'y ait plus une ſimple majorité de ſuffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le Gouverneur & le Conſeil ſont obligés de lui donner leur ſanction. Ainſi ce pou-

voir modere l'autorité du peuple ſans la détruire, & l'organiſation de notre république eſt telle, qu'elle empèche les reſſorts de ſe briſer par un mouvement trop vif, ſans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or c'eſt ici que nous avons rendu à la propriété tous ſes priviléges. Il faut avoir un fonds de terre aſſez conſidérable, pour élire un Membre du conſeil; il faut en avoir un encore plus conſidérable pour être élu. Ainſi la démocratie eſt pure & entiere dans l'aſſemblée qui repréſente le *Souverain*, & l'ariſtocratie, ou ſi l'on veut l'optimatie, ne ſe trouve que dans le pouvoir modérateur, où elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne veille jamais mieux ſur l'État, que lorſqu'on a de grands intérêts liés à ſa deſtinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit réſider, ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes : le Gouverneur ſeul peut donc employer les forces de terre & de mer ſuivant le beſoin; mais les forces de terre conſiſteront uniquement dans la milice, & comme elle eſt le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me donna de son propre ouvrage, car c'est lui qui a eu la plus grande part à la confection des nouvelles loix. On assure pourtant qu'avant d'employer son crédit à les faire accepter, il a fallu combattre sa propre opinion, & le ramener des systêmes dans lesquels il aimoit à s'égarer, à des projets moins sublimes & plus pratiquables. On a reproché souvent à ce citoyen, d'ailleurs très respectable, de consulter sa bibliotheque plutôt que les circonstances actuelles, & de passer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela est vrai, je dirai que l'étude a aussi ses inconvéniens, mais qu'il faut que ce soit les moindres de tous, puisque M. Samuel Adams, autrefois ennemi des troupes réglées, & partisan outré de la démocratie, emploie maintenant toute son influence à soutenir une armée & à établir un gouvernement mixte. Quoi qu'il en soit, je sortis très content de cette conversation, qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madere, une tasse de thé & un ancien Général Américain, qui est maintenant Membre du Congrès, & qui loge avec M. Adams.

Je savois qu'il y avoit un bal chez le Chevalier de la Luzerne, & je n'en étois pas plus pressé d'y retourner : c'étoit pourtant une assemblée assez agréable ; car ce bal étoit donné à une société particuliere, à l'occasion d'un mariage. Il y avoit à-peu-près vingt femmes, dont douze ou quinze dansantes ; chacune de celles-ci ayant son *partner*, comme c'est l'usage en Amérique. On dit que la danse est à-la-fois l'expression de la gaieté & de l'amour : ici elle paroît être celle de la législation & du mariage ; de la législation, en ce que les places sont marquées, les contredanses désignées, toutes les démarches prévues, calculées & soumises à la regle ; du mariage, en ce qu'on donne à chaque Dame ou Demoiselle un *partner*, avec lequel elle doit danser toute la soirée, sans pouvoir en prendre un autre. Il est vrai que toute loi sévere demande à être mitigée, & qu'il arrive assez souvent qu'une Demoiselle, après avoir dansé les deux ou trois premieres danses avec son partner, peut faire un nouveau choix, ou se prêter aux invitations qu'elle reçoit ; mais la comparaison subsiste encore, & la danseuse se trouve alors n'avoir fait qu'un

mariage à l'européenne. Les étrangers ont ordinairement le privilége d'être *complimentés des plus jolies femmes*, *complimented with the handsomest Ladies*; c'est-à-dire qu'on leur fait la politesse de leur donner de jolies partners. Celle du Comte de Damas étoit Mistriss Bingham, & celle du Vicomte de Noailles Miss Shippen. Tous deux, en vrais philosophes, témoignerent un grand respect pour les mœurs du pays, & ne quitterent pas leurs jolies partners de toute la soirée; du reste, ils firent l'admiration de toute l'assemblée par la grace & la noblesse avec laquelle ils danserent : je dirai même, à l'honneur de mon pays, qu'ils effacerent ce jour-là un Grand-Juge de la Caroline (1) & deux Membres du Congrès, dont l'un (M. Duane) passoit pourtant pour être de 10 pour 100 plus gai que tous les autres danseurs. Le bal fut interrompu vers minuit par un souper, servi en forme de *café* sur plusieurs tables différentes. Lorsqu'il fallut passer dans la salle à manger, le Chevalier de la Luzerne donna la main à Madame Morris & la fit passer

---

(1) M. Pendelton, dont j'ai parlé plus haut.

la premiere, honneur qu'on lui rend aſſez communément, parce qu'elle eſt la plus riche de la ville, & qu'ici tous les rangs étant égaux, les hommes ſuivent leur pente naturelle, qui eſt d'accorder la premiere conſidération à la richeſſe. Le bal ſe prolongea juſqu'à deux heures du matin; mais c'eſt ce que je n'appris qu'en me levant, car la veille j'avois trop vu d'attaques & de combats pour ne pas apprendre à faire une retraite à propos.

Il falloit bien que notre jeuneſſe ſe reposât de ſes voyages & de ſes veilles, auſſi ne parut elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & meſquine, faiſoient un parfait contraſte avec M. Pendelton. Ce M. Benezet, peut être regardé plutôt comme le modele que comme l'échantillon de la ſecte des quakers: occupé uniquement du bien des hommes, ſa charité & ſa généroſité lui attirerent une grande conſidération dans des tems plus heureux, où les vertus ſeules ſuffiſoient pour illuſtrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les ſoupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu

ſur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours ſa bienfaiſance ; il venoit me demander des eclairciſſemens ſur les nouvelles méthodes inventées en France, pour rappeller les noyés à la vie : je lui promis non-ſeulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boëte pareille à celle que notre gouvernement a fait diſtribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit : « mon » ami, je ſais que tu es homme de lettres & » Membre de l'Académie françoiſe : les gens de » lettres ont écrit beaucoup de bonnes choſes » depuis quelque tems ; ils ont attaqué les erreurs » & les préjugés, l'intolérance ſur-tout ; eſt-ce » qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hommes » de la guerre, & à les faire vivre entr'eux » comme des freres ou des amis ? » Tu ne te trompes pas mon ami, lui répondis-je, lorſque tu fondes quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres de la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t'on d'en achever quel-

ques parties tant qu'il manquera par la base, & cette base, tu l'as-dit, est la paix générale. Quant à l'intolérance & à la persécution, il est vrai que ces deux ennemies du genre humain, ne sont pas encore liées par des chaînes assez fortes; mais je te dirai un mot à l'oreille, dont tu ne saisiras peut-être pas toute la force, quoique tu saches très bien le françois: *elles ne sont plus à la mode*; je les croirois même prêtes à être anéanties sans quelques petites circonstances dont tu n'es pas instruit; c'est qu'on emprisonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorisent. Cent mille livres de rente! reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures; c'est sans doute l'usage qu'ils font de leur richesses. Non mon ami, lui repondis-je, la persécution a besoin d'être soudoyée; cependant il faut avouer qu'ils la paient assez mal, & que les plus magnifiques des persécuteurs se contentent de donner mille ou douze cens livres de pension à quelques poëtes satyriques, ou à quelques journalistes ennemis des lettres, dont les ou-

vrages se lisent beaucoup & se vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'est une étrange chose que la persécution : j'ai peine encore à croire ce qui m'est arrivé à moi-même. Mon pere étoit François, & je suis né dans ton pays. Il y a maintenant soixante ans qu'il fut obligé de chercher un asile en Angleterre, emmenant avec lui ses enfans, le seul trésor qu'il ait pu sauver dans son malheur. La justice, ou ce que l'on appelle ainsi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'Evangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut gueres plus content de ceux de l'Angleterre ; il voulut s'éloigner de toute hierarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuse jusqu'à ce que la guerre se soit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les persécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle est douce & sensible, & pour toi mon ami, je sais que tu sers l'humanité autant qu'il est en ton pouvoir. Quand tu seras en Europe, engage tes confreres à te seconder, & en attendant, permets que je mette sous ta protection nos freres de Rhode-Island.

Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet Etat, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre; puis il prit congé de moi, en me demandant la permission de m'envoyer quelques pamphlets de sa façon, la plupart faisant l'apologie de sa secte. Je l'assurai que je les lirois avec grand plaisir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque secte que soit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'est, il n'en faut pas douter, un être respectable; mais j'avouerai qu'il est difficile de faire réfléchir sur la secte en général, l'estime qu'on ne peut refuser à quelques individus. La loi que plusieurs d'entr'eux observent, de ne dire ni *vous*, ni *Monsieur*, est loin de leur donner un ton de simplicité & de candeur. Je ne sais si c'est pour compenser cette espece de rusticité qu'ils ont souvent un ton mielleux & patelin, qui est tout-à-fait jésuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette ressemblance : couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le sang, il est vrai, sur-tout le leur; mais ils excroquent l'argent

des deux partis, & cela ſans aucune pudeur & ſans aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut ſe défier d'eux, & cette opinion eſt fondée : elle le ſera encore davantage. En effet, rien ne peut être pis que l'enthouſiaſme dans ſa décadence; car que peut-on lui ſubſtituer, ſi ce n'eſt l'hypocriſie ? Ce monſtre ſi connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions; mais il n'en avoit pas dans une aſſemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien miſes, paroiſſoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur ſentiment ſecret ne démentoit pas leur extérieur. La maitreſſe de la maiſon eſt aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout, cette aſſemblée me retraçoit aſſez bien celles de Geneve & de Hollande, où l'on trouve de la gaieté ſans indécence, & de l'envie de plaire ſans coquetterie.

Le Dimanche 10, j'avois réſolu de faire un cours de cultes & d'égliſes. Malheureuſement les différentes ſectes, qui ne s'accordent ſur aucun autre point, ont pris la même heure pour aſſembler

bler les fidèles; ainſi je ne pus voir dans la matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans l'après-midi, que celle des Anglicans. La ſalle où les Quakers ſe réuniſſent eſt quarrée; il y a de tous les côtés, & paralellement aux quatre murs, des bancs & des *prie-Dieu*, de ſorte qu'on eſt placé les uns vis-à-vis des autres, ſans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorſqu'on s'aſſemble, quelqu'ancien fait une priere impromptu, & telle qu'elle lui vient dans l'eſprit; puis on garde le ſilence juſqu'à ce qu'un homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs ſur leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des prodiges, *dirò maraviglia;* mais il eſt sûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de ſe taire. Un homme la remplaça & parla fort bêtement ſur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'eſprit, & tous les autres dogmes de ſa ſecte, qu'il rabacha beaucoup, & ſe garda bien d'expliquer; enfin ſon diſcours finit au grand contentement des freres & des ſœurs qui avoient tous l'air diſtrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de

ſilence, un vieillard ſe mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En ſortant de cette triſte & agreſte aſſemblée, le *ſervice* des Anglicans me parut une eſpece d'*opéra*, tant pour la muſique que pour les décorations: une belle chaire placée devant un bel orgue; un beau Miniſtre dans cette chaire, liſant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale; des jeunes femmes répondant mélodieuſement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales ſont des eſpeces de loges; un chant doux & agréable, alterné par de très bonnes ſonates jouées ſur l'orgue, tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Presbytériens, &c. me paroiſſoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant ſi l'on conſidere tant de ſectes différentes, ou ſéveres, ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes excluſives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans ſa leçon. On a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette bleſſé*. Sur un million de chances, il n'en exiſte pas une pour qu'il devine

une ligne d'écriture, sans savoir épeler ses lettres: toutefois s'il vient à implorer votre secours, gardez-vous de l'accorder; il vaut mieux le laisser dans l'erreur que de se couper la gorge avec lui.

Je ne parlerai du dîner que je fis ce jour-là chez Madame Powel, que pour dire qu'il fut bon & agréable de toute façon. La conversation se prolongea assez avant dans la soirée, de sorte qu'il étoit près d'onze heures quand je rentrai chez moi.

M. de la Fayette avoit fait partie avec le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, d'aller, le 11 au matin, d'abord à Germantown, que ces derniers n'avoient pas encore vu, & ensuite à l'ancien camp de *White-marsh.* J'avois déja fait cette reconnoissance, mais je ne fus pas fâché de la recommencer, & d'ailleurs j'étois curieux de voir le camp de White-marsh. C'est celui que le Général Washington occupa après la tentative infructueuse du 7 Octobre. Comme cette position étoit hardie, & que les Anglois n'oserent jamais l'attaquer, elle a beaucoup de célébrité dans l'armée américaine, où l'on se plaît à dire qu'il n'y avoit que deux redoutes pour tout retranchement. Le fait est que la position

eſt excellente, qu'elle fait beaucoup d'honneur au Général Washington, qui ſut la reconnoître, comme par inſtinct, à travers les bois dont le pays étoit alors couvert; mais il eſt vrai en même tems que le Général Howe eut toute raiſon de ne pas l'attaquer. Voici en quoi elle conſiſte. En deſcendant des hauteurs de Germantown, on trouve des bois très épais; au ſortir de ces bois du côté de l'oueſt, on voit une colline aſſez élevée, dont le pied eſt arroſé par un ruiſſeau encaiſſé qui tourne vers le nord & protege la droite du camp. On avoit placé ſur cette hauteur ſix pieces de canon, & quatre cens hommes qui faiſoient un *pion avancé.* Une petite égliſe qui ſe trouve au ſommet de la colline, lui a donné le nom de *Cheſnut-church*, égliſe des Châtaigniers: derriere cette hauteur & derriere les bois qui traverſent de l'eſt à l'oueſt, le terrein s'éleve conſidérablement & forme deux montagnes à pente douce qui dominent Cheſnut-church; c'étoit le camp de l'armée. Ces montagnes ne ſont ſéparées que par un petit fond; chaque ſommet étoit fortifié par une redoute, & un abattis en défendoit

le talus. La montagne de la gauche se trouvoit encore protégée par un ruisseau qu'on pouvoit grossir à son gré, parce qu'il fuyoit derriere le camp, & que rien n'empêchoit d'y faire toutes les retenues nécessaires pour en élever les eaux. A la vérité, le front de cette position est couvert de bois; mais ces bois se terminent à trois cens pas du front de bandiere; il auroit donc fallu en déboucher à découvert, & comment déboucher d'un bois où il n'y a pas de chemin, & qu'on avoit farci de milices & de *riflemen?* J'observois avec d'autant plus de soin tous les avantages de cette position, que je me divertissois à les exagérer à M. de la Fayette, pour le convaincre d'avoir été gascon comme les autres. Il m'avoua que le camp étoit bon, & que si les Anglois avoient prêté à la plaisanterie, c'est seulement pour avoir mis dans leur relation que les rebelles s'étoient si bien retranchés qu'il étoit impossible de les attaquer. Nous fûmes encore plus aisément d'accord lorsque je conclus que plus cette position étoit respectable, plus elle faisoit d'honneur au Général Washington, qui la devina plutôt qu'il ne la reconnût. Ce fut

vraiment le coup d'œil de l'aigle, car il semble qu'il falloit planer au-dessus des arbres pour voir le terrein qu'ils ombrageoient.

Notre reconnoissance faite, nous revinmes lestement chez le Chevalier de la Luzerne, où l'heure du dîner nous rapelloit fort à propos, après huit heures de cheval & une promenade de douze lieues. L'après midi nous allâmes prendre du thé chez Madame Shippen. C'est la premiere fois depuis mon arrivée en Amérique, que j'aie vu la musique se glisser dans la société & se mêler dans les amusemens. *Miss-Rutteledge* joua du clavessin & en joua très bien. Miss Shippen chanta avec timidité, mais avec une jolie voix. M. Ottaw secrétaire du Chevalier de la Luzerne, fit apporter sa harpe (1); il accompagna Miss Shippen, & joua aussi quelques pieces. La musique conduit naturellement à la danse : le Vicomte de Noailles alla décrocher un violon, qu'on monta avec des cordes de harpe, & il fit danser les jeunes demoiselles, tandis que les meres & les autres personnages graves cau-

(1) Il est maintenant Consul-Général, & chargé des affaires à Philadelphie dans l'absence de M. le Chevalier de la Luzerne.

ſoient dans une autre piece. Si la muſique & les beaux arts proſperent à Philadelphie; ſi la ſociété y devient facile & gaie, & ſi on apprend à recevoir le plaiſir quand il vient ſans être invité en régle, alors on pourra jouir de tous les avantages particuliers aux mœurs & au gouvernement, ſans avoir rien à envier à l'Europe.

Le 12 au matin, nouvelle cavalcade, nouvelle reconnoiſſance. C'étoit à M. de la Fayette à faire les honneurs de celle-ci. Le juſte intérêt qu'il inſpire a donné encore plus de célébrité à un évenement aſſez ſingulier par lui même. Au mois de Juin 1778, l'alliance avec la France étant deja publique, il paroiſſoit vraiſemblable que les Anglois ne tarderoient pas à évacuer Philadelphie. Dans cet état de choſes, le Général Washington ne devoit rien compromettre. Cependant il étoit important de veiller ſur les démarches des ennemis. M. de la Fayette reçut ordre de partir de *Walley-forge*, avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & un pareil nombre de Sauvages, pour paſſer la Skuylkill, & prendre poſte ſur une hauteur appellée *Barrenhill*, diſtante de douze

milles à-peu-près de Philadelphie. La position étoit critique : trois chemins pouvoient servir à l'attaquer ou à la tourner; mais M. de la Fayette gardoit le plus direct des trois; un Brigadier général de milice, nommé *Porter*, avoit reçu ordre de veiller sur le second, & le troisieme, qui étoit le plus détourné, étoit éclairé par des patrouilles. Quoique ces précautions parussent suffisantes au premier coup d'œil, il faut qu'elles n'aient pas été jugées telles par le Général Howe; car pour cette fois il crut tenir le *Marquis :* il fit même la gasconade d'inviter des femmes à souper avec lui pour le lendemain, & tandis que la plupart des Officiers étoient encore au spectacle, (1) il mit en mouvement la plus grande partie de ses troupes, qu'il fit marcher sur trois colonnes. La premiere suivit le chemin direct de Barrenhill, passant par *Skuylkill-fall*, & cotoyant la riviere; elle étoit commandée par le Général Howe en personne: la seconde conduite par le Général *Grey*, pre-

(1) Les Anglois avoient fait venir à New-York une troupe de Comédiens qui les avoit suivis à Philadelphie : souvent les Officiers jouoient eux-mêmes les rôles principaux.

noit le grand chemin de Germantown, & devoit ſe porter ſur le flanc gauche de M. de la Fayette: la troiſieme aux ordres du Général *Grant*, faiſoit un long détour, marchant dabord par le chemin de Francfort, puis tournant ſur Oxford, pour aboutir au ſeul gué qui ſervît de retraite aux Américains.

Cette marche combinée s'exécuta avec d'autant plus de facilité, que les Anglois ſavoient poſitivement que les milices n'avoient pas occupé le poſte qui leur avoit été indiqué. Heureuſement pour M. de la Fayette, deux Officiers étoient partis de bonne heure du camp pour ſe rendre dans les Jerſeys, où ils avoient quelques affaires; ces Officiers ayant rencontré ſucceſſivement deux colonnes des ennemis, prirent le parti de retourner au camp à travers les bois, & le plus vîte qu'il leur fut poſſible. Pour la colonne du Général Howe elle ne tarda pas à donner dans les poſtes avancés de M. de la Fayette: il en réſulta même une aventure aſſez comique. Les cinquante ſauvages qu'on lui avoit donnés, étoient placés dans un bois & embuſqués à leur maniere, c'eſt-à-

dire, rasés comme des lapins. Cinquante dragons anglois qui n'avoient jamais vu de sauvages, en marchant à la tête de la colonne, entrerent dans le bois où étoient cachés ceux-ci, qui de leur côté, n'avoient jamais vu de dragons... Les voilà qui se levent tout-à-coup faisant un cri horrible, jettent leurs armes & se sauvent vers la Skuylkill qu'ils passent à la nage; & voilà que d'un autre côté les dragons, tout aussi effrayés, tournent de la tête à la queue, & s'enfuient avec une telle épouvante, qu'on ne put les arrêter qu'à Philadelphie. M. de la Fayette savoit alors qu'il étoit tourné: en homme de guerre, il jugea fort-bien que la colonne qui marchoit à lui ne l'attaqueroit pas la premiere, & qu'elle attendroit que l'autre fût en mesure. Il fit donc sur-le-champ un changement de front, & prit une bonne position vis-à-vis la seconde colonne, ayant devant lui l'Eglise de Barrenhill, & derriere lui le débouché qui lui servoit de retraite. Mais il avoit à peine occupé cette nouvelle position, lorsqu'il apprit que le Général Grant marchoit sur le gué de la Skuylkill, & qu'il en étoit déja plus près

que lui. Il fallut prendre le parti de ſe retirer: cependant le ſeul chemin qu'on pouvoit ſuivre, rapprochoit de la colonne du Général Grant & expoſoit à être attaqué en tête par cette colonne, tandis que celle de Grey & de Howe attaqueroient en queue. A la vérité, le chemin tournant enſuite à gauche, ſe trouvoit ſéparé par une petite vallée, de celui que le Général Grant devoit ſuivre; mais cette vallée elle-même étoit croiſée de pluſieurs chemins, & il falloit enfin la traverſer pour arriver au gué. Dans cette ſituation, la ſeule grandeur d'ame conſeilla le jeune militaire, auſſi bien que l'auroit pu faire l'expérience la plus conſommée. Il ſavoit qu'on perd plus d'honneur qu'on ne gagne de tems, en faiſant de la *retraite* une *fuite*; il marcha donc dans un ordre ſi tranquille & ſi régulier, qu'il en impoſa au Général Grant, & lui perſuada qu'il étoit ſoutenu par toute l'armée de Washington qui l'attendoit au ſortir du défilé. D'un autre côté, Howe lui-même en arrivant ſur les hauteurs de Barren-hill, fut trompé par la premiere manœuvre de M. de la Fayette; car voyant les Américains

en bataille à l'endroit même par lequel la feconde colonne devoit déboucher, il crut que c'étoit le Général Grey qui s'étoit emparé de cette pofition, & il perdit ainfi quelques momens à regarder avec fa lunette & à envoyer reconnoître. Le Général Grey en avoit perdu auffi à attendre les colonnes de droite & de gauche; enfin, il réfulta de toutes ces méprifes, que M. de la Fayette fe retira comme par enchantement, & paffa la riviere avec toute fon artillerie fans perdre un feul homme. Six coups de canon d'allarme, qui avoient été tirés à l'armée fur la premiere nouvelle de cette attaque, fervirent, je crois, à en impofer aux ennemis, qui s'imaginerent que toute l'armée américaine avoit marché. Celle des Anglois, après avoir fait *buiffon-creux*, revint à Philadelphie, accablée de fatigue & honteufe de n'avoir rien pris; les Dames ne virent pas M. de la Fayette, & M. Howe arriva lui-même trop tard pour fouper.

En faifant le récit de cette action je rends compte de ma promenade: le chemin de la colonne de gauche fut celui que je fuivis; il con-

duit à Skuylkill-Fall qui eſt une eſpece de bourg où il y a pluſieurs maiſons de campagne très-jolies, entr'autres celle du Chevalier de la Luzerne. Une petite creek qui ſe jette dans la Skuylkill après avoir fait un ſaut de dix ou douze pieds, les moulins que cette creek fait mouvoir, les arbres qui couvrent ſes rives & celles de la Skuilkill, forment un payſage agréable, que *Robert & le Prince* ne négligeroient pas.

Cette courſe, moins longue que celle de la veille, me laiſſoit encore deux heures à ma diſpoſition ; j'employai ce tems à viſiter la gauche des lignes angloiſes que je n'avois pas encore vue. M. de Gimat voulut bien ſe ſéparer du reſte de la compagnie, & au lieu de retourner à Philadelphie, nous prîmes ſur la droite pour ſuivre les lignes juſqu'à la Skuylkill. Je trouvai que du centre à la gauche de ces lignes, leur poſition n'étoit rien moins qu'avantageuſe, particuliérement près d'une maiſon brûlée, vers laquelle j'aurois dirigé mon attaque, ſi j'avois été dans le cas d'en faire une. Depuis une arête de terrein, où à la vérité, les Anglois avoient fait une batterie hémicirculaire

jusques vers la Skuylkill, le glacis est contre les lignes; de sorte que l'attaquant peut marcher d'abord à couvert, & ensuite dominer les batteries qui les défendent. Tout-à-fait à la gauche & tout près de la Skuylkill, le terrein s'éleve considérablement: les Anglois n'avoient pas manqué d'en profiter pour y construire une grande redoute & une batterie; mais cette sommité est commandée elle-même, & prise à revers par celles qui se trouvent de l'autre côté de la riviere. Quoi qu'il en soit, tout cela étoit bien suffisant pour mettre en sûreté une armée de quinze mille hommes, contre une de sept ou huit mille au plus. A chaque pas qu'on fait en Amérique, on est surpris du contraste frappant qui regne entre le mépris affecté que les Anglois montrent pour leurs ennemis, & les précautions extrêmes qu'ils prenent en toute occasion.

Rien n'égale la beauté du coup d'œil qu'offrent les rives de la Skuylkill, lorsqu'on descend vers le sud pour rentrer à Philadelphie.

Je trouvai une compagnie assez nombreuse assemblée pour dîner chez le Chevalier de la Lu-

zerne; elle fut encore augmentée par l'arrivée du Comte de Custine & du Marquis de Laval. Le soir nous les menâmes, d'abord chez le Président du Congrès, que nous ne trouvâmes pas, ensuite chez M. Peter, secrétaire d'état de la guerre, chez qui je faisois aussi ma premiere visite. Sa maison n'est pas grande, ni sa place très importante; car tout ce qui n'est pas au pouvoir du Général de l'armée, dépend de chaque Etat en particulier, bien plus que du Congrès : mais ce qu'il posséde de préférable à tous les départemens du monde, c'est une femme aimable, une excellente santé, une belle voix & une humeur gaie & agréable. Nous causâmes quelque tems ensemble, & il me parla de l'armée Américaine avec autant de franchise que de raison. Il avoua qu'autrefois cette armée ne connoissoit aucune discipline, & il insista beaucoup sur les obligations qu'elle avoit au Baron de Stuben, qui fait les fonctions d'Inspecteur-Général. Passant ensuite à l'éloge de MM. de Fleury, du Portail & de tous les François qui avoient servi l'Amérique dans les dernieres campagnes, il convint que la plupart de ceux qui s'étoient offerts

dans les commencemens, n'avoient pas donné une idée ſi avantageuſe de leur nation. Cependant, ils avoient preſque tous des lettres de recommandation écrites par les Gouverneurs ou les Commandans de nos colonies; en quoi ceux-ci me paroiſſent très repréhenſibles. La foibleſſe qui empêche de refuſer une lettre de recommandation, ou le deſir d'éloigner un mauvais ſujet, prévalent ſans ceſſe ſur la juſtice & la bonne foi; nous trompons, nous compromettons nos alliés, mais nous trahiſſons encore plus les intérêts de notre nation, dont nous proſtituons ainſi l'honneur & le caractere.

Je ne parlerai de M. *Price*, chez qui nous prîmes du thé & terminâmes notre ſoirée, que pour rendre témoignage à la généroſité de ce galant homme qui, né dans le Canada & toujours attaché aux François, a prêté deux cens mille livres *d'argent dur* à M. de Corny, lorſque la Cour envoya celui-ci avec cinquante mille livres ſeulement, pour faire les approviſionnemens de notre armée.

Le 13, j'allai dîner chez les Délégués du ſud avec le Chevalier de la Luzerne & les Voyageurs

françois.

François. MM. *Sharp*, *Flowy* & *Mutterſon* ſe trouverent les plus à portée de moi; je m'entretins beaucoup avec eux & je fus très content de leur converſation. Je le fus encore davantage de celle que je trouvai établie le ſoir chez Madame *Meredith*, fille du Général *Cadwallader:* c'étoit la premiere fois que je voyois cette famille aimable, quoique le Chevalier de la Luzerne fut très lié avec elle; mais elle arrivoit de la campagne, où le Général Cadwallader étoit encore retenu par quelques affaires. C'eſt lui qui s'eſt battu avec M. C***, & l'a griévement bleſſé d'un coup de piſtolet dans la mâchoire. Madame Meredith a trois ou quatre ſœurs ou belle-ſœurs. Je fus étonné de l'aiſance & de la gaieté qui regnoient dans cette famille, & je regrettois de ne l'avoir pas connue plutôt. Je cauſai plus particuliérement avec Madame Meredith, qui me parut très aimable & très inſtruite. En une heure de tems, nous parlâmes littérature, poeſie, roman, hiſtoire ſur-tout: je trouvai qu'elle ſavoit très-bien celle de France; les rapprochemens de François Premier & de Henri IV, de Turenne & de Condé,

de Richelieu & de Mazarin paroiſſoient lui être familieres, & elle les faiſoit avec beaucoup de graces, d'eſprit & de naturel. Pendant que je cauſois ainſi avec Madame Meredith, M. Linch s'étoit emparé de Miſs Polly Cadwallader, & elle avoit fait également ſa conquête; de ſorte que quand nous les eumes quittées, le Chevalier de la Luzerne ſe divertit beaucoup de l'enthouſiaſme que cette ſociété nous avoit inſpiré, & de nos regrets de l'avoir connue ſi tard. Il faut dire à l'honneur des femmes qui la compoſent, qu'aucune d'elles ne ſont ce qu'on appelle jolies; peut-être cette maniere de s'exprimer eſt-elle un peu trop détournée pour des Américaines, mais elles auroient aſſez d'eſprit pour l'entendre: ſi elles en avoient aſſez pour en être flattées, rien ne manqueroit à leur éloge.

Je ne ſais comment il s'étoit fait que depuis mon arrivée à Philadelphie, je n'avois pas encore vu M. *Payne*, auteur célébre en Amérique & dans toute l'Europe, par l'excellent ouvrage intitulé *Le Sens commun*, & par pluſieurs autres pamphlets politiques. Nous lui avions demandé rendez-vous M. de la Fayette & moi pour le 14

au matin, & nous y allâmes en effet avec le Colonel Laurens. Je reconnus chez lui tous les attributs d'un homme de lettres; une chambre assez en désordre, des meubles poudreux, & une grande table couverte de livres ouverts & de manuscrits commencés. Sa personne étoit dans un costume correspondant, & sa physionomie ne démentoit pas l'esprit qui regne dans ses ouvrages. Notre conversation fut agréable & animée, & elle suffit pour former une liaison entre nous, car il m'a écrit depuis mon départ, & il m'a paru desirer d'entretenir avec moi une correspondance suivie. Son existence à Philadelphie est semblable à celle qu'ont en Angleterre ces écrivains politiques, qui n'ont obtenu, ni assez de crédit dans l'État, ni assez de considération personnelle pour avoir part aux affaires. On lit leurs ouvrages avec plus de curiosité que de confiance, parce qu'on regarde leurs projets, plutôt comme un jeu de leur imagination, que comme des plans assez bien concertés & suffisamment accrédités pour avoir jamais aucun effet: c'est toujours l'ouvrage d'un individu & non celui d'un parti; on peut donc en

tirer des lumieres & non des conſéquences : auſſi obſerve-t-on que l'influence de ces auteurs ſe fait plus ſentir dans le genre ſatyrique que dans le genre dogmatique, parce qu'il leur eſt plus aiſé de décrier les opinions d'autrui que d'établir les leurs. M. Payne eſt plus dans ce cas-là que perſonne, car ayant eu part au gouvernement, il s'en trouve éloigné maintenant ; & comme on ne peut révoquer en doute ni ſon patriotiſme ni ſes talens, il faut croire que la vivacité de ſon imagination & l'indépendance de ſon caractere l'ont rendu plus propre à raiſonner ſur les affaires qu'à les conduire (1). Un homme de lettres auſſi conſidéré, quoique moins célebre, nous attendoit à dîner ; c'eſt M. Wilſon dont j'ai parlé plus haut : celui-là poſſede une maiſon & une bibliotheque en meilleur ordre ; il nous donna un très bon dîner & nous reçut avec une politeſſe ſimple & aiſée.

(1) M. Payne a depuis publié un écrit très intéreſſant ſur les Finances de l'Amérique, intitulé *The criſis*, *la criſe*, une réponſe à l'Hiſtoire de la Révolution américaine, par M. l'Abbé Raynal, & pluſieurs autres ouvrages, qui ne démentent pas la grande réputation que le premier lui a juſtement acquiſe.

Madame Wilſon fit les honneurs du dîner avec toute l'attention poſſible; mais nous fûmes particuliérement ſenſibles à celle qu'elle eut de s'en aller au deſſert, car alors le dîner commença à s'égayer. Le Miniſtre de la guerre, M. Peter, donna le ſignal de la joie & de la liberté en chantant une chanſon de ſa compoſition, ſi joyeuſe & ſi libre que je me diſpenſerai d'en donner la traduction ou l'extrait. Cette chanſon etoit réellement très jolie. Il en chanta enſuite une autre plus chaſte & plus muſicale; c'étoit un très beau *cantabile* italien. M. Peter eſt certainement le miniſtre des deux mondes, qui a la plus belle voix & qui chante le mieux le pathétique & le bouffon; c'eſt ſans doute ce qu'on ignore en Europe, & ce qu'on n'y auroit pas deviné. On m'a dit que l'année paſſée, il y avoit encore à Philadelphie quelques concerts d'aſſociation, où il chantoit, entr'autres morceaux d'opéra comique, une partie burleſque dans un trio très plaiſant par lui-même, qu'il aſſaiſonnoit de toutes les facéties qu'on a coutume d'y ajouter. L'aſſemblée rioit de tout ſon cœur, & alors ce n'étoit pas le cas de dire : *on ne peut pas perdre*

un royaume plus gaiement, mais ſeulement : *on ne peut pas mettre plus de gaieté à former une république*... Après cela, concluez du particulier au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon, & établiſſez des principes ſans exception.

L'aſſemblée ou le bal de ſouſcription dont je dois rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des eſpeces de redoutes, où la jeuneſſe danſe, & où ceux à qui cet amuſement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes ; mais à Philadelphie les jeux de commerce ſont les ſeuls permis. Un *manager*, ou maître de cérémonies, préſide à ces amuſemens méthodiques : il préſente aux danſeurs & aux danſeuſes des billets pliés qui portent chacun un numéro ; ainſi c'eſt le ſort qui décide du *partner* ou de la *partner* qu'on aura, & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée. Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance, & on appelle les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont, comme les *toaſts* que l'on boit à table, des rapports marqués avec la politique : l'une s'appelle *le ſuccès de la*

campagne, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troisieme *la retraite de Clinton.* Les *managers* sont ordinairement choisis parmi les Officiers les plus distingués de l'armée; maintenant cette place importante est confiée au Colonel *Wilkinson*, qui est aussi *clothier*, c'est-à-dire, chargé de l'habillement des troupes. Le Colonel *Mitchell*, petit homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoisseur en chevaux, & qui avoit derniérement l'entreprise des voitures, tant pour l'armée américaine que pour l'armée françoise, étoit ci-devant *manager*; mais quand je l'ai vu, il venoit de sortir de magistrature, & dansoit comme un simple citoyen. On prétend qu'il exerçoit son emploi avec beaucoup de sévérité, & on raconte qu'une Demoiselle qui figuroit dans une contre-danse, ayant oublié son tour, parce qu'elle causoit avec une de ses amies, il s'approcha d'elle, & lui dit tout haut : *Allons donc, Mademoiselle, prenez-garde à ce que vous faites ; est-ce que vous croyez être là pour votre plaisir ?*

L'assemblée où je fus conduit en sortant de chez M. Wilson étoit la seconde de l'hiver. On me

prévint qu'elle ne feroit ni brillante ni nombreufe, parce que c'eft à Philadelphie comme à Paris, où la bonne compagnie ne va guere aux bals de la Saint-Martin. Cependant en entrant dans la falle, qui étoit affez bien éclairée, je trouvai vingt ou vingt-cinq femmes en train de danfer. On me dit à l'oreille, qu'ayant entendu beaucoup parler du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas, elles étoient venues dans l'efpérance de les voir & de danfer avec eux; mais elles furent complètement *défapointées*, car ces Meffieurs étoient partis dès le matin même. J'aurois été *défapointé* de mon côté, fi je m'étois attendu à voir de jolies femmes. Il n'y en avoit que deux de paffables, dont une appellée Mademoifelle *Footman*, étoit un peu de contrebande, c'eft-à-dire, foupçonnée de n'être pas bonne Whig; car les Torys ont été publiquement exclus de cette affemblée. Je fus préfenté à un perfonnage affez ridicule, mais qui ne laiffe pas de jouer un rôle dans la ville; c'eft une Mifs *V****, célebre par fa coquetterie, fon efprit & fa méchanceté : elle a trente ans, & ne paroît pas prête à fe marier. En

attendant elle met du rouge, du blanc, du bleu*, & de toutes les couleurs poſſibles, ſe coëffe & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en tout point, elle ne met point de bornes à ſa liberté.

J'avois compté partir de Philadelphie le 15, mais le Préſident de l'Etat, qui eſt auſſi celui de l'Académie, avoit eu la bonté de m'inviter à une aſſemblée que cette compagnie devoit tenir ce jour-là. Il m'étoit d'autant plus difficile de me refuſer à ſon invitation, qu'on avoit déja propoſé de m'élire comme membre étranger. Les aſſemblées ne ſe tiennent que tous les quinze jours, & les élections ne ſe font que tous les ans: chaque candidat doit être préſenté & recommandé par un membre de l'académie; après cette recommandation, ſon nom eſt affiché pendant trois ſéances conſécutives, dans la ſalle où l'académie s'aſſemble; enfin on procéde à l'élection par voie de *ballotes*. Ce n'eſt que depuis trois jours que j'ai appris la mienne. Elle a été unanime, ce qui arrive très rarement. M. de la Fayette lui-même, qui a été élu en même temps que moi, a eu une

boule contre lui, mais on croit que c'eſt par mépriſe. On m'a mandé que nous étions vingt-un candidats, dont ſept ſeulement ont été élus, quoique les autres euſſent été vivement recommandés, & qu'il y eût beaucoup de places vacantes.

Comme la ſéance de l'académie ne commence qu'à ſept heures du ſoir, j'employai la matinée à faire quelque viſites, après leſquelles je dînai chez M. Holker avec le Chevalier de la Luzerne, M. de la Fayette & tous les Officiers françois; enſuite je me rendis à l'académie, conduit par M. de Marbois, qui appartient à ce corps ainſi que le Chevalier de la Luzerne. Celui-ci ayant des affaires d'un autre genre, ſe diſpenſa de m'accompagner, mais il m'avoit remis en bonnes mains. M. de Marbois, joint à toutes les qualités politiques & ſociales beaucoup de littérature & une parfaite connoiſſance de la langue angloiſe. L'aſſemblée étoit compoſée de quatorze ou quinze perſonnes ſeulement; le Préſident du college faiſoit les fonctions de ſecrétaire. On y lut un mémoire ſur une plante ſinguliere & indigene; enſuite le

ſecrétaire rendit compte de la correſpondance & lut une lettre, dont l'objet étoit d'aſſocier, ou pour mieux dire d'affilier à l'académie de Philadelphie, pluſieurs ſociétés ſavantes qui ſe forment dans chaque Etat. Ce projet tendoit à faire de cette académie une eſpece de congrès littéraire, auquel correſpondroient les *légiſlatures* particulieres. On ne jugea pas à propos de ſuivre cette idée; il parut qu'on craignoit l'embarras inſéparable de toutes ces adoptions, & que l'académie ne vouloit pas qu'on pût lui appliquer ces vers d'Attalie :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a pas portés !

Je retournai, le plutôt qu'il me fut poſſible, chez le Chevalier de la Luzerne, pour jouir encore d'une ſociété qui avoit fait mon bonheur depuis quinze jours : c'en eſt un très grand ſans doute, de vivre avec un homme dont le caractere aimable & doux ne ſe dément en aucune occaſion; dont la converſation eſt agréable & inſtructive, & dont la politeſſe ſimple & facile, n'eſt jamais que l'expreſſion du meilleur naturel. Mais

quoiqu'il ſoit bien légitime d'énoncer ſon propre ſentiment, quand il eſt dicté par la juſtice & par la reconnoiſſance, il y a toujours une eſpece de perſonnalité à n'enviſager les hommes publics que ſous les rapports qu'ils ont avec nous : c'eſt au Miniſtre du Roi, en Amérique; c'eſt à un homme qui remplit parfaitement une place très importante, que je dois mon témoignage & mes éloges. Je dirai, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que M. le Chevalier de la Luzerne eſt tellement fait pour la place qu'il occupe, qu'on n'imagine pas qu'un autre que lui puiſſe la remplir : noble dans ſa dépenſe, comme un Miniſtre d'une grande Monarchie, mais ſimple dans ſes manieres, comme un Républicain, il eſt également propre à repréſenter le Roi auprès du Congrès, & le Congrès auprès du Roi. Il aime les Américains, & ſa propre inclination l'attache aux devoirs de ſon miniſtere; auſſi a-t-il obtenu leur confiance comme particulier & comme homme public, mais ſous ces deux aſpects, il eſt également inacceſſible à l'eſprit de parti qui ne regne que trop autour de lui. Il en réſulte que ces différens partis le recherchent

avec le même empreſſement, & que n'en épouſant aucun, il les modere tous.

Ce fut le 16 Décembre que je quittai les excellens quartiers d'hiver que j'avois pris chez lui, pour m'acheminer vers le nord, & chercher à travers des monceaux de neige les traces du Général Gates & du Général Burgoyne. J'avois envoyé mes chevaux m'attendre à Briſtol, où je fus conduit dans une voiture que le Chevalier de la Luzerne me prêta : de cette façon, je gagnai du tems & je pus aller coucher à Prince-Town ; je n'y arrivai cependant qu'à nuit fermée, laiſſant derriere moi quelques domeſtiques & quelques chevaux.

Le détail de mes occupations journalieres m'ayant empêché de donner une idée générale de Philadelphie, je dois, en quittant cette ville, regarder en arriere, & conſidérer à-la-fois ſon état préſent, & la deſtinée à laquelle elle eſt appellée. En obſervant ſa ſituation géographique, on jugera aiſément que *Penn* ne s'étoit pas trompé lorſqu'il en conçut le plan, de maniere à en faire un jour la capitale de l'Amérique. Deux grandes rivie-

res (1), dont les ſources ſont voiſines du lac *Ontario*, lui apportent les richeſſes de tout l'intérieur des terres, & ſe réuniſſent enſuite pour lui former un port magnifique. Ce port eſt aſſez éloigné de la mer pour être à l'abri de toute inſulte; il en eſt aſſez près pour offrir un accès auſſi facile que s'il étoit placé ſur le rivage même de l'Océan. La Skuylkill, qui coule à l'oueſt de Philadelphie & preſque paralellement à la Delaware, ſert plutôt à l'ornement de cette ville qu'à ſon commerce & à ſon utilité. Cette riviere, quoique large & belle près de ſon confluent, ne porte pas de bateaux, parce que ſon lit eſt peu profond & entrecoupé de rochers. Philadelphie, placée entre les deux rivieres, à l'endroit où un intervalle de trois milles ſeulement les ſépare, devoit le remplir tout entier; mais le commerce en a décidé autrement. On a bâti ſuivant le plan régulier donné par Guillaume Penn; mais on a bâti le long de la

(1) Les deux branches de la Delaware forment deux ivieres conſidérables, dont les ſources ſont aſſez éloignées l'une de l'autre; mais on ne les diſtingue que par les noms de *Branche de l'eſt* & de *Branche de l'oueſt*.

Delaware pour être plus à portée des vaiſſeaux & des magaſins. La rue appellée *Front-ſtreet*, qui eſt paralelle à la riviere, a près de trois milles de long; plus de deux cens quais y aboutiſſent, & forment autant de perſpectives terminées par des vaiſſeaux de toute grandeur. Il me fut facile de me former une idée du commerce de Philadelphie, lorſque prévenu qu'en 1778, les Anglois n'y avoient pas laiſſé une ſeule barque, je vis plus de trois cens navires dans le port. Deux ans de tranquillité, & ſur-tout la diverſion que notre eſcadre a faite à Rhode-Iſland, avoient ſuffi pour donner naiſſance à ce grand nombre de vaiſſeaux, dont les ſuccès, tant dans la courſe que dans la traite, ont rempli les magaſins de marchandiſes, au point que c'eſt l'acheteur qui manque à la denrée, & non la denrée à l'acheteur. Cependant la ſageſſe des conſeils n'a pas toujours répondu aux avantages que la nature prodiguoit. L'État de Penſylvanie n'eſt pas à beaucoup près le mieux gouverné de ceux qui forment la confédération. Expoſé plus qu'aucun autre aux convulſions du crédit & aux manœuvres de l'agiotage, l'inſta-

bilité des richesses publiques s'est fait sentir dans la législation même. On a voulu fixer la valeur du papier, mais les denrées ont augmenté de prix à mesure que l'argent perdoit du sien : alors on a résolu de fixer aussi le prix de ces denrées, & on a été près d'amener la famine. Une plus récente méprise de la part du gouvernement, c'est la loi qui défendoit l'exportation des grains. L'objet qu'on avoit en vue étoit, d'un côté, d'approvisionner l'armée américaine à meilleur marché, & de l'autre, d'empêcher la contrebande entre la Pensylvanie & la ville de New-York : il en a résulté la ruine des Fermiers & celle de l'État, qui ne pouvoit plus recouvrer les impositions. On vient de révoquer cette loi; ainsi j'espere que dans peu l'agriculture reprendra vigueur, & le commerce recevra un nouvel accroissement. Le bled qu'on enverra à l'armée sera un peu plus cher, mais il y aura infiniment plus de moyens pour le payer; & s'il se fait quelque contrebande avec New-York, l'argent des Anglois circulera du moins parmi leurs ennemis.

Il seroit bien à desirer que le papier obtînt enfin

une

une faveur conſtante, n'importe laquelle; car il eſt bien égal que le prix d'un mouton ſoit repréſenté par cent-cinquante dollars en papier, ou par deux dollars en argent. Cette dépréciation du papier ne ſe fait pas même ſentir dans les endroits où elle eſt toujours la même. Mais Philadelphie eſt pour ainſi dire le grand cloaque où tout l'agiotage de l'Amérique vient aboutir & ſe confondre. Depuis la priſe de Charles-Town, les habitans du ſud ſe ſont empreſſés de vendre leurs biens & leurs denrées, & n'ayant été payés qu'en papier, ils ont apporté à Philadelphie ces capitaux dont la place s'eſt trouvée engorgée. D'un autre côté les Quakers & les Torys dont cette province abonde, deux claſſes d'hommes également dangereuſes, les uns par leur timidité, & les autres par leur mauvaiſe intention, cherchent ſans ceſſe à mettre leur fortune à couvert: ils prodiguent le papier pour avoir un peu d'or & d'argent, & par ce moyen pouvoir ſe tranſporter par-tout où ils ſe croiront en sûreté; d'où il réſulte que le papier eſt de plus en plus décrié, non ſeulement parce qu'il

eſt trop commun, mais parce que l'or & l'argent ſont trop rares & trop recherchés.

Au milieu de ces convulſions le Gouvernement eſt ſans force, & cela ne peut être autrement. Un Gouvernement populaire ne peut en avoir, toutes les fois que le peuple eſt incertain & vacillant dans ſes opinions; car alors ſes chefs cherchent à lui plaire plutôt, qu'à le ſervir: obligés de gagner ſa confiance avant de la mériter, ils le flattent plus qu'il ne l'éclairent; & craignant de perdre ſa faveur dès qu'il l'ont obtenue, ils finiſſent par être les eſclaves de la multitude qu'ils prétendoient gouverner. On a blâmé M. Franklin d'avoir donné à ſa patrie un gouvernement trop démocratique, mais on n'a pas fait réflexion qu'il falloit avant tout, la faire renoncer au gouvernement monarchique, & qu'il étoit néceſſaire d'employer une ſorte de ſéduction pour conduire à l'indépendance un peuple timide & avare, qui étoit d'ailleurs tellement partagé dans ſes opinions, qu'à peine le parti de la liberté s'eſt-il trouvé plus fort que l'autre. Dans ces circonſtances, il a fait comme *Solon*; il n'a pas donné à la Penſylvanie

les meilleures loix possibles, mais les meilleures dont elle étoit susceptible. Le tems amenera la perfection: quand on plaide pour recouvrer son bien, on cherche d'abord à se remettre en possession, & ensuite on songe à s'arranger.

Philadelphie contient à-peu-près quarante mille habitans. Les rues y sont larges & régulieres, & se coupent à angles droit. Il y a comme à Londres des trottoirs pour les gens de pied. Cette ville ne manque d'aucun des établissemens les plus utiles, tels que les hôpitaux, les maisons de travail, de correction, &c.. mais elle manque tellement de ce qui peut servir à l'agrément de la vie, qu'il n'y a pas même une seule promenade publique. La raison en est que tout ce qui concerne la police & le gouvernement particulier de la ville, avoit été jusqu'ici entre les mains des Quakers, & que ces sectaires considerent tout amusement privé ou public, comme une transgression de leur loi, & une *pompe de Satan*. Heureusement que le peu de zele qu'ils ont montré dans la crise présente leur a fait perdre leur crédit. Cette révolution vient à propos, dans un tems où l'on a tiré d'eux

tout ce qu'on peut en attendre : les murailles de la maiſon ſont achevées, il eſt tems de faire venir les menuiſiers & les tapiſſiers.

Il eſt tems auſſi que je retourne à Prince-Town, pour continuer enſuite mon voyage & me rendre à Albany, en paſſant par New-Windſor, où le Général Washington avoit établi ſon quartier. J'eſpérois partir de bonne heure le 17; en effet j'avois beſoin de faire diligence pour aller coucher à Morris-Town, mais mon cheval de bât n'ayant pu paſſer la Delaware en même tems que moi, j'avois laiſſé un de mes gens pour l'attendre, & le conduire où j'étois. Il arriva que je n'eus ni le domeſtique que j'attendois, ni celui que j'avois chargé de l'amener. L'un de ces domeſtiques étoit Irlandois, & l'autre Allemand, tous deux nouvellement à mon ſervice. Lorſque je vis la matinée du 17 s'avancer ſans qu'ils paruſſent, le voiſinage de New-York commença à me donner quelque inquiétude. Je craignis qu'ils n'euſſent fait prendre ce chemin à mon petit bagage, & je faiſois déja des diſpoſitions pour courir après eux, lorſqu'à ma grande ſatisfaction, je vis paroître la tête de

la colonne de mes équipages, c'eſt-à-dire, un des trois chevaux qui étoient reſtés en arriere; la queue ne tarda pas à joindre. Cependant, pour charmer mon impatience, je faiſois la converſation avec le Colonel *Hoird*, mon hôte, qui eſt un très bon homme; & avec ſon fils le Capitaine, qui eſt un très grand bavard & un vrai *Capitan.* Celui-ci me racontoit avec beaucoup de geſtes, de juremens & d'imprécations, toutes les proueſſes qu'il avoit faites à la guerre; ſur-tout à l'affaire de Prince-Town, où il ſervoit comme Lieutenant de milice dans le régiment de ſon pere; & véritablement l'action dont il ſe vantoit, auroit mérité beaucoup d'éloges, ſi elle avoit été racontée avec ſimplicité. On ſe ſouvient qu'après avoir battu les Anglois, le Général Washington continua ſa route vers Midllebrook. Un Officier américain, qui avoit eu la jambe caſſée d'un coup de fuſil, s'étoit traîné dans une maiſon, où les Anglois n'auroient pas manqué de le prendre tôt ou tard: le jeune Hoird, & quelques ſoldats de bonne volonté comme lui, partirent la nuit de Midllebrook, prirent un chemin détourné, arriverent à la maiſon,

y trouverent l'Officier, le chargerent ſur leurs épaules & le rapporterent à leur quartier. Pendant le reſte de l'hiver, la milice des Jerſeys fut toujours ſous les armes pour contenir les Anglois, qui occupoïent Eliſabeth-town & Brunſwick. C'étoit une eſpece de chaſſe continuelle, à laquelle le Lieutenant Hoird voulut un jour mener ſon petit frere, qui n'avoit que quinze ans, & qui fut aſſez heureux à ſon début pour tuer un grenadier Heſſois. Comme tous ces récits étoient fort ennuyeux, je me diſpenſerai de les rapporter ici, de crainte de les rendre comme je les ai reçus; mais je dirai la maniere dont mon capitan eſt entré au ſervice, parce qu'elle fait connoître l'eſprit qui régnoït en Amérique au commencement de la révolution actuelle. Il étoit apprentif chapelier dans le tems de l'affaire de Lexington & du blocus de Boſton: trois de ſes camarades & lui, partirent un matin de Philadelphie avec quatre piaſtres pour toute finance: ils firent quatre cens milles à pied pour joindre l'armée, où ils ſervirent comme volontaires le reſte de la campagne; de là ils ſe mirent en marche avec Arnold pour l'expédition du Ca-

nada, & ils ne revinrent chez eux que lorſque le théatre de la guerre fut tranſporté dans leur propre pays.

Onze heures étoient déjà ſonnées avant que je fuſſe parvenu à rallier mes chevaux de ſuite & à me mettre en marche; ainſi j'abandonnai le projet d'aller coucher à Morris-Town, & je formai celui de m'arrêter à *Baskenridge*, huit milles plus près de Prince-Town. D'abord je laiſſai le Millſtone ſur la droite, puis je le paſſai deux fois avant d'arriver au Rariton, que je traverſai au même endroit où je l'avois paſſé en allant à Philadelphie. A trois milles de là on me fit prendre un chemin à droite, qui conduit dans les bois & ſur la crête des montagnes : cette route a été ouverte pour l'uſage de l'armée, pendant le quartier d'hiver de 1778 à 1779; elle paroît avoir été faite avec ſoin & elle eſt encore pratiquable; mais au bout de quelque tems le jour m'ayant manqué, je m'égarai & je fis un mille ou deux hors du chemin. Heureuſement pour moi je trouvai une hutte habitée par de nouveaux colons; j'y pris un guide qui me conduiſit à Baskenridge, où j'arrivai à ſept heures du

ſoir. Je deſcendis de cheval à *Bullion's-tavern* où je trouvai un logement paſſable & les meilleures gens du monde. Notre ſouper fut très bon : une ſeule choſe manquoit, c'étoit le pain ; mais on nous demanda de quelle ſorte nous le voulions, & au bout d'une heure on nous le ſervit tel que nous l'avions deſiré. Cette diligence paroîtra moins extraordinaire, lorſqu'on ſaura qu'en Amérique on ſubſtitue ſouvent au pain, de petites galettes qu'on peut aiſément pétrir & cuire dans une demi-heure. Peut-être qu'à la longue on pourroit s'en laſſer, mais je m'en ſuis toujours très bien accommodé toutes les fois que j'en ai trouvées. M. Bullion avoit deux domeſtiques blancs : l'un étoit un homme de cinquante ans à-peu-près ; l'autre, une femme plus jeune & d'aſſez bonne mine : j'eus la curioſité de demander quels gages on leur donnoit, & j'appris que l'homme gagnoit un petit écu par jour, & la femme ſix shellings par ſemaine, ou vingt ſous par jour. Si l'on fait attention que ces domeſtiques ſont logés & nourris, & n'ont rien à dépenſer, on verra qu'il leur eſt aiſé d'acquérir bientôt un terrein, & de former un établiſſement pareil à ceux dont j'ai déja parlé.

Le 18, je partis à huit heures du matin, & j'allai d'une traite jufqu'à Pompton; c'eft-à-dire, que je fis trente-fix milles fans faire manger mes chevaux & fans m'arrêter, fi ce n'eft un quart-d'heure feulement pour faire une vifite au Général Waine, dont le quartier fe trouvoit fur le grand chemin. Il étoit chargé de couvrir les Jerfeys, & il avoit fous fes ordres cette même ligne de Penfylvanie qui s'eft révoltée quinze jours après. Je revis avec plaifir les environs de Morris-Town, parce qu'ils font agréables & bien cultivés; mais après avoir paffé le *Rockway* & m'être approché de Pompton, je fus étonné du degré de perfection auquel l'agriculture étoit portée: j'admirai fur-tout les fermes de MM. *Mandeville.* Ce font les fils d'un Hollandois, qui le premier défricha le terrein où ils recueillent à préfent de riches moiffons. Leurs domaines fe joignent: dans chacun de ces domaines le manoir eft très fimple & très petit; les granges feules font hautes & fpacieufes. Toujours fideles à l'économie nationale, ils cultivent, recueillent & vendent, fans augmenter leur maifon & leurs jouiffances; contens de vivre dans un coin de leur

ferme, & de n'être que les témoins de leur propre richesse. A côté de ces anciennes fermes on voit de nouveaux établissemens se former, & l'on se persuade de plus en plus que, si la guerre a retardé les progrès de l'agriculture & de la population, elle ne les a pas suspendus tout-à-fait. La nuit qui me surprit en chemin, me priva du spectacle que ce beau pays auroit continué de m'offrir. Comme elle étoit fort obscure, ce ne fut pas sans peine que je passai deux ou trois ruisseaux sur de très petits ponts, & que j'arrivai à *Courtheath-Tavern*. Cette auberge est établie depuis peu, & tenue par des jeunes gens qui n'ont pas de fortune; moyennant quoi, tout ce qu'il y a de mieux en mobilier, est le propriétaire & sa famille. M. *Courtheath* est un jeune homme de vingt-quatre ans, qui faisoit autrefois un commerce ambulant d'étoffes, de bijoux, &c. La dépréciation du papier, ou peut-être son imprudence, l'ont ruiné au point de l'obliger à quitter sa maison de Morris-Town & à venir établir une taverne dans cet endroit écarté, où le voisinage seul de l'armée peut lui procurer quelques chalands. Il a deux sœurs qui sont jolies & bien mises,

& qui servent les voyageurs avec grace & avec coquetterie. Leur frere prétend qu'il les mariera à quelques gros *patauds* d'Hollandois, & que pour lui, dès qu'il aura un peu gagné d'argent, il ira courir le monde & reprendre son commerce. En entrant dans le parloir, où ces demoiselles se tiennent quand il n'y a point d'étrangers, je trouvai sur une grande table, *Milton*, *Addisson*, *Richardson*, & plusieurs autres livres de ce genre. La cave n'étoit pas à beaucoup près aussi bien meublée que la bibliotheque; car il n'y avoit ni vin, ni cidre, ni rhum, mais seulement de mauvaise eau-de-vie de cidre, dont il me fallut faire du grog. Le bill qu'on me présenta le lendemain, n'en montoit pas moins à seize piastres. J'observai à M. Courtheath, que, s'il me faisoit payer le plaisir d'être servi par ses jolies sœurs, c'étoit bien peu; mais que, s'il ne s'agissoit que du logement & du souper, c'étoit beaucoup. Il me parut un peu honteux d'avoir trop demandé, & m'offrit une diminution assez considérable que je ne voulus pas accepter, content de lui avoir montré que, quoiqu'étranger, je savois le prix des denrées, & satisfait de l'excuse qu'il

me donna, qu'étant étranger lui-même & ſans propriété dans le pays qu'il habitoit, il étoit obligé de tout acheter. J'appris à cette occaſion qu'il louoit la maiſon où il tenoit auberge, ainſi qu'une vaſte grange qui ſervoit d'écurie, & un jardin de deux ou trois acres; le tout pour quatre-vingt boiſſeaux de bled par an : en effet la dépréciation du papier a obligé d'employer cette maniere de faire ſes marchés, qui eſt peut-être la meilleure de toutes, mais qui remédie certainement au déſordre actuel.

Je quittai, à huit heures du matin, mon hôte & mes jeunes hôteſſes pour m'enfoncer dans les bois en ſuivant un chemin que perſonne ne connoiſſoit trop bien. Le pays par lequel je devois paſſer, s'appelle le *Clove;* il eſt très ſauvage, & n'eſt gueres connu que depuis la guerre : c'eſt une eſpece de vallée ou de gorge ſituée à l'oueſt des grandes montagnes qui regnent entre New-Windſor & King's-Ferry, & au pied deſquelles ſe trouvent Weſt-pointe, Stoney-pointe, ainſi que la plupart des forts qui défendent la riviere. Dans les tems où elle n'eſt pas navigable, ſoit à cauſe des glaces, ſoit à cauſe des vents contraires, on a beſoin d'une com-

munication par terre, entre l'Etat de New-York & les Jerseys, entre New-Windsor & Morris-Town. Or cette communication traverse le *Clove*, & le Général Green, étant Quartier-maître général, y fit ouvrir un chemin par lequel passent les convois des vivres & de l'artillerie. C'est ce chemin que je pris, laissant sur ma droite le chemin de *Romopog*, & remontant celui qui vient de *Ringwood*. Ringwood n'est proprement qu'un hameau de sept ou huit maisons, formé par le manoir de Madame *Erskine* & les forges qu'elle fait valoir. On m'avoit prévenu que je trouverois là toutes sortes de ressources, soit pour loger si je voulois m'y arrêter, soit pour me procurer toutes les indications dont j'aurois besoin. Comme il étoit de bonne heure, & que je n'avois fait encore que douze milles, je ne descendis chez Madame Erskine que pour la prier de m'indiquer une auberge où je pourrois coucher, ou de me donner des recommandations pour trouver l'hospitalité quelque part. J'entrai dans une très jolie maison où je trouvai tout le monde en deuil, M. Erskine étant mort deux mois auparavant. Madame Erskine sa veuve,

âgée de quarante ans à-peu-près, n'en avoit pas l'air moins frais & moins tranquille : elle avoit chez elle un de ses neveux & M. *John Fell*, membre du Congrès. On me donna tous les renseignemens dont j'avois besoin, & après avoir bu un verre de vin de Madere, suivant l'usage du pays qui ne permet pas qu'on sorte d'une maison sans y avoir bu un coup, je remontai à cheval & je m'enfonçai de nouveau dans les bois, montant & descendant des montagnes très élevées, jusqu'à ce que je me trouvasse près d'un lac tellement solitaire & caché, qu'on ne l'apperçoit qu'à travers les arbres qui l'environnent. Les côtes qui en forment les rives, sont si escarpées que, si un chevreuil faisoit un faux pas au haut de la montagne, il rouleroit jusque dans le lac sans pouvoir se relever. Ce lac, qui n'est pas marqué dans les cartes, se nomme *Duck-Sider :* il a près de trois milles de long, sur un ou deux milles de large. Je me trouvois dans le pays le plus sauvage & le plus désert que j'eusse encore parcouru : mon imagination jouissoit déja de cette solitude, & mes yeux cherchoient à travers les bois quelques animaux extraordinaires, tels

que des élans, ou des caribous, lorſque j'apperçus dans un éclairci un quadrupede qui me parut très grand. Je treſſaillois de joie, & j'approchois doucement; mais en fixant mieux le monſtre du déſert, je vis à mon grand regret que c'étoit un triſte cheval qui broutoit l'herbe paiſiblement, & que l'éclairci qui me l'avoit laiſſé diſtinguer, n'étoit autre choſe qu'un enclos appartenant à un nouveau défrichement. Je fis encore quelques pas, & je rencontrai deux enfans de huit ou dix ans, qui revenoient tranquillement de l'école, portant ſous leurs bras un petit panier & un gros livre. Ainſi, il me fallut décheoir de toutes mes idées de poète ou de chaſſeur, pour admirer ces nouvelles contrées, où l'on ne ſauroit faire quatre milles ſans trouver une habitation, ni trouver une habitation qui ne ſoit pas à portée de tous les ſecours poſſibles, tant dans l'ordre phyſique que dans l'ordre moral. Ces réflexions & le beau tems qu'il fit toute l'après-dînée me rendirent la fin de ma journée très agréable. A l'entrée de la nuit, j'arrivai à la maiſon de M. *Smith*, qui tenoit auberge autrefois, mais qui ne loge plus que ſes amis:

comme je n'avois pas l'honneur d'être de ce nombre, je fus obligé d'aller un peu plus loin, à *Herntavern;* c'eſt une aſſez mauvaiſe auberge, mais j'eus à ſouper & à coucher. J'en partis le 19, le plutôt qu'il me fut poſſible, parce que j'avois encore douze milles à faire pour arriver à New-Windſor, & que ne devant y coucher qu'une nuit, je voulois du moins paſſer la plus grande partie de la journée avec le Général Washington. Je le rencontrai à deux milles de New-Windſor; il étoit dans ſa voiture avec Madame Washington, & ils alloient faire une viſite à Madame Knox, dont le quartier étoit à un mille plus loin, près des barraques de l'artillerie. Ils vouloient retourner ſur leurs pas, mais je les conjurai de continuer leur chemin. Le Général me donna un de ſes Aides-de-Camp (le Colonel *Humphreys*) (1) pour

(1) Il eſt à preſent Secrétaire de Légation à la Cour de France. Ce brave & excellent militaire eſt en même tems un Poète rempli de talens: il eſt auteur d'un Poeme adreſſé à l'armée américaine, ouvrage recemment connu en Angleterre, où malgré la jalouſie nationale & l'affectation à déprécier tout ce qui vient d'Amérique, il a eu un tel ſuccès, qu'on en a fait pluſieurs fois des lectures publiques, à la maniere des anciens.

me

me conduire à sa maison, & m'assura qu'il ne tarderoit pas à m'y rejoindre : effectivement il revint une demi-heure après. Je le revis avec le même plaisir, mais avec un sentiment différent de celui qu'il m'avoit inspiré à notre premiere entrevue. Je goûtois cette satisfaction intérieure, à laquelle l'amour-propre peut bien avoir quelque part, mais qu'on éprouve toujours lorsqu'on se trouve en liaison déja formée, en véritable société avec un homme qu'on a longtems admiré sans pouvoir en approcher. Il semble alors que ce grand-homme nous appartienne plus particuliérement qu'au reste de l'humanité : auparavant nous demandions à le voir, désormais nous le montrons pour ainsi dire ; nous le savons, nous le connoissons mieux que les autres, & nous avons sur eux cet avantage que prend dans la conversation, celui qui a lu un livre tout entier, sur celui qui ne fait que de le commencer.

Le Général voulut encore que je logeasse chez lui, quoique sa maison fût beaucoup plus petite qu'à *Praknefs*. Plusieurs Officiers que je n'avois pas vus à l'armée, vinrent dîner avec nous. Les

principaux étoient le Colonel *Marcam*, qui eſt né en Écoſſe, mais qui s'eſt établi en Amérique, où il a ſervi avec diſtinction dans l'armée continentale; depuis, il s'eſt retiré dans ſes terres, & il n'eſt plus que Colonel de milice; le Colonel *Smith* (1), Officier dont on dit beaucoup de bien, & qui commandoit un bataillon d'infanterie légere ſous M. de la Fayette; le Colonel

(1) L'Auteur ayant beaucoup fréquenté depuis le Colonel Smith, a pu s'aſſurer par lui-même que ce jeune homme n'étoit pas ſeulement un très bon militaire, mais encore un excellent littérateur. La maniere dont il eſt entré au ſervice mérite d'être rapportée: il étoit deſtiné à la Profeſſion des Loix, & il achevoit ſes études à New-York lorſque l'armée américaine s'y raſſembla après la malheureuſe affaire de Long-iſland. Il réſolut auſſitôt de prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie; mais ſes parens n'ayant pas approuvé ce projet, il alla s'engager comme ſimple ſoldat, ſans ſe faire connoître, & ſans prétendre à aucun emploi ſupérieur à celui-là. Un jour étant en faction à la porte d'un Officier-Général, il fut reconnu par un ami de ſa famille, qui en parla à cet Officier-Général. Celui-ci le fit inviter à dîner; mais il répondit qu'il ne pouvoit pas quitter ſa faction: il fallut le faire relever par ſon caporal; après le dîner il retourna à ſon poſte. Peu de jours s'écoulerent avant que cet Officier-Général, charmé de ſon zele & de ſes diſpoſitions, le fit ſon Aide-de-Camp. En 1780, il commanda un bataillon d'infanterie légere, & l'année ſuivante il fut Aide-de-camp du Général Washington, auquel il eſt reſté attaché juſqu'à la paix.

Humphreys, Aide-de-Camp du Général, & plusieurs autres dont les noms m'ont échappé, mais qui avoient tous le meilleur ton & le meilleur maintien. Le dîner fut excellent; le thé succéda au dîner, & la conversation succéda au thé: elle dura jusqu'au souper. La guerre en fut souvent le sujet: je demandai au Général quels étoient les livres de notre métier qu'il lisoit avec plus de plaisir; il me répondit que c'étoit l'instruction du Roi de Prusse à ses Généraux, & la tactique de M. de Guibert; d'où je conclus qu'il savoit aussi bien choisir ses livres qu'en profiter.

J'aurois bien voulu pouvoir céder aux instances qu'il me fit pour m'engager à passer quelques jours avec lui, mais j'avois pris à Philadelphie un engagement solemnel avec le Vicomte de Noailles & ses compagnons de voyage, d'arriver vingt-quatre heures après eux au quartier général, s'ils s'y arrêtoient, ou à Albany, s'ils passoient tout droit. Nous voulions voir *Still-water* & *Saratoga*. Il nous auroit été difficile de prendre une juste connoissance de ce pays si nous n'avions pas été réunis, parce que nous comptions sur le Général *Schuyler*, qui

n'auroit pas fait deux voyages pour contenter notre curiosité. J'avois été fidele à ma promesse, car j'étois arrivé à New-Windsor le même jour qu'ils étoient partis de Westpointe : j'espérai que je les atteindrois à Albany, & le Général Washington voyant qu'il ne pouvoit m'arrêter, voulut me conduire lui-même dans sa barge de l'autre côté de la riviere. Nous abordâmes à *Fish-Kill-Landing-Place*, pour gagner le chemin de l'est que les voyageurs préferent à celui de l'ouest. Arrivé au rivage, je me séparai du Général, mais il insista pour que le Colonel Smith m'accompagnât jusqu'à *Pokepsie*. La route qui mene à cette ville passe assez près de Fish-Kill, qu'on laisse sur la droite; de là on chemine sur des hauteurs, d'où la vue est belle & étendue, & traversant un township, qu'on appelle *Midlebroock*, on arrive à la Creek & à la *Fall* de *Wapping*. Là, je m'arrêtai quelques momens pour considérer, sous différens points de vue, le charmant paysage que forme cette riviere, tant par sa cascade qui est bruyante & pittoresque, que par des grouppes d'arbres & des rochers qui, réunis avec des moulins à scie

& diverſes uſines, compoſent les maſſes les plus capricieuſes & les plus agréables.

Il n'étoit encore que trois heures & demie, lorſque j'arrivai à Pokepſie : cependant j'avois deſſein d'y coucher; mais ayant trouvé que la cour des *Seſſions* y étoit aſſemblée, & que toutes les tavernes étoient occupées, je profitai du peu de jour qui me reſtoit pour gagner une auberge qu'on m'avoit indiquée à trois milles plus loin. Le Colonel Smith, qui avoit affaire à Pokepſie, y reſta, & moi je m'eſtimai très heureux de me retrouver le ſoir avec mes deux Aides-de-Camp. En effet, c'étoit toujours un nouveau plaiſir pour nous, lorſque livrés à nous-mêmes & en parfaite liberté, nous pouvions nous rendre compte mutuellement des impreſſions que tant d'objets divers nous avoient laiſſées. Je regrettai ſeulement de n'avoir pas vu le Gouverneur Clinton, pour lequel j'avois des lettres de recommandation : c'eſt un homme qui gouverne avec toute la vigueur & la fermeté poſſible; inexorable pour les Torys, qu'il fait trembler, quoiqu'ils ſoient en grand nombre, il a ſu maintenir dans le devoir cette vaſte pro-

vince, dont une extrêmité avoisine le Canada, & l'autre la ville de New-York. Il étoit alors à Pokepsie, mais occupé par la cour des *Sessions:* d'ailleurs, Saratoga & les différens champs de bataille de Burgoyne, étant désormais le seul objet de mon voyage, je cherchois toujours à avancer, dans la crainte que les neiges ne me prévinssent & ne rendissent les chemins impratiquables. Arrivé à *Pride's-tavern*, je fis beaucoup de questions à mon hôte sur le plus ou moins d'apparence qu'il trouvoit à la continuation du beau tems, & m'appercevant qu'il étoit bon fermier, je l'interrogeai sur l'agriculture, & j'en tirai les détails suivans. La terre est très fertile dans le Comté de la Duchesse (*Dutchess-County*) dont Pokepsie est la capitale, ainsi que dans l'État de New-York; mais on la laisse reposer de deux ou trois années l'une, moins par nécessité, que parce qu'on a toujours plus de terrein qu'on n'en peut cultiver. On ne seme dans un acre de terre qu'un boisseau de froment tout au plus, & la semence rend vingt & vingt-cinq pour un. Quelques fermiers sement de l'avoine dans les terres qui ont porté du bled l'année précé-

dente; mais le plus ſouvent ce genre de grain eſt réſervé pour les terres nouvellement défrichées. Le lin fait auſſi un objet de culture aſſez conſidérable : on laboure avec des chevaux, & on en attele trois ou quatre à une charrue; quelquefois même un plus grand nombre, lorſqu'il faut ouvrir une terre nouvelle, ou celle qui a longtems repoſé. M. Pride, tout en m'inſtruiſant de ces détails, me faiſoit eſpérer du beau tems pour le lendemain. Je me couchai, fort content de lui & de ſes pronoſtics; cependant le matin lorſque je m'éveillai, je vis la terre déja toute blanche, & la neige qui continuoit de tomber en abondance, mêlée de frimats & de verglas. Quel parti prendre en pareille circonſtance? Celui auquel je me décidai ſans conſulter, ce fut de continuer mon voyage comme s'il faiſoit beau, & ſeulement de déjeûner un peu plus fort que je n'aurois fait ſans cela. Ce qui me fit le plus de peine, c'eſt que la neige, ou plutôt la menue grêle qui me donnoit dans les yeux, m'empêchoit de voir le pays. Autant que j'en pus juger, je le trouvai beau & bien cultivé. Après avoir fait à-peu-près dix milles, je

traverſai le township de *Strasbourg*, que les habitans du pays appellent *Strattsborough.* Ce township a cinq ou ſix milles de long, & cependant les maiſons n'y ſont pas éloignées les unes des autres. Comme j'en remarquois une aſſez jolie, le propriétaire en ſortit, ſans doute par curioſité, & me demanda en françois ſi je voulois deſcendre de cheval, entrer dans ſa maiſon & dîner avec lui. Rien n'eſt plus ſéduiſant, par le mauvais tems, qu'une pareille propoſition; mais auſſi rien n'eſt plus cruel, quand on s'eſt mis à l'abri, que de quitter une ſeconde fois le coin du feu pour s'expoſer de nouveau au froid & à la neige. Je refuſai donc le dîner que ce galant homme m'offroit, mais je ne refuſai pas de répondre à pluſieurs queſtions qu'il me fit. A mon tour, je lui demandai s'il n'avoit pas vu paſſer quelques Officiers françois; je voulois parler du Vicomte de Noailles, du Comte de Damas & du Chevalier de Mauduit qui, menant avec eux trois ou quatre domeſtiques & ſix ou ſept chevaux, pouvoient avoir été remarqués ſur le chemin. Mon Hollandois, car j'ai ſu depuis qu'il s'appelloit M. le Roy, qu'il étoit

négociant hollandois, né en Europe, & connoiſſant la France où il a habité quelque tems; mon Hollandois répondit donc en homme qui connoît la France & qui parle françois: *Monſieur, il eſt très véritable que M. le Prince de Conty il a paſſé hier ſoir, avec deux autres Officiers allant à Albany.* Je n'ai pas bien ſu ſi c'étoit au Vicomte de Noailles, ou au Comte de Damas que je devois faire hommage de la Principauté; mais comme ils ſont tous deux mes couſins, je répondis en toute vérité, que mon couſin ayant voulu prendre l'avance, j'étois bien aiſe de ſavoir à quelle heure il avoit paſſé & quand je pourrois le joindre; de ſorte que ſi M. le Roi a été, comme je n'en doute pas, conſulter ſon almanach, il aura conclu que j'étois le Duc d'Orléans ou le Duc de Chartres; ce qui étoit d'autant plus vraiſemblable, que j'avois neuf chevaux avec moi, tandis que le Prince de Conty, beaucoup plus éloigné de la Couronne, n'en avoit que ſept.

A peine eſt-on ſorti de Straſbourg, qu'on entre dans le township de *Rhynbeck*. Il eſt inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une ori-

gine allemande. A *Rhynbeck*, perſonne ne ſortit de ſa maiſon pour me prier à dîner; mais cette neige mêlée de grêle étoit ſi froide, & j'étois tellement fatigué de ſoutenir mon cheval ſur le verglas, que je me ſerois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Thoma's-inn*. Il n'étoit cependant que deux heures & demie; mais voyant que j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maiſon étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chaſſeur, maquignon, & diſpoſé à cauſer, je me décidai, ſelon l'expreſſion angloiſe, à *depenſer* là tout le reſte de ma journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéreſſant de ma converſation avec M. Thomas. En tems de paix, il faiſoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à New-York pour les faire paſſer aux Indes occidentales. Il eſt preſque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver; il m'a aſſuré qu'une fois, il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener ſoixante-quinze chevaux qu'il y avoit

achetés. C'eſt qu'on va toujours tout droit, traverſant ſur la glace le lac George, & ſur la neige, le déſert qui eſt entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aiſément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés ſuffiſent pour en chaſſer une centaine devant eux. « C'eſt moi, ajouta M. Thomas, qui ai fait ou plutôt qui ai rétabli la fortune de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal conduit ſes affaires dans le petit commerce qu'il faiſoit à New-Haven; je lui perſuadai d'acheter des chevaux en Canada, & de les aller vendre lui-même à la Jamaïque. Cette ſeule ſpéculation a ſuffi pour payer ſes dettes & le remettre à flot ». Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture : il me dit qu'aux environs de Rhynbeck la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boiſſeau de bled qu'il ſemoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled eſt ſi abondant qu'on ne ſe donne pas la peine de le ſéyer, & qu'on le fauche comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma paſſion pour la chaſſe. Je demandai à M. Thomas quel uſage il en faiſoit;

il me dit qu'il s'en servoit seulement pour chasser le renard ; que les chevreuils , les cerfs & les ours étoient assez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit gueres qu'en hiver, soit en suivant leurs traces sur la neige, soit en traquant les bois. Toute conversation américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équivoque ; il étoit trop riche, & il se plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faisoit à l'armée pour me paroître bon Whigh. Cependant il se donnoit pour tel ; mais j'observai qu'il étoit très attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'Etat de New-York ; c'est qu'il n'est point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas se figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entreprise. La raison en est que leur pays est si fécond & si heureusement placé pour le commerce, qu'ils sont sûrs de devenir très riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages ; or les Sauvages ne sont redoutables que parce qu'ils sont soutenus & animés par les Anglois.

Le 23 je partis de Thomas-inn à huit heures du matin, & je voyageai pendant trois heures, toujours dans le diſtrict de *Livingſton* (1). Le chemin étoit beau, & le pays riche & bien cultivé. On traverſe pluſieurs hameaux aſſez conſidérables ; les maiſons en ſont belles & propres, & tout y annonce la proſpérité. En ſortant de ce diſtrict on entre dans celui de *Claverack ;* alors on deſcend les montagnes, & on ſe rapproche de la riviere d'Hudſon. Une creek qu'on paſſe bientôt après, porte auſſi le nom de Claverack, & va ſe perdre dans l'Hudſon où elle ne tarde pas à ſe jetter. Dès que vous avez paſſé cette creek ; un immenſe rocher qui traverſe la direction du chemin, vous oblige de tourner tout court à droite pour gagner le meeting du Claverack, & pourſuivre enſuite votre route vers Albany. Ce rocher ou cette chaîne de rochers mérite toute l'attention des naturaliſtes. Sa longueur eſt d'environ trois milles. Comme je ne l'ai pas traverſée, je n'en connois point la largeur, mais du côté du ſud l'eſcarpement eſt tel

(1) *Livingſton's mannor.*

qu'il ne peut être attribué qu'à un éboulement produit par une forte ſecouſſe. Cependant on ne trouve ni dans l'eſpace qui eſt entre ce rocher & la petite riviere, ni ſur l'autre rive de cette riviere, aucune correſpondance qui annonce une ſéparation accidentelle. Son flanc preſque découvert offre des couches paralelles, quoique rarement horiſontales, qui me firent conjecturer qu'il étoit de nature calcaire; je l'eſſayai à l'eau forte, & ma conjecture ſe trouva juſte. Mais ce qui me frappa le plus, c'eſt la force & la beauté des arbres qui ſont nés dans ſon ſein, & dont les tiges ſortent des fentes que les écartemens ont produites. Il faut examiner ces arbres de près pour ſe perſuader qu'ils aient pu croître & s'élever ainſi, ſans avoir un pouce de terre pour nourrir leurs racines. On en voit pluſieurs ſortir horiſontalement, puis s'élever tout-à-coup dans une direction verticale. Quelques-uns ont leur racine abſolument à découvert, ce qui prouve que leur naiſſance eſt antérieure à la cataſtrophe, quelle qu'elle ſoit, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre. Ces racines ont les directions les plus bizarres qu'on puiſſe s'ima-

giner ; elles ressemblent à des serpens qui rampent parmi les ruines d'un immense édifice. La plupart des arbres dont j'ai parlé, sont des sapins de l'espece de ceux que les Anglois appellent *hemlork* ; mais ils sont mêlés d'autres arbres, que j'ai jugé être des noyers & des bois blancs. Je dois avertir que cette conjecture ne mérite pas beaucoup de confiance, parce que je n'ai pas vu les feuilles, & que je ne me connois pas assez en arbres pour les distinguer à leurs branches & à leur structure.

Claverack est un township assez considérable & qui s'étend très loin. Il faut, après en être sorti, traverser quelques bois pour arriver aux premieres maisons de *Kinderhook*. Je trouvai dans ces bois de nouveaux *improvemens* & plusieurs *lug-hutts* (1) ; mais m'étant approché d'une de ces huttes, j'appris avec regret que la famille qui l'habitoit y étoit établie depuis longtems, & n'avoit pas encore songé à se bâtir une meilleure maison ; chose rare en Amérique, & qui n'a guere d'exemple que

---

(1) Huttes faites avec des troncs d'arbres. *Lug* signifie *tronc d'arbre*, *piece de bois*.

dans les établissemens des Hollandois ; car ce peuple est plus économe qu'industrieux, & cherche plutôt à amasser de l'argent qu'à augmenter son bien-être. Lorsqu'on est arrivé au premier hameau de Kinderhook, il faut faire un long détour sur la droite pour gagner le *Meeting-house*, qui est au centre de ce qu'on peut appeller proprement la ville de *Kinderhook*. Là, on passe un ruisseau assez considérable, & ensuite on peut choisir entre trois ou quatre auberges ; mais la meilleure est celle qui est tenue par M. *Van burragh*. La préférence qu'on donne à celle-ci ne fait pas honneur aux autres : c'est une maison très petite, tenue par deux jeunes gens de famille hollandoise ; ils sont honnêtes & serviables, & on n'est pas mal chez eux, pour peu qu'on ne soit point difficile. J'aurois eu mauvaise grace de l'être ce jour-là ; car pendant toute la journée, j'avois essuyé la neige, la grêle & le verglas, & tout foyer etoit un asyle agréable pour moi.

C'étoit une grande question de savoir où je passerois le lendemain la riviere du nord : elle n'étoit, disoit-on, ni assez prise pour qu'on pût

la

la traverser sur la glace, ni assez dégagée des glaçons pour qu'on pût la passer en bateau. Prevenu de ces obstacles, je partis de bonne heure le 24, afin d'avoir le tems de chercher l'endroit où le passage seroit le plus aisé. Je n'avois que vingt milles à faire pour arriver à Albany; de sorte qu'après avoir toujours voyagé dans une forêt de sapins, je me trouvai vers une heure après-midi, sur les bords de l'*Hudson*. La vallée où coule cette riviere, & la ville d'Albany, qui est bâtie en amphithéatre sur la rive de l'ouest, auroient offert un coup-d'œil très agréable, si la neige ne l'avoit pas un peu défiguré. Une belle maison, bâtie à mi-côte vis-à-vis le Ferry, semble appeller les regards, & inviter les étrangers à descendre chez le Général *Schuyler*, qui en est le propriétaire & qui en a été l'architecte. Je lui étois adressé & recommandé de tous côtés, mais particuliérement par le Général Washington & par Madame Carter. D'ailleurs, j'avois pris rendez-vous avec le Colonel Hamilton, qui venoit d'épouser une de ses filles (1);

(1) Le Colonel Hamilton est si connu de tous ceux qui ont eu quelque rapport avec l'Amérique, qu'il seroit inutile de le de-

enfin, j'étois précédé par le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, que je ſavois être arrivés de la veille. La ſeule difficulté conſiſtoit donc à

ſigner ici plus particulierement, ſi ce Journal deſtiné enfin à la publicité, ne devoit pas tomber dans les mains de pluſieurs lecteurs qui ont ignoré, ou oublié, differens details relatifs à cette révolution, pour laquelle leur intérêt peut encore ſe réveiller. On dira donc que le Colonel Hamilton, né à Sainte-Croix, & depuis quelque tems établi en Amérique, ſe deſtinoit à la Profeſſion des Loix, & avoit à peine achevé ſes études, lorſque le Général Washington, inſtruit comme tous les grands hommes, à découvrir les talens & à les employer, le fit à-la-fois ſon Aide-de-Camp & ſon Secrétaire, place auſſi éminente qu'importante dans l'armée américaine. Dès lors la correſpondance avec les François, dont il parle & écrit parfaitement bien la langue, les détails de toute eſpece, politiques & militaires, dont il fut chargé, développerent les talens que le Géneral avoit ſu appercevoir & mettre en activité, tandis que le jeune militaire juſtifioit par une prudence & un ſecret, encore plus au-deſſus de ſon âge que ſes lumieres, la confiance dont il ſe trouvoit honoré. Il avoit toujours continué de ſervir en cette qualité, lorſqu'en 1781, deſirant de ſe diſtinguer dans le commandement des troupes, comme dans les autres fonctions qu'il avoit exercées, il prit le commandement d'un bataillon d'infanterie légere. C'eſt à la tête de ce bataillon que, conjointement avec M. de Gimar, il emporta au ſiége d'York, une des redoutes des ennemis. On ſera peut-être ſurpris d'apprendre que l'année d'après, la paix n'étant pas encore faite, M. Hamilton devint Avocat, & enſuite Membre du Congrès. L'explication de cette énigme, c'eſt que, la guerre

paſſer la riviere. Tandis que la barque approchoit péniblement à travers les glaçons, qu'il falloit rompre à meſure qu'elle avançoit, M. Linch, à qui un bon dîner n'eſt pas indifférent, contemploit la maiſon du Général Schuyler, & me diſoit : *Je ſuis sûr que le Vicomte & Damas ſont à préſent à table, où ils ſont bonne chere & en bonne compagnie, pendant que nous ſommes là à nous morfondre, eſpérant à peine de gagner ce ſoir quelque triſte auberge.* Je partageois un peu ſon anxiété; cependant je me divertiſſois à l'aſſurer qu'on nous avoit apperçu des fenêtres, que j'avois même diſtingué le Vicomte de Noailles qui nous regardoit avec une lunette d'approche, & qu'il alloit envoyer nous prendre au ſortir du bateau pour nous conduire dans cette bonne maiſon,

---

étant alors regardée comme terminée, il falloit que M. Hamilton ſongeât à ſa fortune, qui étoit peu conſidérable. Or l'état de *Lawer*, qui comprend celui d'Avocat, de Procureur & de Notaire, eſt non ſeulement le plus conſidéré en Amérique, mais auſſi le plus lucratif; & il n'eſt pas douteux qu'avec tant de talens & de connoiſſances, M. Hamilton ne ſoit, en tems de paix comme en tems de guerre, un des citoyens les plus conſidérés dans ſa nouvelle patrie. Il habite maintenant à New-York.

où nous trouverions un dîner tout prêt : je prétendois même qu'un traîneau que j'avois vu descendre vers la riviere, nous étoit destiné. Jamais conjecture n'avoit été plus juste. La premiere personne que nous vîmes sur le rivage, étoit le Chevalier de Mauduit, qui nous attendoit avec le traîneau du Général; nous y entrâmes aussi-tôt, & dans un instant nous nous trouvâmes dans un beau salon, auprès d'un bon feu, avec M. Schuyler, sa femme & ses filles. Pendant que nous nous chauffions, on servoit le dîner, auquel chacun fit honneur, ainsi qu'au vin de Madere qui étoit excellent, & qui acheva de nous faire oublier la rigueur de la saison & la fatigue du voyage.

La famille du Général Schuyler étoit composée de Madame Hamilton, sa seconde fille, dont la figure est douce & agréable; de Miss Peggy Schuyler, dont les traits sont animés & piquans; d'une autre fille charmante, âgée seulement de huit ans, & de trois garçons, dont l'aîné a quinze ans, & qui sont les plus beaux enfans qu'on puisse voir. Pour lui, c'est un homme de cinquante ans à-peu-près, mais déja infirme &

ſujet à la goutte. Sa fortune eſt très conſidérable, & elle le deviendra encore davantage, car il poſſede une immenſe étendue de terre; mais ſes talens & ſes connoiſſances lui donnent un crédit encore plus aſſuré que ſes richeſſes. Il a ſervi dans la guerre du Canada, avec le Général *Amherſt*, en qualité de *Deputy Quarter Maſter general*, c'eſt-à-dire comme Aide Maréchal-Général des logis. Dès lors il ſe fit connoître & diſtinguer; il fut très utile aux Anglois, & on le fit venir à Londres après la paix, pour arrêter les comptes de toutes les fournitures faites par les Américains. Son mariage avec Mademoiſelle de *Ranſelear*, riche heritiere de la famille qui a donné ſon nom à un diſtrict, ou plutôt à une province entiere, augmenta encore ſon crédit & ſon influence; de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que dès le commencement de la guerre, il ait été élevé au rang de Major-Général, & chargé du commandement des troupes ſur la frontiere du Canada. C'eſt en cette qualité, qu'en 1777, il eut commiſſion de s'oppoſer aux progrès du Général Burgoyne; mais ayant reçu du Congrès des

ordres directement contraires à son opinion, sans avoir été pourvu d'aucun des moyens nécessaires pour les exécuter, il se vit obligé d'évacuer Ticonderoga, & de se replier sur la riviere d'Hudson. Ces mesures sages en elles-mêmes, ayant été mal interprêtées dans un moment d'humeur & d'inquiétude, il fut mis au Conseil de guerre, ainsi que le Général Sinclair, qui commandoit sous lui. Quelque tems après, ils furent *acquittés honorablement*. Sinclair reprit sa place dans l'armée; mais le Général Schuyler, justement offensé, voulut des réparations plus authentiques, & réclama son rang qui, depuis cet événement, lui étoit disputé par deux ou trois Généraux du même grade. Cette affaire n'ayant pu s'arranger, il s'est abstenu de joindre l'armée; mais il n'a pas discontinué de servir sa patrie. Élu Membre du Congrès l'année suivante, il partagea un moment avec M. Lawrens les suffrages pour la présidence. Depuis il a toujours eu la confiance du gouvernement & du Général Washington, qui maintenant le font rechercher, & le pressent d'accepter la place de Secretaire d'État de la guerre.

Tandis que nous étions dans cet excellent asyle, le tems restoit toujours douteux, entre la gelée & le dégel; il y avoit peu de neige sur la terre, & il étoit vraisemblable qu'il ne tarderoit pas à en tomber davantage. Le conseil des voyageurs assemblé, il leur parut à propos de ne pas différer leur départ pour Saratoga. Le Général Schuyler nous offrit la maison qu'il possede dans ce lieu même dont il est propriétaire; mais il ne pouvoit nous servir de guide, parce qu'il étoit indisposé, & qu'il craignoit une attaque de goutte. Il nous proposoit de nous donner un Officier intelligent pour nous conduire sur les différens champs de bataille, tandis que son fils iroit devant, faire préparer les logis. On pouvoit encore voyager à cheval, & on nous fournissoit des chevaux du pays pour remplacer les nôtres qui étoient fatigués, & dont une partie étoit même restée de l'autre côté de la riviere. Tous ces arrangemens ayant été acceptés, on nous donna un traîneau pour nous conduire à la ville. En arrivant, nous allâmes voir le Brigadier-Général Clinton, à qui je remis mes lettres de recommandation. C'est un

honnête homme, mais dont les talens ſont peu diſtingués, & qui n'eſt employé que par conſidération pour le Gouverneur ſon frere. Il fit commander tout de ſuite des chevaux pour notre voyage, & le Major *Poppam*, ſon Aide-de-Camp, Officier aimable & intelligent, fut chargé de nous accompagner. Celui-ci devoit prendre avec lui le Major *Greme*, qui connoît parfaitement le terrein, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates.

Toutes nos meſures étant bien priſes, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'eſt-à-dire le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons dans une auberge, tenue par un François nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Benniſſens*. A la pointe du jour, le thé ſe trouva prêt, & toute la caravane raſſemblée chez moi; mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous eſpérâmes que ce ſeroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaiſſiſſoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à ſix pouces de hauteur, lorſque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hud-

ſon. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduiſent à Saratoga : l'un vous oblige à traverſer la riviere d'Hudſon, pour en ſuivre quelque tems la rive gauche, & la repaſſer encore une fois près de *Half-moon;* l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks juſqu'au deſſus de la *Cataracte;* alors on paſſe cette riviere, & on traverſe les bois pour ſe rendre à *Stillwater.* Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à paſſer la riviere du nord qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la caſcade de *Cohos*, qui eſt une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudſon, je remarquai une île, qui partageant ſon lit, offre une poſition très avantageuſe pour établir des batteries, & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette obſervation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défenſe, parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au deſſus, à l'extrêmité d'une des trois branches dans leſquelles la riviere des Mohawks ſe diviſe en ſe jettant dans l'Hudſon. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette

derniere position ; celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant suffisante pour arrêter l'ennemi. Ainsi plus on examine le pays, plus on se persuade que l'entreprise de Burgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivieres est à six milles au nord d'Albany : lorsque nous en eûmes fait deux vers l'ouest en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit sourd, qui augmenta toujours jusqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-fall.* Cette cataracte a pour étendue la largeur de la riviere, c'est-à-dire près de deux cens toises. C'est une vaste nappe d'eau, dont la hauteur est de 76 pieds anglois. Dans cet endroit, la riviere est resserrée entre deux escarpemens formés par la pente des montagnes; ces escarpemens sont couverts d'une terre aussi noire que la mine de fer, & sur laquelle il ne croît que des sapins & des cyprès Le cours de la riviere est droit, avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette cascade sont a-peu-près de niveau ; mais leur figure irréguliere tourmente l'eau

tandis qu'elle ſe précipite, & forme pluſieurs accidens bizarres & pittoreſques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les ſapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui ſe précipitoit avec fracas.

Après avoir raſſaſié nos yeux de ce ſpectacle impoſant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry où nous eſpérions paſſer la riviere; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en ſervir. On nous aſſura qu'on avoit paſſé, le matin même, à un ferry qui eſt à deux milles plus haut; nous y allâmes tout de ſuite, réſolus de pourſuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé & que le froid & l'humidité nous euſſent déja à moitié tranſis. Les bateliers de ce nouveau ferry, nous firent bien quelques objections ſur le mauvais tems, & ſur le peu de capacité de leur bateau, qui ne leur permettoit pas de paſſer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté

ne nous arrêta pas, & il fut convenu ſeulement qu'on feroit pluſieurs voyages. On eſſaya d'abord de paſſer mon valet de chambre avec trois chevaux : j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorſqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non ſans peine, & que le courant avoit penſé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut ſe ſoumettre à notre deſtinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage. Là je montrai une magnanimité qui m'attira l'eſtime de toute la compagnie : en effet, tandis qu'on juroit, qu'on s'impatientoit & qu'on étoit incertain du parti qu'on prendroit, je donnai avec ſérénité le ſignal de la retraite, & je ne m'occupai plus que du ſouper, pour lequel je fis ſur le champ les diſpoſitions les plus ſages. L'aubergiſte du Vicomte de Noailles étant François, & par conſéquent meilleur cuiſinier, ou tout au moins plus actif que le mien, il fut décidé que ce feroit lui qui nous feroit à ſouper : on choiſit le cavalier le mieux monté de la troupe, & il fut expédié ſur le champ pour donner les ordres néceſſaires ; nous le ſuivîmes

au bout d'une demi-heure & nous arrivâmes à nuit fermante, pour nous mettre à table un quart d'heure après. Ainsi se passa la journée du 25, qui ne fut pas agréable jusqu'à l'heure du souper, mais qui le devint ensuite; car de quelles contradictions ne se console-t'on pas avec un bon feu, un bon souper & une bonne compagnie?

Le 26, les rivieres n'étant pas encore prises, ni les chemins assez durcis, pour faire un long voyage en traîneau, je résolus de rester à Albany. Ma matinée fut employée à rédiger quelques notes, & cette occupation ne fut interrompue que par une visite du Colonel Hamilton. Il nous dit que Madame Schuyler étoit un peu indisposée; mais que le Général n'en seroit pas moins empressé de nous recevoir chez lui dans la soirée. En effet il nous envoya ses traîneaux à l'entrée de la nuit. Nous le trouvâmes dans son sallon avec M. & Madame Hamilton. La conversation s'engagea bientôt entre le Général, le Vicomte de Noailles & moi. Nous avions déja parlé l'avant-veille de quelques faits assez importans relatifs aux campagnes du nord, sur lesquels nous avions

demandé quelques éclairciſſemens. M. Schuyler n'avoit pas paru moins empreſſé de nous les donner. Il eſt aſſez communicatif, & il a raiſon de l'être; ſa converſation eſt aimable & facile; il ſait bien ce dont il parle, & parle bien de ce qu'il fait. Pour mieux répondre à nos queſtions, il nous propoſa de nous faire lire ſa correſpondance politique & militaire avec le Général Washington; nous l'acceptâmes avec grand plaiſir, & laiſſant le reſte de la compagnie avec M. & Madame Hamilton, nous paſsâmes dans une autre piece. Le Général ayant ouvert ſon porte-feuille, nous nous partageâmes, le Vicomte & moi, différens manuſcrits, qui renfermoient plus de ſoixante pages de petite écriture ſur papier à la Telliere. La premiere dépêche que je lus, étoit une lettre qu'il écrivit au Général Washington, au mois de Novembre 1777: elle renfermoit un plan d'attaque ſur le Canada, & voici ce qui en avoit donné l'idée: Deux Officiers anglois, après avoir été faits priſonniers avec l'armée de Burgoyne, avoient obtenu la permiſſion de retourner en Canada ſur leur parole, & en chemin ils s'étoient arrêtés à

Saratoga, chez le Général Schuyler. La conversation, comme on peut le croire aisément, tomba bientôt sur ce grand événement dont l'impression étoit encore récente. L'un de ces Officiers étant attaché au Général Burgoyne, inculpa le Gouverneur *Guy Carleton*, & l'accusa d'avoir gardé trop de troupes en Canada; l'autre soutint qu'il n'en avoit pas même conservé assez pour la défense du pays. De l'assertion on en vint aux preuves, & ces preuves ne pouvoient être autre chose qu'un détail exact des troupes qui restoient alors en Canada, & de la maniere dont elles étoient placées. Le Général Schuyler étoit attentif, & faisoit son profit de la dispute. Il apprit ainsi que le Canada étoit véritablement compromis; en conséquence, il proposa au Général Washington de reprendre Ticonderoga, en cas que ce poste ne fût pas abandonné, comme il l'a été effectivement, & de se porter ensuite jusqu'à Montreal. Ce plan est très bien fait, & montre une grande connoissance du local. Ce qui m'a paru le plus digne d'attention, c'est l'immensité des ressources qu'on peut trouver dans le pays pour une expédi-

tion d'hiver, & l'extrême facilité avec laquelle une armée peut avancer rapidement, au moyen des traîneaux qui portent les vivres & les munitions, & même les soldats malades & éclopés. En un mois de tems, il est possible de rassembler, entre la riviere d'Hudson & celle de Connecticut, quinze cens traîneaux, deux mille chevaux & autant de bœufs : ces derniers peuvent être ferrés à glace comme les chevaux; ils servent à tirer les traîneaux chargés de provisions, & à mesure que celles-ci s'épuisent, ou qu'ils commencent à se fatiguer, on les tue pour la nourriture de l'armée. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces expéditions soient aussi pénibles pour les soldats qu'on a coutume de se le figurer : avec une chaussure & un habillement convenable, qu'il étoit aisé de se procurer lorsque les finances & les moyens du pays n'étoient pas épuisés, ils supportent très bien la fatigue des longues marches; & comme ils passent toujours la nuit dans les bois, ils font aisément des abris & allument de grands feux, près desquels ils dorment mieux que sous des tentes. On doit observer que si le froid est rigoureux dans ces con-

trées,

trées, ce froid eſt toujours ſec, & qu'il eſt plus aiſé de s'en garantir que de la pluie & de l'humidité.

Le Général Schuyler ne reçut pas de réponſe à cette lettre, & il n'a jamais ſu à qui en étoit la faute. Cependant M. de la Fayette vint à Albany au mois de Janvier pour préparer & commander une expédition ſemblable à celle qui avoit été propoſée : il montra ſes inſtructions au Général Schuyler qui reconnut tout ſon plan, dont il ſuppoſe que quelqu'autre avoit voulu ſe faire honneur; mais comme aucun ordre n'étoit arrivé, il n'avoit fait aucun préparatif. On n'en avoit pas fait davantage du côté du Connecticut; de ſorte que M. de la Fayette, quelqu'agréable que fût pour lui cette expédition, eut aſſez de raiſon & d'attachement aux intérêts de l'Amérique, pour en faire voir les difficultés & en détourner le Congrès.

L'hiver ſuivant, après l'évacuation de Philadelphie & l'affaire de Montmouth, le Général Washington, toujours plus occupé de mettre un terme au malheur de ſa patrie que de prolonger le rôle brillant qu'il joue en Amérique, écrivit à M. Schuyler

pour le consulter sur une expédition en Canada, & sur les moyens de la faire avec succès. En réponse à cette lettre, celui-ci envoya un mémoire parfaitement conçu & très bien écrit, par lequel il propose trois plans différens. Le premier est de rassembler ses forces près des sources du Connecticut, dans un endroit qu'on appelle *Coos;* de-là il n'y a qu'un portage assez court pour gagner les rivieres qui tombent dans le fleuve Saint-Laurent, au-dessous du lac Saint-Pierre & près de Quebec. Mais ce plan seroit difficile à exécuter, parce que les moyens ne sont pas très abondans sur la riviere de Connecticut, & qu'on trouveroit de grandes difficultés à en approcher ceux qui se trouvent sur la riviere d'Hudson & sur celles des Mohawks; sans compter qu'on porteroit ainsi l'attaque dans le sein des forces angloises, & trop près de la mer dont elles tirent leurs secours. Le second projet est de remonter la riviere des Mohawks, de s'embarquer ensuite sur le lac *Oneida*, & de traverser le lac *Ontario* pour aller vers l'ouest assiéger *Niagara;* puis retourner sur ses pas, descendre le fleuve, & attaquer Montréal par le nord. Le Général Schuyler

y trouve deux grands inconvéniens ; l'un est le long circuit qu'on feroit obligé de faire, & qui donneroit le tems aux Anglois de rassembler leurs troupes au point de l'attaque ; l'autre est l'impossibilité de leur donner le change en les menaçant du côté du lac Champlain & de *Sorel*, puisque les préparatifs sur la riviere des Mohawks & à l'ouest de l'Hudson ne pourroient manquer de décéler tout le systême de la campagne. C'est donc par le lac Champlain & pendant l'hiver, que le Général Schuyler voudroit marcher sur Montréal ; mais y marcher directement, laissant le fort *Saint-Jean* sur la droite, & remettant au printems l'attaque de ce poste, dont on ne s'assureroit qu'après s'être emparé de l'île de Montréal & de tout le *pays d'en haut :* alors il feroit aisé de masquer son véritable objet, parce qu'on peut assembler ses moyens sur les deux rivieres d'Hudson & de Connecticut ; le reversement de l'une à l'autre étant assez facile. Ainsi l'ennemi auroit à craindre à la fois pour Quebec, pour Saint-Jean, & pour Montréal. Dans cette supposition, il y a apparence qu'ils sacrifieroient plutôt Montréal. Là on pourroit former un éta-

bliſſement avantageux, & ſe préparer à l'attaque de Quebec ; mais, en cas qu'on fût obligé d'y renoncer, la retraite ſeroit toujours facile par le *Beaver-hunting-place*(1), & par le lac Champlain. Tel eſt l'objet de cette longue dépêche que je lus avec beaucoup d'attention & avec beaucoup de plaiſir, & dont j'eſſaye de donner quelqu'idée, perſuadé que cet article de mon Journal ne ſera pas dénué d'intérêt pour les militaires ; les autres pourront faire diverſion à l'ennui qu'il leur cauſera, en regardant la carte & parcourant des yeux l'immenſe pays que ces projets embraſſent.

A la lecture de ce mémoire ſuccéda celle de la réponſe que fit le Général Washington. Il y témoigne la plus grande confiance au Général Schuyler ; enſuite il entre en diſcuſſion avec lui, & propoſe ſes réflexions avec une modeſtie auſſi aimable qu'eſtimable. Il penſe que l'expédition du lac Ontario eſt peut-être rejettée trop légerement ; qu'il

(1) Proprement *le lieu où l'on chaſſe les caſtors*. C'eſt le nom qu'on donne dans les cartes angloiſes aux déſerts qui ſont ſitués entre le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent & les lacs George & Champlain & la rivieré de Sorel.

lui feroit facile de favorifer l'attaque de Niagara, par une diverfion qu'il opéreroit fur le lac *Erie*, en faifant marcher les troupes de Virginie du côté de l'*Ohio* & du fort *Pitt's bourg:* il demande s'il ne feroit pas poffible de conftruire les bateaux fur la riviere d'Hudfon, & de les tranfporter enfuite fur des charriots jufqu'à celle des Mohawks. On voit que fon objet eft de lever une des principales objections que j'ai rapportées; celle que les préparatifs de cette expédition en décéleroient trop le véritable but. Tous les autres points font difcutés avec fageffe & précifion; ce qui infpire encore plus de curiofité & d'intérêt pour la réplique du Général Schuyler. Celle-ci eft digne & de l'importance de l'objet, & du grand homme auquel elle eft adreffée. M. Schuyler perfifte dans fon opinion; & toujours attaché à fon projet d'attaque par le lac Champlain, il prouve que ce projet peut s'exécuter en été comme en hiver. Tout dépend, felon lui, d'avoir la fupériorité navale. Il penfe qu'on peut aifément l'obtenir en conftruifant des vaiffeaux plus grands que ceux des Anglois, & il eft perfuadé que deux vaiffeaux de cinquante canons

ſuffiroient pour l'aſſurer. C'eſt à tort, ajoute-t-il, qu'on craint la navigation des lacs, & qu'on n'oſe pas leur confier de gros navires. Sur tous ces objets il parle en homme entreprenant, mais inſtruit & capable d'exécuter ce qu'il propoſe. Je terminai cette ſéance par la lecture d'un projet de campagne contre les ſauvages, différent de celui qui fut adopté par le Congrès en 1779, & dont l'exécution fut confiée au Général Sullivan. Suivant le premier, cinq cens hommes ſeulement auroient marché par *Vioming* & *Tioga*, tandis que le reſte de l'armée auroit débouché par le haut de la riviere des Mohawks, & ſe feroit porté ſur le lac *Oneida* pour prendre les ſauvages par les derrieres, & leur couper la retraite ſur le lac Ontario; ce qui m'a paru beaucoup plus raiſonnable, parce que de cette façon on rempliſſoit le double objet de détruire les ſauvages, & d'éviter au principal corps de l'armée une longue & pénible marche à travers le *Great-ſwamp*, ou le grand marais de Vioming.

Pour entendre tout ceci, il faut ſe rappeller qu'en 1779, le Congrès voyant les ennemis confinés à New-York & à Rhode-Iſland, penſa qu'il pour-

roit épargner un corps de troupes de trois à quatre mille hommes, pour l'envoyer contre les cinq nations dont on avoit éprouvé mille cruautés. On espéroit les enlever ou les détruire, & soulager ainsi tout le pays qui est entre la *Susquehannah* & la *Delaware*. Le Général Sullivan, après avoir pris toutes sortes de précautions pour assurer la subsistance & conserver la santé de ses soldats, fit une marche très longue & très savante, poussa les sauvages devant lui, & brûla leurs villages & leurs récoltes. Mais ce fut là tout le fruit de son expédition : en effet il ne put parvenir à les couper ; le corps du Général Clinton qui avoit débouché par la riviere des Mohawks, s'étant trouvé trop foible pour agir de lui-même, & ayant été obligé de se joindre au gros de l'armée.

Il étoit dix heures du soir lorsque j'eus fini mes lectures ; je continuai à causer avec le Général Schuyler, tandis qu'on soupoit. Il s'en falloit de beaucoup que je fusse en état de raisonner sur tous les objets qu'il avoit fait passer devant mes yeux. Je me contentai donc d'observer que toute expédition contre le Canada, qui ne seroit que partielle,

& qui ne tendroit pas à la conquête, ou plutôt à la délivrance entiere de ce pays, feroit dangereuſe & de peu d'effet ; parce qu'elle ne feroit fortifiée par aucun concours de la part des habitans, ceux-ci ayant été trompés dans leur attente lors de l'entrepriſe de Montgomery, & devant craindre le reſſentiment des Anglois, s'ils ſe montroient encore une fois trop favorables aux Américains. Je vis avec plaiſir qu'il étoit parfaitement de mon avis. Nous nous ſéparâmes donc très contens l'un de l'autre, & je retournai chez moi attendre ce que le tems qu'il feroit pendant la nuit, décideroit pour la journée ſuivante,

Le 27 au matin, apprenant que les rivieres n'étoient pas encore durcies, mais voyant que le tems étoit aſſez beau, quoique très froid, je voulus en profiter pour aller à *Skeneclady*. C'eſt une ville ſituée à quatorze milles d'Albany, ſur la riviere des Mohawks. Elle inſpire aſſez de curioſité, parce qu'elle a été bâtie dans le pays même des ſauvages; qu'elle eſt piquetée, c'eſt-à-dire, entourée de hautes paliſſades comme leurs villages, & qu'ils y conſervent même encore des

habitations, lesquelles forment une espece de fauxbourg, à l'est de cette ville. Je m'avisai un peu tard de cette promenade, & il étoit déja midi lorsqu'on m'amena un traîneau; mais le Général Schuyler m'avoit assuré que je n'aurois que pour deux heures de chemin : il supposoit sans doute que mon traîneau seroit mieux attelé. Je trouvai les chemins très difficiles, & les chevaux plus difficiles encore que les chemins; car ils ne vouloient pas tirer, & si M. de Montesquieu ne s'étoit pas décidé à prendre les rênes, & à les presser plus vivement que leur débonnaire conducteur, je crois que je serois encore dans les neiges, dont ce pays est couvert pendant six mois de l'année. Tout celui qui est entre Albany & Skenectady, n'est qu'une immense forêt de sapins que la hache n'a jamais attaqués. Ils sont élevés & robustes, mais clair semés; & comme rien ne croît sous leur ombrage, une ligne de cavalerie pourroit traverser ce bois sans se rompre ni défiler. Il étoit déja trois heures, & j'étois à demi-mort de froid lorsque j'arrivai à Skenectady. On trouve cette ville au sortir des bois, après avoir descendu une petite

pente : elle eſt réguliérement bâtie, & elle contient cinq cens maiſons en dedans de la paliſſade qui l'entoure, ſans compter quelques habitations qui forment un fauxbourg, & le village indien qui tient à ce fauxbourg. On compte deux familles & huit habitans par maiſon. Au-delà de la ville, du côté de l'oueſt, le pays eſt plus ouvert & la terre très fertile ; elle produit beaucoup de grain, dont on fait un grand commerce. Je deſcendis chez le Colonel *Glen*, Quartier-Maître-Général de ce diſtrict : c'eſt un homme vif & actif. Il me reçut de la maniere la plus honnête ; un très bon feu, deux ou trois verres de *towdy*, me réchaufferent aſſez pour me mettre en état de lui faire quelques queſtions & de repartir enſuite, car la nuit approchoit, & le Vicomte de Noailles, chez qui je devois dîner, m'attendoit à cinq heures. Le Colonel Glen me prêta des chevaux pour retourner à Albany, & il voulut me conduire lui-même dans le village des indiens. Comme nous nous diſpoſions à partir, un de ces ſauvages entra chez lui : c'étoit un courier dépêché par leurs chaſſeurs ; il venoit annoncer qu'un parti de cent-cinquante

Senecas & de plusieurs Torys, s'étoit fait voir à quelques milles de Saratoga, & qu'ils avoient même enlevé un de leurs jeunes gens. Ce messager parloit très bien françois & très mal anglois : né d'un pere canadien, ou même européen, il s'étoit mêlé parmi les sauvages, & vivoit avec eux depuis vingt ans, plutôt par libertinage que par aucun autre motif. La nouvelle qu'il apportoit n'étoit pas encourageante pour le voyage que je devois faire le lendemain ou le surlendemain; je n'y ajoutai pas grande foi, & j'eus raison.

Le village indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construites dans le bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un sauvage *du Saut Saint-Louis*, qui avoit habité longtems à Montreal, & parloit bien françois. Ces huttes sont semblables aux barraques que nous faisons à la guerre, ou à celles qu'on construit dans les vignes & dans les vergers, lorsque les fruits sont mûrs & qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverse font toute la charpente; un fascinage en forme la cou-

verture, mais cette couverture eſt bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbres. L'aire intérieure eſt un peu au-deſſous du niveau du terrein : on entre par une petite porte latérale ; au milieu de la hutte eſt le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture qu'on laiſſe dans le toît. Des deux côtés du feu, on a élevé deux eſpeces d'eſtrades, qui occupent la longueur de la barraque & qui ſervent de lit ; elles ſont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces. Il y avoit dans cette hutte, outre le ſauvage qui parloit françois, une *ſquah* (c'eſt le nom qu'on donne aux ſauvageſſes) qu'il avoit épouſée en ſecondes noces, & qui élevoit un enfant de ſon premier mari ; deux vieillards compoſoient le reſte de cette famille, qui avoit l'air triſte & pauvre. La *ſquah* étoit hideuſe, comme elles le ſont toutes, & ſon mari preſque ſtupide ; ainſi les charmes de cette ſociété ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit, & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel que des Indiens, c'eſt que l'État leur donne des rations de viande & quelquefois de farine ; qu'ils poſſé-

dent auſſi quelques terres, où ils ſement du mays, & qu'ils vont à la chaſſe pour avoir des peaux, qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on ſe loue aſſez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils ſoient ſoumis aux Américains, ils ont leurs Chefs auxquels on s'adreſſe pour faire juſtice, lorſqu'un Indien a commis quelques crimes. M. Glen m'a dit qu'ils ſe ſoumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit; mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre eſt à préſent de 350; il va toujours en diminuant, ainſi que celui des peuples appellés *les Cinq-Nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations ſoient en état de mettre quatre mille hommes ſous les armes. Les ſauvages ne ſeroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas ſoutenus par les Anglois & les Torys américains. Comme avant-garde, ils ſont redoutables; comme armée, ils ne ſont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à meſure que leurs forces diminuent : elle eſt telle, qu'il eſt impoſſible que les Américains conſentent plus longtems

à les avoir pour voiſins ; & qu'une conſéquence néceſſaire de la paix, ſi elle eſt favorable au Congrès, ſera leur totale deſtruction, ou du moins leur excluſiòn de tout le pays qui eſt en-deçà des lacs. Ceux qui ſont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque ſorte ſous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skenectady, & une partie des Oneidas, finiront par ſe civiliſer & ſe confondre avec eux. C'eſt ce que doit ſouhaiter tout homme ſenſible & raiſonnable qui, préférant les intérêts de l'humanité à ceux de ſa propre célébrité, dédaignera cet artifice ſi ſouvent employé, & toujours avec tant de ſuccès, de préconiſer l'ignorance & la pauvreté, afin de ſe faire louer dans les Palais & dans les Académies.

J'eus le tems de faire ces reflèxions & bien d'autres encore, tandis que je parcourois, à la ſeule clarté de la neige, ces bois majeſtueux, où le ſilence regne pendant la nuit, & n'eſt guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le ſouper, le thé & la converſation, me retinrent juſqu'à minuit. Cependant rien n'étoit décidé pour

notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore ſatisfaiſantes. Le lendemain matin, je reçus une lettre du Général Schuyler: il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au ſoir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skenectady & delà à Saratoga; mais qu'il étoit bien aiſe que je fuſſe revenu à Albany, parce que ſe trouvant mieux de ſa goute il comptoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir paſſer la ſoirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je repondis à cette lettre en acceptant toutes ſes propoſitions; & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non ſans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faiſoient partie de l'artillerie de Burgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fuſils pour l'armée. Les canons de ces fuſils ainſi que les bayonnetes ſont forgés

à quelques milles d'Albany ; on les polit & on les acheve dans cet attelier. Je demandai à quel prix ils revenoient : l'arme complette revient à-peu-près à cinq piaſtres. Les armuriers ſont engagés ; on leur donne, outre leur ration, des ſalaires qui ſeroient conſidérables, s'ils étoient bien payés. De là, je montai à une autre grande baraque ſituée à mi-côte vers l'oueſt de la ville, qui ſert d'hôpital militaire. Les malades ſont ſervis par des femmes. Chacun d'eux a un lit pour lui ſeul : en général ils m'ont paru bien ſoignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & raſſembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après dîner nous allâmes chez le Général Schuyler, prendre des arrangemens, en conſéquence deſquels nous partîmes le lendemain au lever du ſoleil, diſtribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le ſien. Nous paſsâmes la riviere des Mohawks ſur la glace, à un mille au deſſus de la cataracte. C'étoit preſque un coup d'eſſai ; il réuſſit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briſerent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup.

Cet

Cet événement paroîtra bien funeste aux Européens ; mais qu'ils ne s'effrayent pas des suites qu'il dut avoir. C'est un accident très commun, & auquel on peut remédier de deux façons : l'une en tirant les chevaux sur la glace à force de bras, & s'il est possible, à l'aide d'un levier ou d'une planche dont on se sert pour les soulever ; l'autre en les étranglant avec leur licol, ou avec les guides : dès qu'ils perdent la respiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau : alors on leur leve les pieds de devant & on les hâle sur la glace ; ensuite on leur lache le lien peu-à-peu, on les saigne, & un demi-quart d'heure après on les attele. Comme nous étions beaucoup de monde, on put employer le premier moyen, qui est le plus sûr pour les chevaux ; en cinq minutes on les eut retiré de la riviere. Tout cela peut se comprendre aisément ; mais on demandera ce que devint le traîneau, & comment on osa approcher du gouffre que les chevaux avoient ouvert. Je repondrai que, ces animaux ayant un poids plus considérable que celui du traîneau, & qui ne porte que sur quatre petites bases, brisent la glace sous leurs pieds, sans

que jamais le traîneau s'enfonce, parce que ce traîneau eſt léger par lui-même, & que ſon poids eſt ſupporté par de longues pieces de bois qui lui ſervent de brancard. Les hommes ne ſont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaiſſe qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils ſe ſoutiennent aiſément à la ſurface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête ſur la glace.

L'accident arrivé au traîneau du Major Poppam ne nous retarda pas d'un demi-quart d'heure; mais nous nous égarâmes un peu dans les bois qu'il faut traverſer pour gagner le grand chemin. Nous le rejoignîmes entre *Half-moon* & *Still-water.* A un mille de là, je vis ſur la gauche un éclairci dans le bois, & un plateau aſſez étendu, au bas duquel couloit une creek. Je dis au Général Schuyler qu'il devoit y avoir là une bonne poſition; il me repondit que je ne me trompois pas, & qu'elle avoit été reconnue pour être occupée en cas de beſoin. La creek s'appele *Anthony's-Kill;* car le mot *kill* a la même ſignification parmi les Hollandois, que celui de *creek* parmi les Améri-

cains. Après avoir fait trois milles de plus, nous traversâmes un hameau appellé *Stillwater-landing-place*, *débarquement de Stillwater;* en effet c'eſt là que les bateaux qui deſcendent de Saratoga ſont obligés de s'arrêter pour éviter les rapides. Il y a un portage de huit ou dix milles juſqu'à l'endroit où la riviere eſt navigable. Je crois que le nom de *Stillwater* (*eau tranquille*) vient de ce que l'eau eſt tranquille encore à cet endroit, après lequel commencent les *rapides*. Le Général Schuyler me montra quelques redoutes qu'il avoit fait élever pour défendre le parc où ſes bateaux & ſes proviſions furent raſſemblés, après l'évacuation du fort *Anne* & du fort *Edouard*. Nous nous arrêtâmes là pour faire rafraîchir nos chevaux. Le Général y avoit donné rendez-vous à un Officier de milice, appellé M. *Swang*, qui habite dans les environs, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates; il me remit entre ſes mains, & continua ſa route pour Saratoga, afin de ſe préparer à nous y recevoir. Bientôt après, je montai dans un traîneau avec mon guide: lorſque nous eûmes fait trois milles, nous trouvâmes deux maiſons au bord de

la riviere ; c'eſt-là qu'étoit la droite du Général Gates, & ſon pont de bateaux, qu'une redoute défendoit ſur chaque rive. Nous mîmes pied à terre pour examiner cette poſition intéreſſante, devant laquelle Burgoyne a vu toutes ſes eſpérances ſe diſſiper, & ſa perte ſe préparer. J'eſſaierai d'en donner une idée, incomplette à la vérité, mais qui repandra quelque lumiere ſur les relations du Général Burgoyne, & qui pourra même ſervir à les rectifier.

Les hauteurs appellées *Beams's height*, qui ont donné leur nom à ce camp fameux, ne ſont qu'une partie de celles qui regnent le long de la rive droite de l'Hudſon, depuis la riviere des Mohawks juſqu'à celle de Saratoga. A l'endroit où le Général Gates choiſit ſa poſition, elles forment du côté de la riviere deux talus différens, ou ſi l'on veut, deux terraſſes. En montant le premier talus, on voit trois redoutes placées parallelement. En avant de la derniere, du côté du nord, ſe trouve un petit fond ; au-delà, le terrein s'éleve de nouveau, & il y a encore trois redoutes placées à-peu-près dans le même ſens que les précédentes. En-avant de

celles-ci eſt un ravin profond qui vient de l'oueſt, & dans lequel coule une petite creek. Ce ravin prend ſon origine dans les bois, & tout le terrein qu'il laiſſe ſur ſa droite, eſt extrêmement fourré. Maintenant ſi vous retournez ſur vos pas, que vous vous placiez près des premieres redoutes dont j'ai parlé, & que vous remontiez au ſecond talus en vous dirigeant vers l'oueſt, vous trouverez ſur le plateau le plus élevé, un grand retranchement qui ſe prolonge parallelement à la riviere, & tourne enſuite vers le nord-oueſt, où il vient aboutir à quelques ſommités aſſez eſcarpées, leſquelles étoient encore fortifiées par de petites redoutes. A la gauche de ces hauteurs & à l'endroit où la pente devient plus douce, commence un autre retranchement qui tourne vers l'oueſt & fait deux ou trois angles, toujours couronnant les hauteurs juſqu'au ſud-oueſt. Vers le nord-oueſt, on ſort des lignes pour deſcendre une pente aſſez rapide, & en remonter une autre pareille; alors on trouve un nouveau plateau qui offre une poſition d'autant meilleure, qu'elle domine ſur les bois dont elle eſt environnée, & qu'elle s'oppoſe à tout ce qui voudroit tourner

le flanc gauche de l'armée. C'eſt là qu'étoit campé le Général Arnold avec l'avant-garde.

Si l'on deſcend encore de cette hauteur en ſe dirigeant vers le nord, on ſe trouve bientôt au milieu des bois près de *Freeman's-farm*, & ſur le terrein où ſe paſſerent les actions du 19 Septembre & du 7 Octobre. J'évite de me ſervir du mot *champ de bataille*; car ces deux combats furent livrés dans les bois & ſur un terrein ſi coupé & tellement couvert, qu'on ne peut y rien concevoir, ni trouver la moindre reſſemblance entre le local & le plan qu'en a donné le Général Burgoyne. Tout ce qui m'a paru le plus clair, c'eſt que ce Général qui étoit campé à quatre milles à-peu-près du camp de *Beams's height*, voulut s'en approcher & en reconnoître les avenues; qu'il marcha à travers les bois ſur quatre colonnes, & qu'ayant pluſieurs ravins à paſſer, il les fit tourner à leur origine par l'avant-garde, aux ordres du Général *Frazer*; que deux autres colonnes traverſerent, comme elles purent, les ravins & les bois, ſans ſe communiquer ni s'attendre mutuellement; que celle de la gauche, dont l'artillerie faiſoit la plus grande partie, ſuivit

le bord de la riviere où le terrein eſt plus égal, & qu'elle conſtruiſit des ponts ſur les ravins & les ruiſſeaux, qui ſont plus profonds de ce côté-là, parce qu'ils aboutiſſent tous à cette riviere; que le combat s'engagea d'abord avec les *Riflemen* & les milices américaines, leſquelles furent ſoutenues ſuivant le beſoin & ſans aucune diſpoſition antérieure; que l'avant-garde & la colonne de droite furent engagées les premieres, & que le combat dura juſqu'à ce que les colonnes de gauche fuſſent arrivées, c'eſt-à-dire juſqu'au coucher du ſoleil; qu'alors les Américains ſe retirerent dans leur camp, où ils avoient eu ſoin de faire porter leurs bleſſés; enfin que l'avant-garde & la colonne de droite des Anglois ſouffrirent beaucoup, étant reſtées l'une & l'autre engagées très longtems dans les bois, ſans être ſoutenues.

Le Général Burgoyne acheta cher le frivole honneur de coucher ſur le champ de bataille: il campa à Freeman's-farm, ſi près du camp des Américains, qu'il lui devint impoſſible de manœuvrer; de ſorte qu'il ſe trouva dans le cas d'un joueur d'échecs qui s'eſt laiſſé faire *pat*. Il reſta dans

cette poſition juſqu'au 7 Octobre; alors voyant ſes vivres conſommés, n'ayant aucune nouvelle de Clinton, & ſe trouvant trop près de l'ennemi pour ſe retirer ſans danger, il tenta une ſeconde attaque & voulut encore que ſon avant-garde tournât la gauche des ennemis. Ceux-ci qui rempliſſoient les bois, pénétrerent ſon deſſein, tournerent eux-mêmes le flanc gauche du corps qui ménaçoit le leur, le mirent en déroute, & le ſuivirent aſſez loin pour ſe trouver, ſans le ſavoir, vis-à-vis le camp des Allemands. Ce camp étoit placé en potence & un peu en arriere de la ligne. Arnold & Lincoln, animés par le ſuccès, attaquerent & enleverent les retranchemens: tous deux achéterent la victoire au prix de leur ſang; tous deux eurent la jambe fracaſſée (1) d'un coup de fuſil. J'ai vu l'endroit où Arnold, réuniſſant la hardieſſe d'un *Jokey* (2) à celle d'un ſoldat, ſauta à cheval le retranchement des ennemis. C'étoit, comme tous ceux de ce

---

(1) Lincoln ne fut bleſſé que le lendemain.

(2) Nom qu'on donne en Amérique aux Maquignons, comme à tous ceux qui dreſſent les chevaux.

pays-ci, une eſpece de parapet, fait avec des troncs d'arbres placés les uns ſur les autres. Ce combat fut très vif, & les ſapins qui ſont déchirés par les coups de fuſil & les boulets de canon, en offrent un témoignage qui ſe perpétuera longtems, car le terme de leur exiſtence paroît auſſi éloigné que l'époque de leur naiſſance.

Je continuai ainſi ma reconnoiſſance juſqu'à la nuit; tantôt marchant dans la neige où j'enfonçois juſqu'aux genoux, tantôt cheminant en traîneau avec encore moins de ſuccès, mon conducteur ayant pris la peine de me verſer, fort doucement à la vérité, ſur un beau tas de neige. Enfin, après avoir parcouru les lignes de Burgoyne, je deſcendis au grand chemin, paſſant dans une prairie où il avoit établi ſon hôpital. Je voyageai enſuite plus facilement; & j'arrivai à Saratoga à ſept heures du ſoir, ayant fait trente-ſept milles dans cette journée. Nous trouvâmes de bonnes chambres bien échauffées, un excellent ſouper & une converſation très agréable & très gaie; car le Général Schuyler eſt encore plus aimable quand il n'eſt pas avec ſa femme, en quoi il reſſemble à beaucoup

de maris européens. Il nous donna des instructions pour la course que nous devions faire le lendemain, tant au fort *Édouard* qu'à la grande cataracte de la riviere d'Hudson, qui est à huit milles au-dessus de ce fort, & à dix du lac *George*.

En conséquence de ces arrangemens, nous partîmes le lendemain matin à huit heures, avec les Majors *Greme* & *Poppam*, qu'il nous avoit donnés pour nous accompagner. Nous remontâmes la rive droite de l'Hudson pendant trois milles à-peu-près, avant de trouver un endroit sûr pour passer cette riviere en traîneau. Celui que nous choisîmes ne nous exposoit à aucun danger, la glace étant aussi épaisse qu'on pouvoit le desirer; mais en approchant de la rive opposée, les bords me parurent si hauts & si escarpés, que je ne concevois pas que nous dussions les monter. Comme mon principe est de ne porter aucun jugement sur les choses que je ne connois pas, & de m'en rapporter toujours, sur les chemins comme sur la navigation, aux gens qui en ont un usage habituel, j'étois tranquille dans mon traîneau, attendant l'événement, lorsque mon conducteur, qui

étoit un fermier du pays, *appella* ses chevaux par un cri féroce, assez semblable à celui des sauvages; aussi-tôt, sans qu'on les frappât le moins du monde, ils enleverent le traîneau, & en trois sauts, ils se trouverent au haut d'un escarpement élevé de vingt pieds, & presqu'à pic.

Le chemin du fort Edouard cotoye presque toujours la riviere, mais souvent on la perd de vue dans les bois de sapins qu'il faut traverser. De tems en tems on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les sauvages. Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miss Mac-Rea étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un Officier anglois, qui triompha en même tems de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre, en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere

de ſe retirer dans ſa maiſon de campagne ; il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de Miſs Mac-Rea étoit dans cette armée ; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouſer & partager enſuite ſes travaux & ſes ſuccès. Malheureuſement les Indiens faiſoient l'avant-garde de l'armée : ces ſauvages ne ſont pas fort accoutumés à diſtinguer les amis des ennemis ; ils pillerent la maiſon de Miſs Mac-Rea & l'enleverent elle-même. Lorſqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut queſtion de ſavoir à qui elle appartiendroit ; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *tomahawk* (1). Le récit de cette funeſte cataſtrophe, en me faiſant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la perſonne de l'Officier anglois, à qui il étoit permis d'écouter à-la-fois ſa paſſion & ſon devoir. Je ſais qu'une mort ſi cruelle & ſi imprévue, fourniroit un ſujet très pathétique pour un drame ou pour une élégie : mais la ſéduction de

(1) C'eſt ce que les Canadiens appellent *caſſe-tête*.

l'éloquence & de la poésie peut seule attendrir sur une pareille destinée, en ne montrant que l'effet & faisant oublier la cause; car tel est le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuses semblent en être le cortége naturel, & que s'il est vrai qu'il puisse s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

A mesure qu'on approche du fort Edouard, les habitations deviennent plus rares. Ce fort a été construit à seize milles de Saratoga, dans un petit vallon près de la riviere, seul endroit qui ne soit pas couvert de bois, & où l'on puisse voir à une portée de fusil autour de soi. Autrefois il consistoit en un quarré, fortifié de deux bastions du côté de l'est, & de deux demi-bastions du côté de la riviere; mais on a abandonné cette ancienne fortification, parce qu'elle étoit trop commandée, & on a construit sur un lieu plus élevé, une grande redoute avec un simple parapet & une mauvaise palissade: au-dedans est une petite caserne, qui peut contenir deux cens soldats. Tel est ce fort

Édouard dont on a tant parlé en Europe, quoiqu'il n'ait jamais été en état de résister à cinq cens hommes, qui meneroient avec eux quatre pieces de campagne. Je m'y arrêtai une heure, afin de laisser repaître mes chevaux, & vers midi, je me remis en chemin pour remonter jusqu'à la cataracte, qui est à huit milles au-delà. En sortant du vallon, & en suivant le chemin du lac George, on trouve une position assez militaire, qui a été occupée pendant l'autre guerre : c'est une espece de camp retranché, ou qu'on peut retrancher avec des abattis ; il garde le débouché des bois & commande le vallon.

A peine avois-je perdu de vue le fort Édouard, que le spectacle de la dévastation s'offrit à mes regards, & continua de les affliger jusqu'à l'endroit où je m'arrêtai. Au milieu de ces antiques forêts, la paix & l'industrie avoient conduits des cultivateurs, des hommes heureux jusqu'à l'époque de la guerre. Ceux qui se trouverent sur le chemin de Burgoyne en éprouverent seuls les malheurs ; mais lors de la derniere invasion des sauvages, la désolation s'est étendue depuis le fort Schuy-

ler (1) jufqu'au fort Édouard. Je ne vis donc autour de moi que les reftes des incendies : quelques briques, que le feu n'avoit pu détruire, indiquoient feules la place où les maifons avoient été bâties ; tandis que les *fences* encore entieres & les champs défrichés, annonçoient que ces déplorables habitations avoient été autrefois le féjour de la richeffe & du bonheur. Arrivés à hauteur de la cataracte, il nous fallut fortir de nos traîneaux & marcher un demi-mille pour gagner le bord de la riviere. La neige avoit quinze pouces de haut, ce qui rendoit cette promenade un peu pénible, & nous obligeoit à marcher les uns derriere les autres afin de frayer un fentier. Tour à tour, chacun prenoit la tête de cette petite colonne, à-peu-près comme les oies-fauvages fe relaient pour occuper le fommet de l'angle qu'elles forment en volant. Mais quand notre marche auroit été encore plus pénible, le fpectacle de la cataracte nous en auroit bien dédommagés. Ce n'eft point une nappe d'eau comme à *Cohos* & à *Totohaw* : la riviere refferrée, & in-

(1) Les Anglois l'appellent le fort *Stanwix*.

terrompue dans ſon cours par différens rochers, gliſſe au milieu d'eux & ſe précipite obliquement en formant pluſieurs caſcades. Celle de Cohos eſt plus majeſtueuſe, celle-ci plus effrayante : la riviere des Mohawks ſemble ſe laiſſer tomber de ſon propre poids ; celle d'Hudſon ſe tourmente & ſe courrouce, elle écume & tourbillonne, & fuit comme un ſerpent qui s'échappe, en menaçant encore par d'horribles ſifflemens.

Il étoit près de deux heures lorſque nous eumes regagné nos traîneaux : il nous reſtoit vingt-deux milles à faire pour retourner à Saratoga ; ainſi nous revînmes ſur nos pas le plus vîte qu'il nous fut poſſible ; mais il fallut encore s'arrêter au fort Édouard pour donner à manger à nos chevaux. Nous employâmes ce tems, comme nous avions fait le matin, à nous chauffer au foyer des Officiers qui commandent la garniſon. Ils ſont au nombre de cinq, & celui des ſoldats eſt de cent-cinquante à-peu-près. C'eſt pour tout l'hiver qu'on les a placés dans ce déſert, & je laiſſe à penſer ſi cette garniſon eſt plus gaie que celle de Gravelines ou de Briançon. Au bout d'une heure,

nous

nous nous remîmes en chemin, & la nuit ne tarda pas à venir; mais avant qu'elle fut obscure, j'eus la satisfaction de voir le premier gibier que j'aie apperçu dans mon voyage : c'étoit une compagnie de cailles; quelques-uns les appellent perdrix, quoiqu'elles ressemblent beaucoup plus aux cailles. Elles étoient perchées sur une *fence* au nombre de sept. Je sortis de mon traîneau pour les considérer de plus près; elles me laisserent approcher jusqu'à quatre pas : je fus obligé, pour les voir voler, de leur jetter ma canne; alors elles partirent toutes ensemble, & je trouvai que leur vol étoit semblable à celui des perdrix. Elles sont plus grosses que les cailles, mais leur bec est semblable à celui des perdrix, & comme celles-ci, elles sont sédentaires (1).

(1) Cet oiseau ne peut être rapporté ni à l'espece des cailles, ni à celle des perdrix : il est plus gros que les premieres, & moins que les dernieres; les plumes des aîles & du corps sont à-peu-près de la même couleur que celles des perdrix grises; celles du ventre sont mêlées de gris & de noir, comme chez les bartavelles. La gorge du coq est blanche, celle de la poule jaune; tous les deux garnis d'un beau collier noir. Il siffle comme la caille, mais avec beaucoup plus de force; & son chant a quatre notes, au lieu que celui de la caille

Notre retour fut heureux & prompt : il ne pouvoit fournir d'autre événement que le second passage de la riviere & la descente de l'escarpement que nous avions monté. J'attendois cette nouvelle épreuve avec autant de confiance que la premiere; mais un traîneau qui marchoit devant le mien, s'étant arrêté à cet endroit, & l'obscurité de la nuit m'empêchant de rien distinguer, je crus qu'on se disposoit à mettre pied à terre & je n'hésitai pas à suivre cette exemple. Le premier traîneau étoit celui du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas; à peine étois-je à terre que je vis ce traîneau partir avec toute sa charge, & glisser le long de l'escarpement avec une telle rapidité qu'il

---

n'en a que trois. Du reste, il a plus les mœurs de la perdrix rouge que celles de la caille, car il se perche & va toujours en compagnie : il aime les bois & les marais. Cet oiseau est très commun en Amérique, mais plus encore dans le sud que dans le nord. On n'exagérera pas si l'on assure que dans un seul hiver, & dans un arrondissement de cinq à six lieues, les Officiers qui étoient en quartier d'hiver à York & à Williamsburg, en ont tué plus de six mille, & que les negres en ont vendu un pareil nombre, qu'ils avoient pris dans de petits trebuchets. Cependant, au printems suivant, ou s'appercevoit à peine qu'on eût plus chassé qu'à l'ordinaire.

ne put s'arrêter qu'à trente pas de là. C'eſt qu'on ne fait pas plus de façons pour deſcendre ces eſcarpemens que pour les monter : les chevaux accoutumés à cette manœuvre, ſe précipitent auſſi rapidement qu'ils s'élancent ; de ſorte que le traîneau gliſſant comme la *ramaſſe* du Mont-Cenis, ne peut atteindre leurs jambes de derriere & les faire tomber.

A ſix heures & demie, nous étions rendus chez le Général Schuyler, & cette ſoirée fut auſſi agréable que la précédente.

Le 31 nous montâmes à cheval à huit heures du matin. M. Schuyler nous conduiſit lui-même au camp que les Anglois occupoient lorſque le Général Burgoyne capitula. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide, mais il nous étoit néceſſaire à tous égards ; car outre que cet événement s'étoit paſſé ſous ſes yeux, & qu'il étoit mieux que perſonne en état d'en rendre compte, il ne falloit pas moins que le propriétaire même du terrein, pour nous conduire ſûrement à travers des bois, des fences & des retranchemens couverts d'un pied de neige.

En jettant les yeux ſur la carte, on verra que Saratoga eſt ſitué au bord d'une petite riviere qui vient du lac de ce nom, & qui ſe jette dans celle d'Hudſon. Sur la rive droite de la *Fiskill*, c'eſt le nom de cette petite riviere, ſe trouvoit autrefois une belle maiſon de campagne appartenant au Général Schuyler; une groſſe ferme qui en dépend, ainſi que deux ou trois moulins à ſcie, un meeting houſe & trois ou quatre maiſons médiocres, compoſoient toutes les habitations de ce lieu célebre, dont le nom paſſera à la derniere poſtérité. Lorſqu'après l'affaire du 7 Octobre, le Général Burgoyne commenca ſa retraite, il ſe mit en marche la nuit du 8 au 9, & ne parvint que le 13 à paſſer la creek; tant il avoit eu de peine à traîner ſon artillerie, qu'il s'opiniâtra à conſerver, quoique la plupart des chevaux de traits euſſent été tués, ou fuſſent morts de miſere. Il employa donc quatre jours à faire huit milles de chemin, ce qui donna le tems aux Américains de le ſuivre ſur la rive droite de l'Hudſon, & de le précéder ſur la rive gauche, où ils occuperent en force tous les paſſages. Le Général Bur-

goyne fut à peine de l'autre côté de la creek, qu'il fit mettre le feu à la maiſon du Général Schuyler, plutôt par humeur que pour la sûreté de ſon armée ; puiſque cette maiſon placée dans un fond, ne pouvoit offrir aucun avantage aux Américains, & que d'ailleurs il laiſſa ſubſiſter la ferme, qui eſt maintenant le ſeul aſile du propriétaire. C'eſt-là que M. Schuyler nous a logés dans quelques chambres qu'il a fait acommoder, en attendant que des circonſtances plus heureuſes lui permettent de bâtir une autre maiſon. La creek coule entre deux eſcarpemens dont les ſommités ſont à-peu-près de même hauteur ; elle deſcend enſuite par pluſieurs rapides qui font tourner les moulins : là le terrein eſt plus ouvert & continue ainſi juſqu'à la riviere du nord ; c'eſt-à-dire l'eſpace d'un demi-mille. Quant à la poſition du Général Burgoyne, il eſt difficile de la décrire, parce que le terrein eſt très irrégulier, & que ce Général ſe trouvant entouré, fut obligé de diviſer ſes troupes en trois camps, qui formoient trois fronts différens ; l'un faiſant face à la creek, l'autre à la riviere d'Hudſon, & le troiſieme aux montagnes du côté de l'oueſt.

Le plan du Général Burgoyne donne une idée assez juste de cette position qui ne fut pas mal prise, & qui n'est vicieuse que du côté des Almands, où le terrein forme une rampe dont la pente étoit contre eux. Tout ce qu'il est nécessaire d'observer, c'est que les bois vont toujours en s'élevant vers l'ouest; de sorte que le Général Burgoyne put bien occuper quelques mamelons avantageux, mais jamais les sommités. Aussi le Général Gates, arrivé à Saratoga presqu'aussi-tôt que les Anglois, fit-il passer deux mille hommes au-delà de la creek, leur ordonnant de se retrancher, & de construire une batterie de deux pieces de canon. Elle commença à tirer le 14, & ne laissa pas d'incommoder les Anglois. Le Général Schuyler critique cette position; il prétend que ce corps étoit assez avancé pour être compromis, sans être assez fort pour s'opposer à la retraite des ennemis. Mais si l'on fait attention que le poste de ces deux mille hommes étoit établi dans des bois très fourrés; qu'il étoit défendu par des abattis, & qu'il trouvoit une retraite sûre dans l'immense forêt qui étoit derriere lui; que d'ail-

leurs il s'agiſſoit d'harceler un ennemi qui fuyoit, & dont le courage étoit abattu, on croira avec moi que cette critique eſt encore plus d'un rival ſévere, que d'un tacticien ſavant & méthodique. Quoi qu'il en ſoit, il reſte toujours certain que le Général Burgoyne n'avoit d'autre parti à prendre que de laiſſer égorger ſes troupes ou de capituler. Son armée n'avoit que pour cinq jours de vivres : il lui étoit donc impoſſible de garder ſa poſition. On lui propoſa de rétablir un ancien pont de bateaux, qui avoit été conſtruit devant le camp même; mais un corps de deux mille hommes s'étoit déja poſté ſur les hauteurs de l'autre côté de la riviere, où il avoit élevé une batterie de deux pieces de canon. Si on entreprenoit de remonter par la rive droite pour gagner les gués qui ſont près du fort Édouard, on avoit des ravins à paſſer & des chemins à raccommoder : d'ailleurs ces défilés étoient déja occupés par les milices, & il falloit les combattre à l'avant-garde, tandis qu'on avoit une armée entiere ſur ſes derrieres & ſur ſes flancs. A peine reſtoit-il le tems de délibérer : les boulets de canon commençoient à tomber dans

le camp; il en vint un dans la maiſon où l'on tenoit conſeil de guerre, de ſorte qu'on fut obligé de la quitter pour ſe réfugier dans les bois.

Qu'on rapproche maintenant la ſituation du Général Burgoyne, raſſemblant ſes trophées à Ticondéroga, & publiant ſon orgueilleux manifeſte, de celle où il ſe trouva, lorſque, vaincu & environné par une troupe de payſans, il ne lui reſta pas même une place où il pût diſcuter quelle ſorte de ſupplication il convenoit de leur faire. J'avoue que lorſque j'ai été conduit à l'endroit où les Anglois ont mis bas les armes, & à celui où ils ont défilé devant l'armée de Gates, j'ai partagé le triomphe des Américains, & j'ai admiré en même tems leur nobleſſe & leur magnanimité; car les ſoldats & les Officiers virent paſſer leurs préſomptueux & ſanguinaires ennemis, ſans leur faire le moindre outrage, ſans laiſſer échapper un geſte, un ſourire inſultant. Ce ſilence majeſtueux réfutoit d'une maniere bien ſenſible les vaines déclamations du Général Anglois, & ſembloit atteſter tous les droits que nos alliés avoient à la victoire. Le haſard ſeul donna lieu à une alluſion

que le Général Burgoyne parut ſentir vivement. C'eſt l'uſage en Angleterre & en Amérique, lorſqu'on approche de quelqu'un pour la premiere fois, de lui dire : *I am very happy to ſee you*; *Je ſuis très aiſe de vous voir.* Le Général Gates ſe ſervit de cette formule en abordant le Général Burgoyne : je le crois bien, répondit ce dernier, la fortune de ce jour eſt entiérement pour vous, *I think it; the fortune of the day is intirely yours.* Le Général Gates ne parut pas faire attention à cette réponſe; il conduiſit Burgoyne chez lui, où il lui donna un très bon dîner, ainſi qu'à la plupart des Officiers anglois. On mangea & on but largement, & chacun parut oublier ou ſes malheurs ou ſes ſuccès.

Avant le dîner, & au moment où les Américains ſe partageoient les Officiers anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de *Riedezell*, femme du Général Brunſwikois. M. Schuyler, qui avoit ſuivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans ſa tente; il s'y rendit bientôt après,

& la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un ſauvage ſemblable à ceux qui avoient ſuivi l'armée angloiſe. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de ſix ou ſept ans. Le Général Schuyler les careſſa beaucoup ; ce ſpectacle attendrit Madame de Riedezell & la raſſura en un inſtant : *Vous êtes tendre & ſenſible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux*, *& je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conſéquence de la capitulation, l'armée angloiſe fut conduite à Boſton. Pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux. On étoit embarraſſé de trouver, près d'Albany, un quartier convenable pour le Général Burgoyne & ſa ſuite : M. Schuyler offrit ſa belle maiſon dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y reſtoit pour viſiter les ruines de ſon autre maiſon, que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à ſa femme de préparer tout pour le recevoir auſſi bien qu'il ſeroit poſſible, & ſes intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très bien accueilli par Ma-

dame Schuyler & sa petite famille : il fut logé dans le meilleur appartement de la maison. Le soir, on lui servit un excellent souper, dont on lui fit les honneurs avec tant de grace, qu'il fut attendri jusqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond soupir : *En vérité, c'en est trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur asyle.* Cependant le lendemain matin ses disgraces lui furent rappellées par une aventure qui auroit parue gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit; mais comme il avoit une suite, ou, si l'on veut, une *famille* très nombreuse, on fut obligé d'étendre des matelats à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le second fils de M. Schuyler, âgé alors de sept ans, petit enfant-gâté, comme le sont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maison dès le matin, selon sa coutume; il ouvrit la porte du salon, éclata de rire en voyant ces Anglois rassemblés; & refermant la porte sur lui, il leur dit : *Vous*

êtes tous mes prisonniers. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus tristes qu'ils ne l'étoient la veille.

J'espere qu'on me pardonnera de raconter ces petites anecdotes, qui ne m'ont peut-être parues intéressantes que par cette seule raison, que je les sais d'original, & que je les ai apprises sur les lieux mêmes. D'ailleurs, un simple journal mérite quelqu'indulgence, & quand on n'écrit pas l'histoire, il est permis d'écrire des historiettes. Désormais je n'ai plus qu'à prendre congé du Général Schuyler, que ses affaires retiennent à Saratoga, & à retourner sur mes pas, le plus vite qu'il m'est possible, pour me rendre à Newport.

En repassant près de Beams's-height & de Stillwater, j'eus encore occasion d'examiner le flanc droit du camp que le Général Burgoyne avoit occupé : il me parut que le plan m'en avoit donné une idée assez exacte. On m'avoit assuré que je pourrois retourner à Albany par le chemin de l'est, mais en arrrivant à *Half-moon*, j'appris que les glaces étoient rompues en plusieurs endroits ; de sorte qu'après m'être reposé quelque tems dans

une jolie auberge, tenue par Madame *People*, veuve d'un Hollandois, je repris le chemin de la riviere des Mohawks : je la paſſai ſans accident, & j'arrivai à Albany vers ſix heures du ſoir. Nous nous raſſemblâmes auſſi-tôt (je parle ſeulement des ſix voyageurs françois) pour prendre des meſures pour notre retour. Il n'y avoit pas un moment à perdre, car les vents avoient tourné au ſud, & le dégel commençoit : or il pouvoit fort bien arriver que nous fuſſions retenus très longtems à Albany. En effet, lorſqu'on ne peut pas traverſer la riviere ſur la glace, on eſt quelquefois obligé d'attendre huit ou dix jours avant qu'elle ſoit navigable & qu'on puiſſe la traverſer au ferry : il falloit donc partir le plutôt poſſible; mais comme nous étions trop de monde pour pouvoir voyager enſemble, il fut réſolu que le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons, partiroient le lendemain à la pointe du jour, & qu'ils iroient coucher à trente milles d'Albany; que pour moi, je ne partirois qu'à midi, & que je m'arrêterois à *Kinderhook*. Le Vicomte de Noailles avoit laiſſé ſes chevaux de l'autre côté de la riviere, & il y avoit

déja fait paſſer ſon traîneau ; rien ne s'oppoſoit donc à ſon départ, la glace étant certainement aſſez épaiſſe pour permettre de paſſer à pied. Ma ſituation étoit toute différente, j'avois deux traîneaux à Albany ; ils appartenoient à l'État, & c'étoit l'Aide-Quartier-Maître général, un excellent homme, appellé M. *Quakerbush*, qui me les avoit fournis. Mon intention étoit de les payer ; mais il ne voulut jamais y conſentir, m'aſſurant qu'il ſuffiroit que je les remiſſe au Quartier-Maître de Rhode-Iſland, qui les renverroit par la premiere occaſion. En effet, il exiſte encore ſur le continent un arrangement très commode pour les militaires, & pour tous ceux qui ſont chargés de quelques commiſſions pour le ſervice public : chaque État entretient des chevaux dont on peut ſe ſervir pour voyager ; avec cette attention ſeulement, de les remettre au Quartier-Maître de l'endroit où on les laiſſe. Dans les États du nord, il y a auſſi des traîneaux deſtinés au même uſage.

Comme nous étions à déliberer ſur notre voyage, le Colonel *Hughes*, Quartier-Maître de l'Etat de New-York, vint nous trouver : il arrivoit d'une

courſe qu'il avoit faite du côté de Fish-kill, & il nous témoigna beaucoup de regret de ne s'être pas trouvé à Albany pendant notre ſéjour. Je répéterai ici ce que j'ai déja dit ailleurs; c'eſt qu'il eſt impoſſible d'imaginer une politeſſe plus franche & plus noble, une obligeance plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers américains à qui j'ai eu affaire. M. Hughes voulut ſe charger lui-même de me conduire de l'autre côté de la riviere, & il me promit de venir me prendre le lendemain matin à onze heures.

J'avois fait aſſez de chemin dans la journée pour eſperer un ſommeil paiſible, & je comptois avec quelque raiſon ſur une bonne nuit; mais à quatre heures du matin je fus réveillé par un coup de fuſil tiré tout près de mes fenêtres: je prêtai l'oreille & je n'entendis aucun cri, aucun mouvement dans la rue; ce qui me fit penſer que c'étoit quelque fuſil qui étoit parti de lui même, ſans cauſer aucun accident. J'eſſayai donc de me rendormir. Un quart d'heure après, un nouveau coup de fuſil, ou de piſtolet, interrompit mon ſommeil: celui-ci fut ſuivi de quelques autres; de

ſorte que je ne doutai plus que ce ne fut quelque réjouiſſance, quelque fète ſemblable à nos baptêmes de village. A la vérité, l'heure me paroiſſoit un peu indue; enfin pluſieurs voix qui ſe mêloient à cette mouſquetterie & qui crioient *New-year*, *nouvel an*, m'aviſerent que nous étions au premier de Janvier, & je conclus que MM. les Américains célébroient ainſi l'année qui commencoit. J'avoue que cette maniere de la fèter ne me plut pas infiniment; cependant il fallut prendre patience: mais au bout d'une demi-heure, j'entendis un bruit confus de plus de cent perſonnes, la plupart enfans ou jeunes gens, qui s'aſſembloient ſous mes fenêtres. Bientôt je fus encore mieux averti de leur voiſinage; car ils tirerent pluſieurs coups de fuſil, frapperent rudement à la porte & jetterent des pierres dans mes vîtres. Le froid & la pareſſe me retenoient toujours dans mon lit; mais M. Linch ſe leva, entra dans ma chambre & me dit, que ſûrement ces gens-là vouloient me faire honneur, & en même tems me demander de l'argent. Je le priai de deſcendre & de leur donner deux louis; il les trouva déja maîtres de

la

la maiſon & buvant le rum de mon hôte. Au bout d'un quart-d'heure, ils s'en allerent courir d'autres rues, & le bruit ne diſcontinua pas juſqu'au grand jour. En me levant, j'appris par mon hôte, que l'uſage du pays étoit, que le premier jour de l'an, les jeunes gens, les valets, les negres même, alloient dans toutes les tavernes & dans beaucoup d'autres maiſons, ſouhaiter la bonne année & demander à boire. Il n'y avoit donc rien de particulier pour moi dans cette affaire, & il ſe trouva, qu'à l'exemple des Empereurs romains, j'avois fait une gratification au peuple. Le matin, lorſque je ſortis pour prendre congé du Général Clinton, je ne rencontrai que des gens ivres dans les rues; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit de les voir marcher, courir même ſur le verglas, ſans tomber ni faire un faux pas, tandis que j'avois la plus grande peine à me tenir ſur mes jambes.

Lorſque mes traîneaux furent prêts, j'en pris un pour aller prendre congé de Madame Schuyler & de ſa famille; puis je revins trouver le Colonel Hugues, qui m'attendoit à l'entrée de la ville. Il avoit appris depuis que nous nous étions quittés,

que le Baron de Montesquieu étoit petit-fils de l'auteur de *l'Esprit des Loix*. Joyeux de cette découverte, il me pria de le présenter de nouveau à celui qui portoit un nom si respectable ; & quelques momens après, comme je lui témoignois toute ma sensibilité pour les services qu'il me rendoit, & en même tems mon regret de ne pouvoir m'acquitter envers lui, il me dit avec un sentiment vraiment aimable : « Eh bien ! puisque vous vou-» lez faire quelque chose pour moi, tâchez de » me procurer un exemplaire françois de l'Esprit » des Loix. Je ne parle pas votre langue, mais » j'entends vos livres, & mon bonheur sera de » lire celui-là dans l'original ». Je lui promis de lui en faire tenir un exemplaire, & j'ai été assez heureux pour pouvoir m'acquitter de ma parole à mon retour à Newport. Après cette conversation il me conduisit au bord de la riviere, à l'endroit qu'il croyoit le plus sûr ; mais comme je commençois à m'aventurer, la premiere chose que je vis, fut un traîneau dont les chevaux s'abîmoient sous la glace, à-peu-près à vingt pas de moi. Je laisse à juger de ma consternation ; il falloit re-

tourner ſur mes pas, il falloit peut-être reſter encore huit jours à Albany, pour attendre que le dégel fût complet & la riviere débarraſſée des glaçons. Le Colonel Hugues me dit de retourner à mon auberge & de m'y tenir bien tranquille, tandis qu'il alloit envoyer un homme à cheval le long de la riviere, s'enquerir s'il y avoit un endroit où on pût encore la paſſer. Cependant trois traîneaux, qui apportoient du rum pour les magaſins de l'État, paroiſſoient à l'autre rive & vouloient riſquer le paſſage : auſſi-tôt il envoya un homme à pied pour les arrêter, après quoi nous nous ſéparâmes aſſez triſtement. Mais vers une heure après-midi, tandis que j'étois à lire au coin de mon feu, le Secrétaire de M. Hugues entra, & me dit que les traîneaux qu'on avoit voulu arrêter, s'étoient obſtinés à paſſer; qu'ils en étoient venu à bout, en évitant le trou qu'avoient fait les mêmes chevaux que j'avois vu s'enfoncer & ſortir enſuite avec bien de la peine. Comme le dégel continuoit, je n'avois pas un inſtant à perdre; je fis atteler & je partis ſur-le-champ, toujours ſous les auſpices du Colonel Hu-

gues, qui m'attendoit au bord de la riviere. Lorſque je fus près de l'autre rive, je me ſéparai de lui; mais il me fallut faire encore un demi-mille ſur la glace, avant de gagner une rampe qui me conduiſit au grand chemin : alors tous les périls furent paſſés, & j'arrivai aiſément à Kinderhook vers ſix heures du ſoir.

Le lendemain je partis à neuf heures du matin, & après avoir paſſé le pont de Kinderhook, je laiſſai ſur la droite le chemin de Claverak, pour ſuivre celui de *Nobletown*. Je m'arrêtai dans ce township où je deſcendis à *Makingſton-Tavern*, petite auberge aſſez propre, & où deux voyageurs peuvent loger commodément. J'eus occaſion de cauſer avec le couſin & le voiſin de M. Makingſton, qui porte le même nom que lui. Il a été Major dans l'armée américaine, & il a reçu en Canada un coup de feu qui lui traverſoit la cuiſſe. Il m'a conté que les nerfs ayant été offenſés par la bleſſure, & enſuite racourcis, il étoit reſté boîteux pendant plus d'un an; mais qu'à l'affaire de Prince-Town, après avoir fait dix-huit milles à pied, il lui arriva de ſauter une barriere, & que

dans l'effort qu'il fit, ses nerfs racourcis se rompirent, ou plutôt s'allongerent, de façon qu'il n'a pas boîté depuis.

Dès que mes chevaux eurent pris un peu de repos, je me remis en route, & continuant de cheminer dans les bois & les montagnes, je n'arrivai à *Shefield* qu'à nuit tombante. Je traversai toute cette ville, qui a près de deux milles de longueur, avant de trouver l'auberge de M. *Dewy*. Shefield est un très joli endroit; les maisons y sont fréquentes & bien bâties, & le grand chemin qui les sépare a plus de cent pas de large. Pour mon auberge, elle me plut dès le moment que j'y entrai: les hôtes m'en parurent honnêtes & bien élevés; j'admirai sur-tout une fille de douze ans qui avoit toute la beauté de son âge, & que *Greuzé* auroit été trop heureux de prendre pour modele, lorsqu'il fit son charmant tableau de la jeune fille qui pleure son serin. Lorsque je fus dans la chambre qui m'étoit destinée, je m'amusai à regarder quelques livres dispersés sur des tables. Le premier que j'ouvris étoit *l'Abrégé de la Philosophie de Newton*. Cette découverte m'engagea à faire quel-

ques queſtions à mon hôte ſur la Phyſique & la Géométrie ; je trouvai qu'il en ſavoit beaucoup, & de plus qu'il étoit très modeſte & de très bonne compagnie. Il eſt *Surveyor*, c'eſt-à-dire, Arpenteur, place qui donne beaucoup d'occupations dans un pays où l'on a perpétuellement des terreins à meſurer & des limites à fixer.

Le 3 au matin, je vis avec chagrin, que le tems qui, juſques-là, avoit été toujours incertain, ſe décidoit au dégel. J'avois à traverſer les *Green-woods* (*bois verds*) pays déſert, âpre & difficile. Ce qui reſtoit de neige ſur la terre me faiſoit encore eſpérer que je pourrois continuer ma route en traîneau ; je conſervai donc les miens, & j'allai aſſez bien juſqu'à *Canaan*, petite ville ſituée ſur la rive gauche de *l'Houſatonick*, à ſept milles de *Shefield meeting-houſe :* là, je tournai ſur la gauche, & je commençai à gravir les montagnes. Malheureuſement, la neige me manquoit à meſure qu'elle m'étoit néceſſaire : il me fallut preſque toujours marcher à pied pour ſoulager mes chevaux, qui étoient obligés, tantôt d'arracher mon traîneau de la boue, tantôt de le faire paſſer par-

deſſus des pierres hautes de deux ou trois pieds. Ce chemin eſt en effet ſi raboteux, qu'il ne permet gueres de ſe ſervir des traîneaux, à moins qu'il n'y ait un pied & demi de neige ſur la terre. Ce ne fut donc pas ſans beaucoup de peine que je parvins à faire quinze milles, avant de m'arrêter à une mauvaiſe auberge dépendante de *Norfolh.* En ſortant de cette auberge, je me trouvai dans les Green-woods. Cette forêt appartient à la même chaîne de montagnes que j'avois traverſée en allant à Fish-kill par le chemin de Lichfield; mais elle a cela de particulier, que les arbres en ſont ſuperbes : ce ſont des ſapins ſi forts, ſi droits & ſi élevés, que je ne crois pas qu'il y en ait de pareils dans toute l'Amérique ſeptentrionale. Je regrette que *Salvator Roſe*, ou *Gaſpard Pouſſin* n'aient pas vu le tableau impoſant & vraiment *grandioſo* que préſente une vallée profonde, où coule la petite riviere, appellée *Naragontad.* Cette vallée paroît encore reſſerrée par les immenſes ſapins dont elle eſt ombragée, & dont quelques-uns s'élevant obliquement, ſemblent réunir leurs ſommets pour intercepter les rayons du ſoleil. Lorſqu'on a paſſé

cette riviere, on monte pendant l'espace de quatre ou cinq milles, & on descend ensuite aussi long-tems; mais toujours en sautant de grosses pierres qui traversent le chemin, & lui donnent la forme d'un escalier. C'est-là qu'un de mes traîneaux se brisa. Je ne savois comment faire pour le réparer, car la nuit approchoit, & je me croyois dans le désert le plus inhabité : j'essayai de faire marcher encore cette voiture, toute boîteuse & brisée qu'elle étoit, & ce premier essai n'avoit rien d'encourageant, lorsqu'au bout de deux cens pas, je trouvai une petite maison, & vis-à-vis de cette maison une forge : le feu étoit allumé, & le maréchal travailloit. Un pilote qui découvre une terre dans des mers inconnues, n'est pas plus satisfait que je le fus à cette vue. Je priai bien poliment cet honnête homme de quitter son ouvrage pour racommoder mon traîneau : il y consentit, & je continuai de suivre à pied celui qui étoit encore en bon état, désespérant de revoir jamais l'autre; cependant il arriva tout-au-plus une heure après moi. Telles sont les ressources que les voyageurs trouvent en Amérique, & telle est l'excellente police

de ce pays, que nul chemin n'eſt dépourvu de ce qui peut ſervir à leurs beſoins.

Cette journée étoit deſtinée à me faire éprouver toute ſorte de contrariété. Il étoit ſept heures du ſoir lorſque j'arrivai à *New-Hartford*, où j'eſpérois trouver une bonne auberge, appellée *Gilbert's houſe.* Trois Officiers américains, qui m'avoient aiſément paſſé, parce qu'ils étoient à cheval, avoient eu l'honnêteté d'aller plus loin, pour me laiſſer la maiſon toute entiere; mais lorſque j'y entrai, on me dit & on me prouva qu'il étoit impoſſible de me loger: en effet, on la racommodoit, & les maçons travailloient par-tout. Il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance que l'auberge d'un certain M. *Caſe*, qui eſt à deux milles plus loin, & au-delà de la riviere de Farmington; mais ayant appris que les Officiers américains y étoient allés, je demandai ſi je ne trouverois pas hoſpice ailleurs. On m'adreſſa à une vieille femme, nommée Madame *Wallen*, qui avoit tenu auberge autrefois, & on me fit eſpérer qu'elle voudroit bien me recevoir. Je continuai donc de ſuivre à pied mon traîneau. Arrivé enfin, & non ſans peine, à

la porte de Madame Wallen, j'implorai humblement ſon hoſpitalité; elle conſentit à me loger, & ne le fit que pour me rendre ſervice. Je reſtai quelque tems dans cette maiſon, qui avoit l'air très pauvre; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Caſe, s'informer ſi je trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une: j'y allai à pied, laiſſant mes chevaux dans l'autre maiſon, & je fus aſſez heureux pour avoir un bon lit & un ſouper tel quel; mais que je trouvai très bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois ſervi par une grande femme de vingt-cinq ans, d'une très belle figure, & d'une taille noble & diſtinguée. Je demandai ſi c'étoit la fille de mon hôteſſe: celle-ci, qui étoit une bonne groſſe femme, aſſez curieuſe & aſſez bavarde, & qui m'avoit déja pris en amitié, parce que je répondois à ſes queſtions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans; cependant elle en tenoit un dans ſes bras, qu'elle careſſoit beaucoup, & dont elle paroiſſoit prendre grand ſoin. A qui appartient donc celui-ci, lui

dis-je? A la grande femme que vous voyez, me repondit-elle. — Et quel eſt ſon mari? — Elle n'en a pas. — Elle eſt donc veuve? — Non, elle n'a jamais eu de mari. C'eſt, ajouta-t'elle, une avanture malheureuſe qui ſeroit trop longue à vous conter: cette pauvre fille s'eſt trouvée dans le beſoin; je l'ai priſe chez moi & j'ai ſoin de la mere & de l'enfant... Avancerai-je un paradoxe, ſi je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre choſe, combien les mœurs des Américains ſont pures & reſpectables. Chez eux le vice eſt ſi étranger, ſi rare, que le danger de l'exemple eſt preſque nul; de ſorte qu'une faute de ce genre eſt regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu quelle attaque, ſans prendre aucune meſure pour éviter la contagion. J'ajouterai, que l'acquiſition d'un citoyen eſt ſi précieuſe dans ce pays, qu'une fille en élevant ſon enfant, ſemble expier la foibleſſe qui lui a donné l'exiſtence. Ainſi, la morale qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la ſociété, ſemble quelquefois être locale & modifiée par les tems & les circonſtances. Lorſqu'un enfant ſans

asile, sans propriété, sera un fardeau pour l'Etat, un être voué au malheur, ne devant sa conservation qu'à la pitié, & non à l'utilité publique; on verra sa mere humilié, peut-être même punie, & alors on justifiera cette sévérité par tous ces dogmes austeres, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant.

Je m'étois proposé de faire le lendemain une très petite journée, puisque je ne devois aller coucher qu'à Hartford, à quinze milles seulement du lieu ou j'étois; cependant il me parut impossible de faire ce chemin autrement qu'a cheval: je laissai donc les deux traîneaux de l'Etat de New-York, chez M. Case, après lui avoir demandé un reçu, que j'ai remis depuis à M. Wadsworth. D'abord je n'eus pas lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris: je voyageai pendant quelque tems sur des hauteurs couvertes de neige, où les traîneaux auroient réussi à merveille; mais en descendant vers la riviere de Farmington, je trouvai que le dégel étoit complet, & que la boue avoit pris la place de la neige. Les bois que je venois de passer, ne ressembloient pas aux *Green-woods*;

ils étoient peuplés de petits ſapins, dont le verd flattoit la vue, & dont le haſard avoit deſſiné les chemins d'une maniere ſi heureuſe, qu'on ne pourroit prendre un meilleur modele pour faire des *promenades angloiſes.*

Lorſque j'eus paſſé la riviere de Farmington, je montai une côte aſſez longue & aſſez roide, ſur laquelle on trouve de tems à autres, des objets intéreſſans pour les amateurs de l'hiſtoire naturelle. On y voit entr'autres, de grands quartiers de rochers, ou plutôt des gros blocs de pierre, qui n'ont aucune correſpondance avec le reſte de la montagne, & qui paroiſſent avoir été jetés là par quelque volcan. J'en remarquai un plus ſingulier que les autres, & je m'arrêtai pour le faire meſurer : c'étoit une eſpece de *ſocle* ou de quarré long, aſſez ſemblable au piedeſtal de la ſtatue de Piere-Le-Grand qu'on voit à Péterſbourg. Il a trente pieds de longueur ſur vingt de hauteur & de largeur : du côté de l'eſt, il eſt fendu dans la plus grande partie de ſa hauteur; cette fente peut avoir un pied & demi de large par en haut, mais beaucoup moins par en bas.

Quelques arbuſtes ont végétés dans le peu de terre qui s'y eſt raſſemblé, & ſur le ſommet même du rocher, on voit un petit arbre dont je n'ai pu démêler l'eſpece. La pierre eſt dure & de la nature du quartz; elle n'eſt en aucune façon volcaniſée.

J'arrivai à Hartford vers trois heures. Ayant appris que M, Wadſworth étoit abſent, je craignis de gêner ſa femme & ſa ſœur ſi j'allois loger chez elles, & je m'établis dans une très bonne auberge tenue par M. Bull, qu'on accuſe d'être un peu *de l'autre côté de la queſtion*, ce qui veut dire, en termes honnêtes, qu'on le croit Tory. Je me contentai donc d'aller faire une ſimple viſite à Madame Wadſworth, & de lui demander à déjeûner pour le lendemain. Le 5, je partis à onze heures ſeulement, quoique j'euſſe trente milles à faire pour arriver à Lebanon. Au paſſage du ferry, je rencontrai un détachement du régiment de Rhode-Iſland; c'eſt le même corps que nous avons eu avec nous tout l'été dernier; mais depuis, il a été recruté & habillé. La plus grande partie des ſoldats ſont negres ou mulâtres; mais ce ſont des hommes fort & robuſtes, & ceux que j'ai vus

avoient très bonne apparence. J'eus toute la journée un très beau tems, & j'arrivai à Lebanon au coucher du ſoleil. Ce n'eſt pas à dire que je fuſſe rendu à *Lebanon meetting-houſe*, où les Huſſards ſont en quartier & où le Duc de Lauzun a ſon logement; il me fallut faire encore plus de ſix milles, voyageant toujours dans Lebanon. Qui ne croiroit après cela que je parle dune ville immenſe? Celle-ci eſt à la vérité une des plus conſidérables du pays, car elle a bien cent maiſons: il eſt inutile de dire que ces maiſons ſont très éparſes, & diſtantes les unes des autres, ſouvent de plus de quatre ou cinq cens pas.

On croira aiſément que je ne fus pas fâché de me retrouver dans l'armé françoiſe, dont les Huſſards de Lauzun forment l'avant-garde, quoique leur quartier ſoit à plus de vingt-cinq lieues de Newport; mais il n'eſt point de circonſtance où je n'éprouvaſſe beaucoup de plaiſir à me trouver avec M. de Lauzun. Depuis deux mois j'avois parlé & écouté, avec lui je converſai; car il faut avouer que la converſation reſte encore l'appanage particulier des François aimables; appanage précieux

à notre nation, qu'elle néglige peut être trop & qu'elle pourra perdre un jour. Un Anglois avoit coutume de garder le ſilence, parce que, diſoit-il, *parler nuit à la converſation*. Cette expreſſion biſarre renferme un grand ſens : tout le monde ſait parler, & perſonne ne ſait écouter ; de ſorte que la ſociété de Paris, telle que je l'ai laiſſée, reſſemble à un cœur d'opéra, que quelques coryphées ont ſeul droit d'interrompre : chaque théatre a ſon coryphée particulier ; chaque théatre a ſes choriſtes qui répondent, & ſon parterre qui applaudit ſans ſavoir pourquoi. Tranſplantez les acteurs, ou changez de théatre, la piece n'a plus d'effet. Heureux encore les Spectateurs, lorſque le répertoire eſt abondant, & que la même production n'eſt pas répetée juſqu'à ſatiété.

Me voilà bien loin de l'Amérique ; il faut pourtant que j'y retourne encore, & cette fois-ci ce ſera pour chaſſer des écureuils. M. le Duc de Lauzun me donna ce divertiſſement, qui eſt fort à la mode dans le pays. Ces animaux y ſont plus grands, & portent une plus belle fourure qu'en Europe : ils ſont, comme les nôtres, très adroits à ſauter d'arbre

d'arbre en arbre & à se coler contre les branches, de façon à se rendre presqu'invisibles. Il arrive souvent qu'on les blesse sans pouvoir les faire tomber; mais c'est un petit inconvénient: on appelle, ou on fait venir quelque particulier obligeant, qui met la coignée à l'arbre & l'abbat en peu de tems. Comme les écureuils ne sont pas rares, on concluera que les arbres sont très communs & on aura raison (1). Au retour de la chasse, je dînai chez M. le Duc de Lauzun, avec le Gou-

---

(1) Il y a aussi dans le Connecticut un grand nombre *d'écureuils volans*. Ils sont plus petits que les autres, auxquels ils ressemblent assez par leur forme & par leur fourrure. On sait que ce qui leur donne le nom d'*écureuils volans*, est la facilité qu'ils ont de se soutenir long tems en l'air, au moyen d'une longue membrane, ou d'une peau qui tient à la partie inférieure de leurs pattes: elle est repliée sous leur ventre lorsqu'ils sont en place; mais lorsqu'ils veulent sauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, & cette peau fait une espece de voile qui les soutient en l'air, & qui aide même à leur mouvement. On voit encore dans toute l'Amérique septentrionale une autre espece d'ecureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas sur les arbres, & qu'ils habitent sous terre comme les lapins. Leur poil est plus court, & d'une couleur fauve rayée de noir, Ces animaux sont très jolis & peu farouches.

verneur Trumbull & le Général Huntington. Le premier habite à Lebanon, & l'autre y étoit venu de *Norwich*. J'ai déja dépeint le Gouverneur Trumbull; il ne s'agit plus que de se representer ce petit vieillard, qui a tout le costume des premiers colons établis dans ce pays-ci, s'approchant d'une table d'éja entourée de vingt Officiers d'Hussards, & sans se déconcerter ni rien perdre de la roideur de son maintien, prononçant à haute voix une longue priere en forme de *Benedicite*. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il excite la risée des auditeurs; ils sont trop bien élevés: il faut au contraire se figurer que vingt *Amen* sortent à la fois du milieu de quarante moustaches; & on aura une idée de cette petite scene. C'est à M. de Lauzun à raconter, comment ce bon Gouverneur méthodique, didactique dans toutes ses actions, dit toujours qu'il veut *considérer*, *reférer* à son conseil; comment il se fait de grandes affaires des petites, & à quel point il est heureux quand il a des affaires. Ainsi, dans les deux hémispheres, en exceptant Paris seulement, les ridicules ne doivent pas exclure l'aptitude au gouver-

nement; parce que c'eſt par le caractere qu'on gouverne, & par le caractere auſſi qu'on a des ridicules.

Je devois partir de Lebanon le 7 à dix heures du matin, mais le tems fut ſi affreux que j'attendis juſqu'à une heure après midi, eſpérant toujours qu'il s'amélioreroit un peu. Enfin, il fallut ſe réſoudre à voyager par la neige fondue, la plus continuelle & la plus froide que jaie jamais eſſuyée. Le mauvais tems m'ayant fait preſſer un peu ma marche, j'arrivai à Voluntown vers cinq heures du ſoir. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce journal, de la maiſon de M. D***, on ne ſera pas ſurpris que je m'y ſois retrouvé avec plaiſir. Cependant Mademoiſelle Pearce n'y étoit plus; mais elle étoit remplacée par Mademoiſelle D*** la cadette, jeune fille d'une figure charmante, quoique d'une beauté moins réguliere que ſon amie. Elle a comme elle la modeſtie, la candeur & la bonté exprimées dans tous ſes traits; mais elle a de plus une ſérénité & une gaieté qui la rendent auſſi aimable que l'autre eſt intéreſſante. Sa ſœur aînée

étoit accouchée depuis mon paſſage à Voluntown; je la vis aſſiſe dans un grand fauteuil, près du même foyer que ſa famille entouroit. Sa figure noble & impoſante, paroiſſoit encore plus altérée par le malheur que par la ſouffrance. Cependant tout ce qui l'environnoit étoit occupé de la ſoigner & de la conſoler: ſa mere, aſſiſe auprès d'elle, tenoit dans ſes bras ſon enfant, lui ſourioit, le careſſoit; mais pour elle, elle avoit les yeux triſtement attachés ſur cette innocente créature, la conſidérant avec intérêt, mais ſans plaiſir, comme ſi elle lui diſoit, *miſero paragoletto il tuo deſtin, non ſai* (1). Jamais tableau plus intéreſſant & plus moral, n'exercera le pinceau de *Creuze*, ou la plume d'un poëte ſenſible. Puiſſe diſparoître du ſein de la ſociété, l'homme aſſez barbare pour laiſſer cette fille infortunée en proie à un malheur qu'il peut réparer; & puiſſent toutes les bénédictions du Ciel ſe réunir ſur l'être aſſez juſte, aſſez généreux pour lui donner des droits plus

(1) Malheureux enfant! tu ne ſais pas quel eſt le ſort qui t'eſt réſervé. *Metaſtaſe. Demophonte.*

légitimes aux noms de femme & de mere, & lui reſtituer ainſi, tout le bonheur que la nature lui avoit deſtiné (1).

Mon voyage déſormais n'offre plus rien qui ſoit digne de la plus petite attention. Je couchai le lendemain à Providence, & j'arrivai le neuf à Newport; content d'avoir vu beaucoup de choſes intéreſſantes, & de n'avoir éprouvé aucun accident; mais penſant avec triſteſſe que le lieu où j'arrivois, après avoir fait tant de chemin, étoit encore à quinze cens lieues de celui où j'ai laiſſé mes amis; où je pourrai jouir du peu de connoiſſances que j'ai acquiſes, en leur en faiſant part, où je retrouverai le bonheur, s'il en exiſte encore pour moi; du ſeul endroit enfin, *dove da longhi errori ſpero di ripoſar* (2).

---

(1) *Voyez* ce qui a été dit dans une note au commencement de ce Journal.

(2) Je veux récompenſer ceux qui auront eu la patience d'achever la lecture de ce Journal, en mettant ſous leurs yeux le charmant morceau de *Metaſtaſe*, dont ces dernieres paroles ſont empruntées.

L'onda dal mar diviſa
Bagna la valle e il monte,

Va paſſagiera in fiume
Va prigioniera in fonte ;
Mormora ſempre e geme
Fin' che non torna al mar.

Al mar dove ella nacque
Dove acquiſtò gli umori
Dove da lunghi errori
Spera di ripoſar.

En voici une traduction libre.

L'onde une fois ſéparée de l'océan, erre ſur les montagnes, ou baigne les vallées : tantôt elle voyage avec les fleuves, tantôt elle eſt retenue priſonniere dans les fontaines ; mais elle murmure & gémit ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit retournée à la mer.

A la mer ſon ſéjour natal, à la mer ſon dernier aſyle, où fatiguée de ſes longues erreurs, elle eſpere enfin trouver quelque repos.

F I N.

